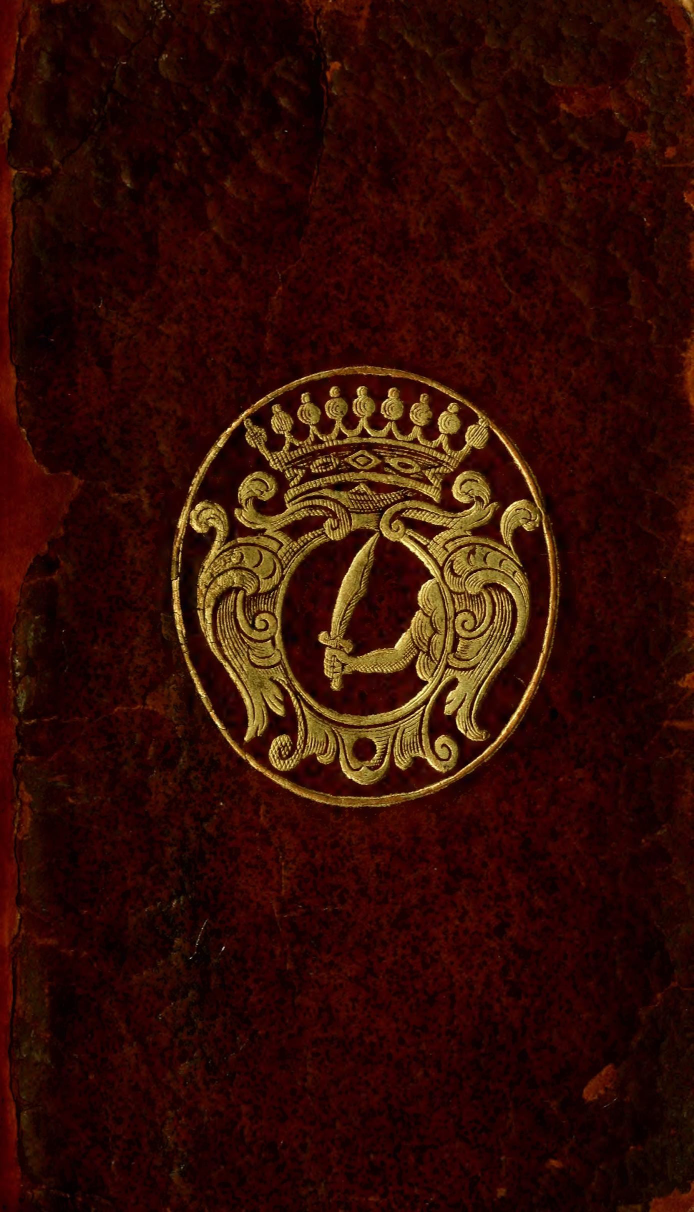




EX BIBLIOTHECA

Jacobi-Mariæ-Hieronymi

MICHAU DE MONTARAN,

Supremæ Curiæ Parisiensis honorarii Senatoris, Libellorum supplicum Magistri, Commercii Præfecti, &c. &c.

REMARQUES CRITIQUES SUR LES OEUVRES D'HORACE.

Avec une nouvelle Traduction.

TOME DIXIE'ME.



A PARIS,

Chez { DENYS THIERRY, ruë S. Jacques, à la Ville de Paris.
ET
CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. LXXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAr grace & privilege du Roy, en datte du 25. Septembre 1680. Signé, LE PETIT, registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris; le 30. d'Octobre 1680. Signé, C. ANGOT, Syndic : Il est permis au Sieur D. A. E. P. de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, le Livre par luy composé, intitulé: *Notes Critiques sur les Oeuvres d'Horace, avec une nouvelle Traduction*; & ce pendant le temps & espace de six années, à commencer du jour que lesdites Oeuvres seront achevées d'imprimer pour la premiere fois; avec défenses à toutes personnes d'en vendre d'autre impression, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende.

Ledit Sieur a cedé le droit dudit Privilege à DENYS THIERRY, *&* CLAUDE BARBIN, *Marchands Libraires à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.*

Achevé d'imprimer le 1. Octobre 1680.



Q. HORATII FLACCI DE ARTE POETICA LIBER, SEU EPISTOLA AD PISONES, PATREM ET FILIOS.

UMANO *capiti cervicem pictor equinam*
Jungere si velit, & varias inducere plumas,
Undique collatis membris: ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne:
Spectatum admissi risum teneatis amici?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ



L'ART POETIQUE D'HORACE.

EPISTRE AUX PISONS.



I un Peintre s'aviſoit de faire un cou de cheval à une teſte humaine, d'àjoûter enſuite les plumes de differens oyſeaux, & de continuer ce corps monſtrueux, en empruntant chacune de ſes parties de beſtes de differente eſpece, de maniere que ce qui ſeroit par le haut une belle femme, finiſt par le bas en vilain poiſſon : quand on vous feroit voir ce bizarre tableau, pourriez-vous vous empeſcher de rire ? Mes chers Piſons, croyez que rien ne reſſemble plus parfaitement à ce tableau qu'un Ouvrage dont les idées ſeront vaines & con-

Fingentur ſpecies : ut nec pes nec caput uni
Reddatur formæ. Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
Scimus, & hanc veniam petimuſque damuſque viciſſim.

Sed non ut placidis coëant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.
Inceptis gravibus plerumque & magna profeſſis
Purpureus, late qui ſplendeat, unus & alter
Aſſuitur pannus : quum lucus, & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius deſcribitur arcus.

Sed nunc non erat his locus : & fortaſſe cupreſſum
Scis ſimulare. Quid hoc ? ſi fractis enatat exſpes
Navibus, ære dato qui pingitur ? amphora cœpit

fuſes, comme les rêveries d'un malade, & dont la teſte & les pieds n'auront pas le moindre rapport. R. Les Peintres & les Poetes ont toûjours eu le privilege de tout entreprendre & de tout oſer.... HOR. Je le ſay... R. Et comme nous donnons volontiers aux autres la liberté d'en uſer, nous demandons qu'on nous la donne de meſme. HOR. On vous la donne, mais à condition que vous n'en abuſerez point, & que vous ne ferez pas de maniere que le ſauvage ſe trouve joint immediatemēt avec le doux, les oyſeaux avec les ſerpens, les agneaux avec les tigres.

Licence des Poëtes & des Peintres mal entendue.

Les bornes que cette licence doit avoir.

Souvent aprés des commencemens graves, & qui promettent de grandes choſes, on coût des lambeaux de pourpre, comme la deſcription du bois & de l'autel de Diane, celle d'un ruiſſeau qui arroſe des campagnes delicieuſes, celle du Rhin, ou celle de l'Arc-en-ciel. Mais ce n'eſtoit pas là leur place. Tu ſais peut-eſtre fort bien peindre un Cyprés : que fait cela, ſi celuy qui te paye, veut que tu le repreſentes au milieu d'un naufrage, & flotant ſans eſperance ſur une foible planche d'un de ſes vaiſſeaux briſés? Tu as

Deſcriptions vicieuſes, & qui gâtent l'uniformité.

Inſtitui, currente rota cur urceus exit?
Denique ſit quod vis ſimplex duntaxat & unum
Maxima pars vatum, pater, & juvenes patre digni,
Decipimur ſpecie recti. brevis eſſe laboro,
Obſcurus fio: ſectantem levia, nervi
Deficiunt animique: profeſſus grandia, turget:
Serpit humi tutus nimium, timiduſque procellæ:
Qui variare cupit rem prodigialiter unam,
Delphinum ſylvis appingit, fluctibus aprum.
In vitium ducit culpæ fuga, ſi caret arte.
Æmilium circa ludum faber imus & ungues
Exprimet, & molles imitabitur ære capillos:

commencé une grande urne ; d'où vient qu'aprés avoir bien tourné la roüe, tu n'as fait qu'un petit vaiſſeau? Enfin il faut que tout ce que tu propoſes ſoit ſimple, & qu'il ne ſoit qu'un. La pluſpart de nous autres Poëtes nous ſommes ordinairement trompés par une apparence de bien. Je veux eſtre court, & je deviens obſcur. Un autre cherche à polir ſon Ouvrage, & il luy ôte ſa force & ſon feu. Celuy-cy veut eſtre ſublime, & il eſt enflé. Et celuy-là, pour éviter l'enflure, & n'oſant s'élever, de peur de ſe perdre dans les nuës, devient trop rampant. Tout de meſme, celuy qui a en teſte de varier d'une maniere extraordinaire & prodigieuſe, ſon ſujet, qui doit eſtre un & ſimple, met des Dauphins ſur le haut des arbres, & des Sangliers au milieu des flots. En voulant éviter un vice, on tombe immanquablement dans un autre, ſi l'on ne ſe conduit avec beaucoup d'adreſſe & beaucoup d'art. Le Statuaire qui demeure au bas du Cirque, prés de la Sale d'Emilius, ſait admirablement finir les ongles de ſes ſtatuës, & imiter le naturel & la legereté des cheveux; mais

Poëtes trompez par l'apparence du bien.

Infelix operis summâ , quia ponere totum
Nesciet. hunc ego me , si quid componere curem ,
Non magis esse velim , quam pravo vivere naso ,
Spectandum nigris oculis , nigroque capillo.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus , & versate diu , quid ferre recusent ,
Quid valeant humeri. cui lecta potenter erit res ,
Nec facundia deseret hunc , nec lucidus ordo.

Ordinis hæc virtus erit & venus , aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat , jam nunc debentia dici
Pleraque differat , & præsens in tempus omittat.

Hoc amet , hoc spernat promissi carminis auctor.

en gros ſes ſtatuës ſont mauvaiſes, parce qu'il ne ſait pas faire un tout bien compaſſé, & dont les parties ſoient bien unies. Si l'envie me prenoit de compoſer quelque Ouvrage, je ne voudrois non plus reſſembler à cet homme-là, qu'avoir les plus beaux cheveux & les plus beaux yeux du monde, avec un fort vilain nez.

Ecrivains, choiſiſſez toûjours des matieres qui ne ſoient pas au deſſus de vous; & examinez long-temps ce que vos épaules peuvent ou ne peuvent pas porter. Celuy qui aura choiſi un ſujet proportionné à ſes forces, ne manquera ni d'ordre ni d'expreſſion. Choix du ſujet.

Toute la vertu & toute la grace de l'ordre conſiſte, ſi je ne me trompe, à dire d'abord une partie des choſes qui doivent eſtre dites d'abord, & à reſerver pour un autre temps celles qui ſembleroient devoir ſuivre immediatement. Ce que c'eſt que l'ordre.

L'Auteur d'un Poëme long-temps attendu, doit encore faire un bon choix des incidens qui peuvent entrer dans ſon ſujet, prendre les plus beaux, les bien placer, & rejetter les autres. Choix des incidens.

In verbis etiam tenuis cautusque serendis,
Dixeris egregiè, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. si fortè necesse est
Indiciis monstrare recentibus abdita rerum,
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis
Continget: dabiturque licentia sumta pudenter.
Et nova fictaque nuper habebunt verba fidem, si
Græco fonte cadant, parce detorta. quid autem
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademtum
Virgilio Varioque? ego, cur acquirere pauca
Si possum, invideor? quum lingua Catonis & Ennî
Sermonem patrium ditaverit & nova rerum
Nomina protulerit? licuit, semperque licebit,
Signatum præsente nota procudere nomen.

Il faut beaucoup de delicateſſe & beaucoup de retenuë quand il s'agit de forger des mots. Vous parlerez fort bien quand une liaiſon fine & juſte fera un mot nouveau de deux mots connus. Que ſi par hazard vous eſtes reduit à la neceſſité de trouver des termes entierement nouveaux pour marquer des choſes inconnuës, alors on vous permettra d'en inventer qui ayent eſté inoüis aux anciens Cethegus, pourvû que vous n'abuſiez pas de cette liberté; & tous ceux que vous inventerez ſeront bien reçus, s'ils ſont derivez du Grec, & ſi leur analogie eſt ſimple, & qu'elle ne ſoit pas tirée de loin. Car pourquoy les Romains ôteroient-ils à Varius & à Virgile un droit qu'ils ont accordé à Plaute & à Cecilius? Et ſi je puis acquerir un petit nombre de ces termes nouveaux, pourquoy m'envieroit-on cette liberté? ſur tout puiſqu'on ne l'a refuſée ni à Ennius, ni à Caton, qui ont tous deux enrichi leur Langue de cette maniere. Il a toûjours eſté permis, & il le ſera toûjours, de forger des mots, pourvû qu'ils ſoient marquez au coin qui eſt en uſage. Comme les

A quelles conditions on peut inventer des mots ou compoſez ou ſimples.

Ut ſylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt: ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modo nata, vigentque.
Debemur morti nos, noſtraque, ſive receptus
Terra Neptunus claſſes aquilonibus arcet,
Regis opus: ſteriliſve diu palus, aptaque remis,
Vicinas urbes alit, & grave ſentit aratrum:
Seu curſum mutavit iniquum frugibus amnis,
Doctus iter melius: mortalia facta peribunt:
Nedum ſermonum ſtet honos, & gratia vivax.
Multa renaſcentur quæ jam cecidêre, cadentque

feüilles des forests tombent sur le déclin de l'année, & qu'il en naist d'autres en leur place; il en est de même des mots; les plus anciens passent, & les nouveaux fleurissent à leur tour, & ont toutes les graces de la jeunesse. Et nous & nos Ouvrages sommes la proye certaine de la mort; soit qu'on ait coupé de grandes terres pour recevoir Neptune dans un port qui mette les Flotes à couvert des Aquilons, ouvrage vraiment Royal : soit qu'un marais qui a esté long-temps sterile, & qui n'a jamais connu que les rames, sente déchirer son sein par le soc, & nourrisse les villes voisines; ou que par de fortes levées on ait contraint un fleuve de changer son cours qui ruinoit tout le travail des Laboureurs, & qu'on luy ait enseigné un chemin plus commode & plus utile; tous les ouvrages des mortels periront, tant s'en faut qu'on puisse esperer que la beauté du langage subsistera toûjours, & que la grace des mots sera à l'épreuve des siecles. La pluspart des termes qui sont déja morts, renaîtront encore, & une infinité de ceux qui sont presentement en vogue,

Quæ nunc ſunt in honore vocabula, ſi volet uſus:
Quem penes arbitrium eſt & jus & norma loquendi.

Res geſtæ regumque ducumque, & triſtia bella,
Quo ſcribi poſſent numero, monſtravit Homerus
Verſibus impariter junctis querimonia primum,
Poſt etiam incluſa eſt voti ſententia compos.
Quis tamen exiguos elegos emiſerit auctor,
Grammatici certant, & adhuc ſub judice lis eſt.

Archilochum proprio rabies armavit ïambo.
Hunc ſocci cepere pedem grandeſque cothurni,
Alternis aptum ſermonibus, & populares
Vincentem ſtrepitus, & natum rebus agendis.

Muſa dedit fidibus Divos, pueroſque Deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,

tomberont dans l'oubli, si telle est la volonté de l'usage, qui est le Maistre souverain des Langues, & dont il n'est pas permis de violer les loix.

Homere a le premier montré en quelle sorte de vers il falloit écrire les funestes guerres, & les grandes actions des Rois & des Capitaines. Poëme Epique.

L'Elegie, avec ses vers inégaux, a d'abord servi à étaler des plaintes & des pleurs; & ensuite on l'a employée à faire éclater la joye de quelque heureux succés en amour, & de quelques faveurs obtenuës. Les Grammairiens disputent pourtant qui est l'Auteur du petit vers Elegiaque, & le procés est encore à vuider. Elegie.

La rage fit trouver l'ïambe au violent Archilochus. La Comedie & la Tragedie ont également adopté ce vers, parce qu'il est propre au stile des conversations, qu'il appaise mieux qu'un autre, le bruit que le peuple fait dans les Theatres, & qu'il fait marcher une action. Vers ïambe.

Calliope a enseigné à celebrer sur la Lyre les Dieux & les fils des Dieux; à loüer les victoires d'un Athlete, & la vîtesse d'un Coursier qui a remporté Vers Lyriques.

Et juvenum curas, & libera vina referre.

Descriptas servare voces, operumque colores
Cur ego si nequeo ignoroque, Poëta salutor?
Cur nescire, pudens prave, quam discere malo?

Versibus exponi tragicis res comica non vult;
Indignatur item privatis ac prope socco
Dignis carminibus narrari cœna Thyestæ.
Singula quæque locum teneant sortita decenter.
Interdum tamen & vocem comœdia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore:
Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.
Telephus & Peleus, quum pauper & exul uterque,
Projicit ampullas, & sesquipedalia verba:

le prix des Jeux; à chanter les galanteries des jeunes gens, & à faire des chansons Bachiques.

Si je ne sais pas observer tous ces differens caracteres, & employer à propos les diverses couleurs que demandent tous ces ouvrages, pourquoy m'honore-t-on du nom de Poëte? & pourquoy une sote honte me porte-t'elle à aimer mieux conserver mon ignorance, que chercher à la guerir?

Stile de la Comedie, & de la Tragedie.

Un sujet Comique ne demande pas des vers nobles & pompeux comme ceux de la Tragedie; & l'horrible souper de Thyeste ne souffre pas d'estre décrit en vers simples comme ceux de la Comedie. Si l'on veut conserver la bienséance, chacun de ces deux sujets doit avoir son stile & ses ornemens à part. Cela n'empesche pourtant pas que la Comedie ne hausse quelquefois le ton, & que la Tragedie ne le baisse. Chremes en colere parle d'une maniere sublime & enflée, & un Acteur Tragique exprime souvent ses douleurs en stile bas & rampant. Telephus & Pelée, tous deux pauvres, & tous deux bannis, quittent les sentimens empoulés, &

La Comedie est quelquefois sublime.

La Tragedie prend quelquefois un stile bas.

Si curat cor spectantis tetigisse querela.

Non satis est pulcra esse Poëmata: dulcia sunto,

Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
Humani vultus. si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi: tunc tua me infortunia lædent.

Telephe, vel Peleu, malè si mandata loquêris,

Aut dormitabo, aut ridebo. tristia mœstum

Vultum verba decent: iratum, plena minarum:

Ludentem, lasciva: sêverum, seria dictu.
Format enim natura prius nos intus ad omnem
Fortunarum habitum: juvat, aut impellit ad iram:

Aut ad humum mœrore gravi deducit, & angit:

tous les grands mots, s'ils veulent que le cœur des ſpectateurs ſoit émû de leurs plaintes. Car ce n'eſt pas aſſez que les Poëmes ſoient beaux, il faut qu'ils ſoient doux & touchans, & qu'ils menent à leur gré l'eſprit de l'Auditeur, en luy inſpirant toutes les paſſions convenables. Comme il eſt naturel aux hommes de rire avec ceux qui rient, il ne l'eſt pas moins de pleurer avec ceux qui pleurent. Si vous voulez donc me tirer des larmes, il faut que vous en verſiez le premier. Aprés cela il eſt ſeur que je ſeray touché de voſtre infortune. Mais vous, Telephus, & vous, Pelée, je vous declare que ſi vous rempliſſez mal vôtre caractere, je dormiray, ou je riray. Les paroles triſtes conviennent à ceux qui ſont affligés: les menaçantes, à ceux qui ſont en colere: les enjoüées, à ceux qui rient & qui badinent: & les ſerieuſes, à ceux qui ont un caractere de ſeverité & de gravité. Car la Nature commence d'abord par nous rendre le cœur capable de ſentir tous les differens effets de la Fortune. Elle nous porte & nous pouſſe à la colere, ou elle nous accable & nous ab-

Stile different, ſelon les differens états.

Ce que la Nature a fait en nous.

Poſt effert animi motus interprete lingua.
Si dicentis erunt fortunis abſona dicta,

Romani tollent equites peditesque cachinnum.
Intererit multum divuſne loquar an heros:
Maturuſne ſenex, an adhuc florente juventa

Fervidus: an matrona potens, an ſedula nutrix:
Mercatorne vagus, cultorve virentis agelli:
Colchus, an Aſſyrius: Thebis nutritus, an Argis.

Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge

Scriptor. honoratum ſi fortè reponis Achillem:

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget ſibi nata, nihil non arroget armis.

Sit Medea ferox, invictaque: flebilis Ino,

bat par la tristesse ; & ensuite elle enseigne à la langue à estre l'interprete des sentimens du cœur. Si vos discours ne sont donc pas bien d'accord avec l'état de vostre fortune, vous serez assurément le joüet du peuple & des Chevaliers. Mais il faut se souvenir qu'il y a bien de la difference entre faire parler un Dieu ou un Heros, un vieillard ou un jeune homme fougueux & emporté ; une Dame puissante, ou une Nourrice affectionnée ; un Marchand, ou un Laboureur ; un Assyrien, ou un homme de la Colchide ; un habitant de Thebes, ou un citoyen d'Argos.

Caracteres de deux sortes, ou cõnus ou nouveaux.

Pour ce qui est des caracteres, suivez uniquement la Renommée, si vous en empruntez qui soient connus, ou si vous en formez de nouveaux, faites en sorte que toutes leurs parties s'accordent, & qu'elles ayent entr'elles de la convenance & du rapport.

Pour les caracteres connus.

Mettez-vous Achille sur la scene ? qu'il soit infatigable, colere, inexorable, emporté ; qu'il ne reconnoisse ni Justice ni Loix, & qu'il attende tout de son épée. Que Medée soit barbare & inflexible : Ino baigné de

Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes.

Si quid inexpertum scenæ committis, & audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.
Difficile est propriè communia dicere: tuque
Rectius Iliacum carmen deducis in actus,
Quam si proferres ignota indictaque primus.
Publica materies privati juris erit, si
Nec circa vilem patulumque moraberis orbem:
Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres: nec desilies imitator in arctum,

pleurs;

pleurs, Ixion perfide, Io errante, & Oreſte agité par les Furies.

Que ſi vous oſez introduire ſur la ſcene quelque caractere nouveau, & former un nouveau Perſonnage, qu'il ſoit juſqu'à la fin tel qu'il a eſté au commencement, & qu'il ne ſe démente point. Mais je vous avertis qu'il eſt tres-mal aiſé de traiter proprement & convenablement ces caracteres, qui ſont à tout le monde, & que tout le monde peut inventer. Vous ferez beaucoup mieux de tirer d'Homere le ſujet & les perſonnages de vos Tragedies, que de hazarder le premier ſur la ſcene des ſujets & des perſonnages inconnus, & dont perſonne n'a parlé. Ces ſujets connus, *que je vous conſeille de choiſir préferablement aux autres*, deviendront à vous en propre, [1] ſi vous ne vous amuſez pas à ſuivre les incidens & l'enchaînement qu'Homere donne à ſon Poëme; ce qu'on appelle faire un [2] cercle vicieux, & dont le plus maigre genie eſt capable : ſi vous ne vous aſſujettiſſez pas à rendre mot pour mot, comme un fidelle Interprete, tout ce qu'il a dit : & enfin ſi par une imitation trop ſervile, vous ne vous met-

Pour les caracteres nouveaux.

Difficulté des caracteres nouveaux.

1 Moyẽs de ſe rẽdre propres les caracteres & les ſujets connus.

2 Cercle vicieux, ce que c'eſt.

Unde pedem proferre pudor vetet, aut operis lex.

Nec ſic incipies, ut ſcriptor cyclicus olim,
FORTUNAM PRIAMI CANTABO ET NOBILE BELLUM.
Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu?
Parturient montes, naſcetur ridiculus mus.
Quanto rectius hic, qui nil molitur inepte:
(Dic mihi, Muſa, virum, captæ poſt tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit & urbes.)
Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem
Cogitat: ut ſpecioſa dehinc miracula promat:
Antiphaten, Scyllamque, & cum Cyclope Charybdin.
Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,

tez pas si fort à l'étroit que vous ne puissiez vous tirer de là sans honte, ou sans violer les loix de vostre Poëme.

3 Ne commencez jamais vos Pieces comme a fait ce Poëte Cyclique: 3 Commencemēs doivēt estre simples.

4 *Je chante de Priam la fortune & la guerre.* 4 Poëte Cyclique.

Que produiront de grand ces magnifiques promesses? Les montagnes seront en travail, & n'enfanteront qu'une chetive souris. O qu'il vaut bien mieux imiter la sagesse & la modestie du Poëte qui ne fait jamais rien mal à propos, & qui commence ainsi son Poëme: *Muse, chantes-moy cet homme qui aprés la prise de Troye, a voyagé dans plusieurs païs, & s'est instruit des mœurs de plusieurs peuples.* Il ne cherche pas à allumer d'abord un grand feu, pour ne donner ensuite que de la fumée; mais au contraire il ne presente d'abord que de la fumée, pour en faire éclater ensuite un grand feu, & pour nous faire voir tous ces miracles surprenans, Antiphate, Scylla, le Cyclope & Charybdis. Il n'a pas fait comme cet 5 extravagant, qui a pris le retour de Diomede dés la mort 5 Auteur du Poëme du retour de Diomede.

Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.

Semper ad eventum feſtinat : & in medias res ,

Non ſecus ac notas , auditorem rapit : & quæ

Deſperat tractata niteſcere poſſe , relinquit :

Atque ita mentitur , ſic veris falſa remiſcet ,

Primo ne medium , medio ne diſcrepet imum.

Tu , quid ego , & populus mecum deſideret , audi.

Si plauſoris eges aulæa manentis , & uſque

Seſſuri , donec cantor , Vos plaudite , dicat :

Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores :

de Meleagre : ni comme cet autre qui a commencé ſon Iliade par l'accouchement de Leda, & par ſes deux œufs. Il ſe haſte toûjours d'arriver à la fin de ſon action ; & il fait paſſer rapidement ſon auditeur ſur les choſes qui l'ont précedée. Il ne les rapporte dans la ſuite de ſon Poëme que comme des avantures connuës ; & il abandonne toutes celles qui ne ſont pas ſuſceptibles des ornemens convenables à la majeſté de ſon Poëme. Enfin il dreſſe de maniere le plan de ſon ſujet, qui n'eſt qu'un ingenieux menſonge ; & il y mêle par tout enſuite avec tant d'adreſſe la verité, que le milieu répond au commencement, & la fin au milieu.

Mais revenons à ce qu'il y a de plus important dans cet Art, & qui eſt le fondement de tout le reſte ; & donnez-vous la patience d'écouter ce que le peuple & moy ſouhaitons de vous. Si vous voulez avoir des ſpectateurs attentifs juſqu'à ce qu'on leve la toile, & qui attendent pour ſortir, que le Chœur vienne leur demander les applaudiſſemens accoûtumés ; il faut, ſur tout, vous attacher à bien [6] marquer les mœurs

[6] Le principal eſt de biẽ marquer les mœurs.

Mobilibuſque decor naturis dandus & annis.

Reddere qui voces jam ſcit puer, & pede certo
Signat humum, geſtit paribus colludere & iram
Colligit ac ponit temerè, & mutatur in horas.

Imberbis juvenis, tandem cuſtode remoto,
Gaudet equis canibuſque, & aprici gramine campi:
Cereus in vitium flecti, monitoribus aſper:
Utilium tardus proviſor, prodigus æris:
Sublimis, cupiduſque & amata relinquere pernix.

Converſis ſtudiis ætas animuſque virilis
Quærit opes & amicitias, inſervit honori:
Commiſiſſe cavet quod mox mutare laboret.

Multa ſenem circumveniunt incommoda: vel quod

de tous les âges, & à donner à chaque ſaiſon, & aux differentes années de la vie leurs propres beautés.

7 Un enfant qui ſait déja repeter les mots qu'on luy a appris, & qui marche ſeul, ne ſonge qu'à joüer avec ſes camarades, il s'irrite & s'appaiſe pour rien, & change à tous momens. 7 Mœurs de l'Enfance.

8 Un jeune homme qui enfin n'a plus de Gouverneur, aime les chiens, les chevaux, & les exercices du champ de Mars : Il eſt prompt à recevoir l'impreſſion des vices ; il s'emporte contre ceux qui luy donnent des avis, & qui le reprennent de ſes defauts : Il ne penſe que tard à l'utile, auquel il préfere ordinairement l'honneſte : Il eſt prodigue, fier & preſomptueux : Il deſire tout ce qu'il voit, & il ſe laſſe tres-promptement des choſes qu'il a le plus aimées. 8 Mœurs de la Jeuneſſe.

9 L'âge viril a d'autres inclinations, il travaille à amaſſer des richeſſes, & à ſe faire des amis : il tâche d'accorder l'intereſt avec l'honneur, & de ne rien faire dont il puiſſe avoir toſt ou tard ſujet de ſe repentir. 9 Mœurs de l'âge viril.

1 La vieilleſſe eſt le rendez-vous de toutes les incommodités : elle 1 Mœurs de la Vieilleſſe.

Quærit, & inventis miſer abſtinet, ac timet uti:
Vel quod res omnes timidè gelidéque miniſtrat,
Dilator, ſpe longus, iners, aviduſque futuri,
Difficilis, querulus: laudator temporis acti
Se puero, cenſor caſtigatorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda ſecum,
Multa recedentes adimunt. ne fortè ſeniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles,
Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.

Aut agitur res in ſcenis, aut acta refertur.
Segnius irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus, & quæ
Ipſe ſibi tradit ſpectator. Non tamen intus
Digna geri, promes in ſcenam: multaque tolles

amasse du bien, & elle est si misera-ble qu'elle n'ose s'en servir. Elle ne fait rien qu'avec beaucoup de timidité & de lenteur : elle est irresoluë, longue à concevoir des esperances, pareſſeuſe, attachée à la vie, difficile, & de mauvaiſe humeur. Elle ſe plaint ſans ceſſe, ne vante que le temps paſſé, & fait inceſſamment des corrections & des reprimandes à la Jeuneſſe. Les années en venant nous apportent beaucoup d'avantages & de plaiſirs; & en s'en retournant elles nous les raviſſent. Afin donc de ne pas donner à un jeune homme les inclinations d'un vieillard, ni à un enfant celles d'un homme fait, [2] il faut toûjours s'attacher à ce qui ſuit neceſſairement chaque âge, ou qui luy eſt propre vraiſemblablement.

2 Dãs les mœurs il faut ſuivre ou la neceſſité ou la vraiſemblance.

[3] Les choſes ſe paſſent ſur la ſcene, ou en repreſentation, ou en recit. Il eſt certain que ce qu'on ne fait qu'entendre, touche beaucoup moins que ce qu'on voit devant ſes yeux, & que le ſpectateur apprend par luy meſme. Il faut pourtant bien s'empeſcher de produire ſur la ſcene ce qui doit ſe paſſer derriere le theatre. Il eſt d'une

3 Poëme Dramatique ſe paſſe ou en actiõ, ou en recit.

Ex oculis, quæ mox narret facundia præſens.
Nec pueros coram populo Medea trucidet:
Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus:
Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem.
Quodcumque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.

Neve minor, neu ſit quinto productior actu
Fabula, quæ poſci vult, & ſpectata reponi.
Nec deus interſit, niſi dignus vindice nodus
Inciderit: nec quarta loqui perſona laboret.

Actoris partes chorus officiumque virile
Defendat: neu quid medios intercinat actus,
Quod non propoſito conducat & hæreat aptè.
Ille bonis faveatque, & concilietur amicis:

absoluë necessité d'éloigner des yeux du spectateur une infinité de choses qu'on doit luy apprendre ensuite par un recit fidelle & touchant. 4 Medée ne doit pas égorger ses enfans devant le peuple, ni le detestable Atrée faire cuire sur la scene les membres de ses neveux. Progné ne doit point se changer en oyseau, ni Cadmus en serpent devant tout le monde. Tout ce que vous me presentez de cette maniere, je le hais, & ne le croy point.

4 Ce qu'il faut éloigner des yeux du spectateur.

5 Une Piece qui veut estre souvent joüée & souvent redemandée, doit avoir cinq Actes, ni plus ni moins.

5 Necessité de cinq Actes indispensable.

6 Gardez-vous bien d'employer pour le dénoüement le secours d'un Dieu, si le nœud ne merite qu'un Dieu vienne le délier.

6 Machine sans necessité condamnées.

7 Ne faites jamais parler ensemble quatre Acteurs dans une mesme scene.

7 Trois interlocuteurs au plus dans une scene.

8 Que dans les Actes le Chœur joüe le rolle d'un Acteur, & fasse les fonctions d'un seul personnage; & que dans les intermedes il ne chante rien qui ne convienne au sujet, & qui ne luy soit naturellement lié. Qu'il protege toûjours les gens de bien;

8 Fonctions du Chœur.

Et regat iratos, & amet peccare timentes:
Ille dapes laudet mensæ brevis, ille salubrem
Justitiam, legesque, & apertis otia portis:
Ille tegat commissa: Deosque precetur & oret
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

Tibia non, ut nunc, orichalco vincta, tubæque
Æmula, sed tenuis simplexque, foramine pauco
Aspirare, & adesse choris erat utilis, atque
Nondum spissa nimis complere sedilia flatu,
Quo sanè populus numerabilis, utpote parvus,
Et frugi, castusque verecundusque coibat.
Postquam cœpit agros extendere victor, & urbem
Latior amplecti murus: vinoque diurno

qu'il soûtienne les interests de ses amis; qu'il tâche d'appaiser ceux qui sont irrités; qu'il aime ceux qui ont en horreur le crime; qu'il vante les mets d'une table où regne la sobrieté; qu'il loüe la justice si salutaire aux hommes; qu'il chante la tranquillité & la seureté qui accompagnent toûjours la paix; qu'il garde inviolablement les secrets qu'on luy a confiés, & qu'il prie les Dieux que la Fortune abandonne les méchans, & revienne remplir les desirs des Justes.

9 La flute dont on se servoit anciennement dans nos Chœurs, n'estoit ni ornée de leton, comme celle d'aujourd'huy, ni rivale de la Trompette; Elle estoit petite & simple, & avoit peu de trous. En cet état elle pouvoit facilement accompagner ces Chœurs de nos Tragedies, & elle avoit assez de son pour remplir sans peine un Theatre qui n'estoit pas trop grand, & où on n'alloit pas en foule; 1 car le peuple estoit encore alors peu nombreux, sage, pieux, & plein de pudeur. Mais si-tost que ce mesme peuple commença à s'agrandir par ses victoires, qu'il se vit obligé d'étendre

9 Flute dont les premiers Romains se servoient dãs leurs Chœurs.

1 Theatre condamné comme cõtraire à la sagesse & à la pieté.

Placari Genius festis impunè diebus,
Accessit numerisque modisque licentia major.
Indoctus quid enim saperet, liberque laborum,
Rusticus, urbano confusus, turpis honesto?
Sic priscæ motumque & luxuriam addidit arti
Tibicen: traxitque vagus per pulpita vestem.
Sic etiam fidibus voces crevere severis;
Et tulit eloquium insolitum facundia præceps:
Utiliumque sagax rerum & divina futuri
Sortilegis non discrepuit sententia Delphis.

l'enceinte de ſes murs, & qu'il ſe donna impunément la liberté de paſſer les jours de feſte à boire & à ſe divertir, 2 la licence s'empara des vers & de la Muſique. Car que pouvoit-on attendre d'un Villageois ignorant qui n'avoit plus rien à faire, & qui ſe trouvoit mêlé avec le Citoyen ? & que pouvoient la brutalité & la groſſiereté, que corrompre l'honneſteté & la politeſſe ? C'eſt ainſi que le Jоüeur de flute ajoûta les mouvemens & la laſciveté à ſon art, qui eſtoit auparavant chaſte & ſevere ; & qu'enfin il ſe promena ſur le Theatre avec une robe traînante. Ce qui eſt arrivé à la flute de nos Chœurs, c'eſt préciſément ce qui arriva à la 3 lyre dont les Grecs ſe ſervoient dans les Chœurs de leurs Tragedies. Leur ſon, qui au commencement eſtoit ſimple & modeſte, degenera bien-toſt de cette ſimplicité. Les vers de leurs Chœurs tomberent auſſi bien-toſt dans une éloquence 4 temeraire & outrée; & ſous pretexte de donner des avis utiles, & de prédire l'avenir ſur le preſent, leur ſtile ne fut plus different de celuy des Prophetes de Delphes.

2 D'où eſt venuë la licence dans les Vers & dans la Muſique.

3 Lyre éployée dans les Chœurs des Tragedies Greques

4 Stile des Chœurs de Pieces Greques, temeraire & outrée

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agreſtes Satyros nudavit, & aſper
Incolumi gravitate jocum tentavit: eo quod
Illecebris erat & grata novitate morandus
Spectator, functuſque ſacris, & potus, & exlex.
Verum ita riſores, ita commendare dicaces
Conveniet Satyros, ita vertere ſeria ludo:
Ne, quicumque deus, quicumque adhibebitur heros,
Regali conſpectus in auro nuper & oſtro,
Migret in obſcuras humili ſermone tabernas:
Aut, dum vitat humum, nubes & inania captet.

[5] Le mesme Poëte qui,avoit disputé publiquement le prix de la Tragedie, qui n'estoit qu'un bouc, fit paroistre bien-tost aprés un Chœur champestre de Satyres; & dans son humeur chagrine& piquante, il essaya de donner des Pieces pleines de plaisanteries & de railleries, [6] en conservant toûjours la majesté de la Tragedie. Car il vit bien qu'il falloit retenir par quelque charme extraordinaire, & par quelque agreable nouveauté, un spectateur qui venoit d'offrir [7] des sacrifices,qui avoit bû, & qui estoit en état de se porter aux excés les plus condamnables.

5 Origine des Pieces Satyriques.

6 Majesté de la Tragedie conservée dans la Piece Satyrique.

7 Déreglement du peuple les jours de feste.

[8] Ceux qui nous donnent aujourd'huy de ces Satyres railleurs & piquans, doivent nous faire passer du serieux de la veritable Tragedie au badinage de la Piece Satyrique, de maniere que le Dieu ou le Heros qu'on vient de voir vétu d'or & de pourpre dans la premiere, n'aille pas dans la derniere, ou parler un langage bas & [9] rampant, comme celuy des Comedies les moins serieuses; ou se perdre dans les nuës, en affectant un langage sublime & guindé. Cette Tragedie, toute Satyrique qu'elle est, ne

8 Pieces Satyriques Romaines.

9 Stile des Pieces Satyriques.

Effutire leves indigna tragœdia versus:
Ut festis matrona moveri jussa diebus,
Intererit Satyris paululum pudibunda protervis.

Non ego inornata & dominantia nomina solum,
Verbaque, Pisones, Satyrorum scriptor amabo:
Nec sic enitar tragico differre colori,
Ut nihil intersit Davusne loquatur, & audax
Pythias, emuncto lucrata Simone talentum:
An custos famulusque Dei Silenus alumni.

Ex noto fictum carmen sequar: ut sibi quivis
Speret idem: sudet multum, frustraque laboret

doit avoir aucun vers qui n'ait de la dignité & de la nobleſſe, les Satyres qu'on y introduit, doivent s'éloigner des manieres des autres Satyres, qui ſont d'ordinaire petulants & débauchés, & il faut qu'elle imite la pudeur d'une Dame chaſte, qui quoy qu'elle ne faſſe pas profeſſion ouverte de danſer, danſe pourtant aux feſtes ſolemnelles, pour obeïr à la Religion.

Si je faiſois des Pieces ſatyriques, mes chers Piſons, je n'affecterois pas une trop grande ingenuité, je ne dirois pas chaque choſe par ſon nom, & je ne voudrois pas m'éloigner ſi fort du ſtile noble de la Tragedie, qu'il n'y euſt aucune difference entre ce que diſent dans la Comedie Davus & la hardie Pythias qui eſcroque de l'argent à Simon, & ce que diroit dans mes Pieces ſatyriques Silene ce Gouverneur & ce fidele compagnon d'un Dieu. De plus, je voudrois toûjours tirer de quelque [1] hiſtoire connuë les ſujets de mes Pieces ſatyriques, afin que ceux qui les verroient ſe cruſſent tous capables d'en faire autant, & qu'ils n'en connuſſent les peines & les

1 Quels doivent eſtre les ſujets des Pieces Satyriques.

Auſus idem. tantum ſeries juncturaque pollet,
Tantum de medio ſumtis accedit honoris.

Sylvis deducti caveant, me judice, Fauni
Ne, velut innati triviis, ac penè forenſes,
Aut nimium teneris juvenentur verſibus unquam,
Aut immunda crepent ignominioſaque dicta.
Offenduntur enim quibus eſt equus & pater & res:
Nec, ſi quid fricti ciceris probat & nucis emtor,
Æquis accipiunt animis, donantve corona.

Syllaba longa brevi ſubjecta, vocatur ïambus,
Pes citus: unde etiam trimetris accreſcere juſſit
Nomen ïambeis: quum ſenos redderet ictus,
Primus ad extremum ſimilis ſibi. non ita pridem,

difficultés, qu'aprés avoir eu la hardiesse de l'entreprendre, tant a de force une suite d'incidens naturellement liés à un sujet connu, & tant les sujets connus sont susceptibles de beautés & de graces.

[2] *Je reviens au caractere des Satyres, il y a sur cela deux extremités à éviter.* Des Satyres qui sont nés dans les bois ne doivent, à mon avis, ni dire des vers tendres & galants, comme de jeunes gens qui seroient nés au milieu de Rome; ni prononcer non plus des obscenités & des injures grossieres. Cela déplaist également aux Chevaliers, aux Senateurs, & à tous les honnestes gens qui n'approuvent pas tout ce qui attire les applaudissemens de la populace.

2 Caractere des Satyres.

[3] *Aprés avoir parlé de la Tragedie, il ne sera pas inutile de dire un mot des vers qu'on y doit employer.* Une syllabe longue aprés une breve, c'est ce qu'on appelle un ïambe; ce pied est plein de vitesse, & c'est cela mesme qui a fait donner le nom de trimetre au vers ïambe, quoy qu'il ait six pieds. Le premier vers ïambe estoit tout semblable, c'est à dire qu'il estoit composé

3 Vers des Tragedies.

Tardior ut paulo graviorque veniret ad aures,
Spondeos stabiles in jura paterna recepit
Commodus & patiens: non ut de sede secunda
Cederet aut quarta socialiter. hic & in Accî
Nobilibus trimetris apparet rarus, & Ennî.
In scenam missos magno cum pondere versus,
Aut operæ celeris nimium, curaque carentis,
Aut ignoratæ premit artis crimine turpi.
Non quivis videt immodulata poëmata judex:
Et data Romanis venia est indigna Poëtis.
Idcircone vager, scribamque licenter? an omnes
Visuros peccata putem mea, tutus & intra
Spem veniæ cautus? vitavi denique culpam,

d'iambes purs. Il n'y a pas long-temps que pour avoir plus de poids & plus de nobleſſe, il a amiablement aſſocié les graves ſpondées, [4] à condition pourtant qu'il ne leur cederoit ni la ſeconde place, ni la quatriéme qu'il a voulu retenir. Ce vers ainſi mêlé de ſpondées dans les lieux impairs, eſt fort rare dans les trimetres tant vantés d'Accius & d'Ennius. Ils n'ont tous deux que des [5] vers accablés de ſpondées: or ces vers ſi peſants, & qui marchent avec tant de peine, font voir ou que ces Poëtes ſe ſont trop haſtez, & qu'ils n'ont pas aſſez travaillé leurs Ouvrages, ou, ce qui eſt encore plus honteux, qu'ils ont peché contre l'art, & ne l'ont jamais connu. [6] Tout le monde ne ſait pas juger du nombre & de la cadence des vers, & on a eu ſur cela pour ces Poëtes une ridicule indulgence. Dans l'eſperance d'un pareil traitement, écriray-je donc au hazard, & n'obſerveray-je aucunes regles? ou plûtoſt dois je croire que tout le monde verra mes defauts, & travailler ſeulement à me mettre à couvert de la cenſure, en n'attendant point de pardon? Quand j'obſerveray

4 Iambe à quelle conditiō il a aſſocié le Spondée dans la Tragedie.

5 Vers Tragiques d'Accius & d'Ennius en quoy vicieux.

6 Il eſt plus difficile qu'on ne penſe de juger de la cadence des vers.

Non laudem merui. vos exemplaria Græca
Nocturna verſate manu, verſate diurna.
At noſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavêre ſales: nimium patienter utrumque,
Ne dicam ſtulte, mirati: ſi modo ego & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto,
Legitimumque ſonum digitis callemus & aure.

Ignotum tragicæ genus inveniſſe Camœnæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis:
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.
Poſt hunc perſonæ pallæque repertor honeſtæ
Eſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Succeſſit vetus his comœdia, non ſine multa

soutes

toutes les regles, [7] j'éviteray le blâme, mais je ne meriteray pas des loüanges. Pour vous, mes chers Pisons, lisez jour & nuit les Ecrits des Grecs. Mais, dira-t'on, pourquoy nous renvoyer à ces Ecrits des Grecs? Nos anceſtres n'ont-ils pas loüé & admiré les [8] vers & les railleries de Plaute? Ouy ils les ont admirez avec trop de bonté, pour ne pas dire avec trop de ſotiſe, s'il eſt vray que vous & moy ſachions diſtinguer le delicat d'avec le groſſier, & que nous ayons l'oreille aſſez fine pour bien juger du ſon & de la juſte cadence des vers.

7 Il ne ſuffit pas d'obſerver les regles pour meriter des loüãges.

8 Vers & railleries de Plaute.

[9] On dit que Theſpis fut le premier qui inventa une eſpece de Tragedie auparavant inconnuë aux Grecs, & qu'il promena par les bourgs de l'Attique ſes Acteurs barboüillés de lie, qui chantoient & joüoient ſur un tombereau. Eſchyle donna enſuite un maſque plus honneſte à ſes Acteurs, les habilla de robes traînantes; au lieu de charrete, leur fit bâtir un theatre mediocrement exhauſſé, releva leur ſtile, & leur chauſſa le Cothurne. [1] A cette Tragedie de Theſpis & d'Eſchyle, ſucceda la vieille Comedie avec beaucoup

9 Changemens que Theſpis & Eſchyle firent à la premiere ébauche de la Tragedie.

1 Origine de la vieille Comedie.

Laude : ſed in vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. lex eſt accepta : choruſque
Turpiter obticuit, ſublato jure nocendi.
Nil intentatum noſtri liquere Poëtæ :
Nec minimum meruêre decus, veſtigia Græca
Auſi deſerere, & celebrare domeſtica facta :
Vel qui prætextas, vel qui docuêre togatas.
Nec virtute foret clariſve potentius armis,
Quam lingua, Latium : ſi non offenderet unum-
-quemque Poëtarum limæ labor & mora. Vos ô
Pompilius, ſanguis carmen reprehendite quod non

de ſuccés ; mais la liberté que ſe donnoient ſes Poëtes, dégenera bien-toſt en une licence outrée, & qui meritoit d'eſtre refrenée par les loix. On fit ſur cela des Ordonnances, & le Chœur ſe tut honteuſement aprés qu'on luy eut ôté les moyens de médire avec impunité. [2] Et c'eſt ce qui produiſit la nouvelle Comedie. Nos Poëtes ont réüſſi aſſez heureuſement à toutes ces ſortes de Pieces : mais jamais ils n'ont merité plus de loüanges que lorſque ceſſant de marcher ſur les traces des Grecs, ils ont eu le courage d'étaler ſur le Theatre des avantures Romaines, ſoit [3] dans les Pieces qui repreſentent les actions des premiers perſonnages de Rome ; ou [4] dans celles qui expriment les mœurs & la vie des autres citoyens. Et il eſt meſme certain que les Romains ſeroient auſſi celebres par leurs Ecrits que par leurs grands exploits & par leur courage, ſi ce n'eſtoit pour nos Poëtes une peine inſuportable que de limer leurs Ouvrages, & de les garder long-temps. Pour vous, Piſons, qui deſcendez de l'ancien Numa, ne manquez jamais de condamner un Poëme

2 Origine de la nouvelle.

3 Prætextæ.

4 Togatæ.

Multa dies & multa litura coërcuit, atque
Præſectum decies non caſtigavit ad unguem.

Ingenium miſera quia fortunatius arte
Credit, & excludit ſanos Helicone Poëtas
Democritus: bona pars non ungues ponere curat,
Non barbam: ſecreta petit loca, balnea vitat.
Nanciſcetur enim pretium nomenque Poëtæ,
Si tribus Anticyris caput inſanabile nunquam
Tonſori Licino commiſerit. ô ego lævus,
Qui purgor bilem ſub verni temporis horam!
Non alius faceret meliora poëmata. verum
Nil tanti eſt. ergo fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi:
Munus & officium, nil ſcribens ipſe, docebo:

5 que l'on n'a pas eu long temps dans son cabinet, où l'on n'a guere fait de ratures, & que l'on n'a pas corrigé & changé dix fois pour le porter à sa perfection.

5 Quel jugement on doit faire des Ouvrages qui n'ont pas esté souvent corrigez.

6 Sur ce que Democrite a cru que le naturel est plus heureux & plus necessaire que l'art, pour la Poësie, & qu'il a jugé à propos de deffendre l'Helicon aux Sages, la plusspart des Poëtes ne se font plus les ongles ni la barbe, ils cherchent les lieux solitaires, & ne vont plus aux bains, car ils sont bien assurés qu'ils attraperont le nom & les recompenses duës aux grands Poëtes, s'ils ne mettent jamais entre les mains du Barbier Licinus, leur teste qui ne pourroit estre guerie par tout l'hellebore de trois Anticyres, s'il y en avoit autant. O que je suis un pauvre homme, de me purger la bile à tous les commencemens de Printemps! personne ne feroit de meilleurs vers que moy. Mais ce n'est pas la peine. Je me contenteray donc de ressembler à la pierre à aiguiser, qui estant d'elle-mesme incapable de couper, met le fer en état de le faire. J'enseigneray aux autres ce qu'ils doivent

6 Sentiment de Democrite, cōdamné.

Unde parentur opes: quid alat formetque Poëtam:
Quid deceat, quid non: quo virtus, quo ferat error.

Scribendi rectè, sapere est & principium & fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ:
Verbaque provisam rem non invita sequentur.

Qui didicit, patriæ quid debeat, & quid amicis:
Quo sit amore parens, quo frater amandus & hospes:
Quod sit conscripti, quod judicis officium: quæ
Partes in bellum missi ducis: ille profecto
Reddere personæ scit convenientia cuique.
Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, & veras hinc ducere voces.

ſuivre pour réüſſir. Je leur montreray en quoy conſiſtent les richeſſes de la Poëſie ; ce qui forme & nourrit les Poëtes ; ce qui ſied ou ne ſied pas ; en un mot toutes les vertus de cet Art, & ſes vices.

7 La premiere choſe & la plus neceſſaire pour bien écrire, c'eſt le bon ſens. Voilà la ſource de tout le reſte. 8 Vous pourrez puiſer ce bon ſens dans la Philoſophie de Socrate. Quand une matiere eſt une fois bien preparée & bien conçuë, les paroles ſuivent aiſément.

7 Bon ſens, ſource de tout bon Ouvrage.

8 Eloge de la Philoſophie de Socrate.

9 Celuy qui ſait ce qu'il doit à ſa patrie & à ſes amis, quels ſont les differens degrez d'amour que l'on doit avoir pour un pere & pour un frere ; juſqu'où s'étendent les droits de l'hoſpitalité, & quel eſt le devoir d'un Juge, d'un Senateur, & d'un General d'Armée : celuy-là ſait donner à chaque perſonnage les mœurs qui luy conviennent, & le caractere qu'il doit avoir. Je conſeilleray donc toûjours à un Poëte qui veut eſtre bon imitateur, d'avoir inceſſamment devant les yeux 1 le modele general de la vie & des mœurs, je veux dire la Nature ; & de

9 Ce qu'il faut ſavoir pour faire des caracteres juſtes.

1 La Nature appellée le modele general de la vie & des mœurs.

Interdum ſpecioſa locis morataque rectè
Fabula, nullius veneris, ſine pondere & arte,
Valdius oblectat populum, meliuſque moratur,
Quam verſus inopes rerum, nugæque canoræ.
Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Muſa loqui, præter laudem nullius avaris.
Romani pueri longis rationibus aſſem
Diſcunt in partes centum diducere. dicat
Filius Albini, ſi de quincunce remota eſt
Uncia, quid ſuperat? Poteras dixiſſe. triens. eu,
Rem poteris ſervare tuam. redit uncia: quid ſit?
Semis. At hæc animos ærugo & cura peculî

tirer d'aprés elle de veritables traits. Car il arrive tres-ſouvent qu'une Comedie [2] où il y a de beaux ſentimens, & où les mœurs ſont bien marquées, quoy qu'elle ſoit d'ailleurs ſans grace, ſans verſification & ſans art, réüſſit mieux, & divertit beaucoup plus le peuple, que les Pieces où il n'y a que de beaux vers vuides de choſes, & que des bagatelles qui n'ont que l'harmonie & le ſon.

2 Comedie où il n'y a que les mœurs, préferable à celles qui ont toutes les autres beautés ſans celle-là.

[3] Les Grecs ont reçu des Muſes le bon eſprit, avec toutes les graces du langage ; & par deſſus cela ils n'ont eu d'autre ambition que d'eſtre loüez. Au contraire, nos jeunes Romains, qui en naiſſant n'ont pas reçu à beaucoup prés les meſmes preſens de la Nature, n'ont en teſte que d'apprendre par de longs calculs à diviſer la livre en cent parties. Qu'on demande, par exemple, au fils d'Albinus, ſi de cinq on en ôte un, que reſte-t-il ? Vîte, vous devriez déja avoir répondu. AL. Quatre. HOR. Courage, vous ſerez bon ménager. Et ſi l'on ajoûtoit un à ces cinq premiers, combien feroient-ils ? AL. Six. HOR. Aprés que cette roüille & cette amour du gain ont in-

3 L'amour de la loüange, une des principales cauſes de l'avantage que les Grecs ont eu ſur les Romains.

Quum ſemel imbuerit, ſperamus carmina fingi
Poſſe linenda cedro, & levi ſervanda cupreſſo?

Aut prodeſſe volunt, aut delectare Poëtæ,
Aut ſimul & jucunda & idonea dicere vitæ.
Quicquid præcipies, eſto brevis: ut cito dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.
Omne ſupervacuum pleno de pectore manat.
Ficta voluptatis cauſa, ſint proxima veris.
Nec, quodcumque volet, poſcat ſibi fabula credit:
Neu pranſæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.
Centuriæ ſeniorum agitant expertia frugis,
Celſi prætereunt auſtera poëmata Rhamnes.

fecté les esprits, osons-nous esperer qu'on fera des vers dignes d'estre avoüés par les Muses, & conservez dans de beaux tiroirs de cedre & de cyprés ?

Dessein des Poëtes dans leurs Pieces.

Les Poëtes ont ordinairement en vuë dans leurs Pieces, ou d'instruire, ou de plaire, ou de mêler les deux ensemble, & d'instruire en divertissant. Voulez-vous instruire? Soyez court, afin que l'esprit puisse retenir plus facilement vos preceptes. Tout ce qu'on dit d'inutile & de superflu se répand comme une liqueur qu'on verse dans une bouteille pleine. Ne voulez-vous que divertir? Que vos fictions soient toûjours vraisemblables; gardez-vous de hazarder sur la scene tout ce que demande un sujet, & qu'on ne voye jamais dans vos Pieces arracher du ventre d'une Sorciere monstrueuse un enfant tout en vie qu'elle ait devoré. Mais je vous avertis que si vous ne vous attachez qu'à l'agreable, vous n'aurez pas le suffrage des Senateurs, qui condamnent les Pieces où ne regne pas l'instruction. Et si vous ne visez qu'à l'utile, les Chevaliers seront rebutés de la tristesse

Ce qui est fait pour instruire, doit être court.

Ce qui est fait pour divertir, doit être vraisemblable.

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.
Hic meret æra liber Soſiis: hic & mare tranſit,
Et longum noto ſcriptori prorogat ævum.
Sunt delicta tamen quibus ignoviſſe velimus.
Nam neque chorda ſonum reddit quem vult manus & mens,
Poſcentique gravem perſæpè remittit acutum:
Nec ſemper feriet quodcumque minabitur arcus.
Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis: quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura. quid ergo?
Ut ſcriptor ſi peccat idem librarius uſque,
Quamvis eſt monitus, venia caret: & citharœdus
Ridetur, chorda qui ſemper oberrat eadem:

& de la ſechereſſe de vos vers, qui n'auront rien de plaiſant. Pour eſtre approuvé des uns & des autres, il faut mêler par tout également l'utile avec l'agreable, & qu'ils ne ſe quittent jamais. Les Ouvrages où l'on fait ce mélange, enrichiſſent les Libraires, paſſent les mers, & procurent une eſpece d'immortalité à leurs Auteurs.

L'agreable doit eſtre toûjours mêlé avec l'utile.

Il y a pourtant de certains defauts que l'on pardonne ſans peine. Car une corde d'un inſtrument ne rend pas toûjours le ſon que demande celuy qui joüe, & le meilleur tireur du monde ne donne pas toûjours dans le but. Quand les beautés l'emportent de beaucoup ſur un Ouvrage, je ne ſeray point choqué d'y voir certaines taches qui viennent ou d'une negligence pardonnable, ou de l'infirmité qui eſt ſi naturelle aux hommes. Mais ſur ce pied-là, que ne faudra-t-il point pardonner? Quand un Copiſte fait ſouvent la meſme faute, quoy qu'il ait eſté averti; il ne merite point de pardon, non plus qu'un Joüeur de Luth qui touche ſouvent mal à propos la meſme corde. Il en eſt de même des Poëtes; celuy qui tombe ſou-

3

Fautes pardonnables.

Fautes qu'on ne pardonne point.

Sic mihi, qui multum ceſſat, ſit Chœrilus ille,
Quem bis terque bonum, cum riſu miror: & idem
Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.
Verum opere in longo fas eſt obrepere ſomnum.

Ut pictura, poëſis erit, quæ, ſi propius ſtes,
Te capiet magis: & quædam, ſi longius abſtes.
Hæc amat obſcurum, volet hæc ſub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen.
Hæc placuit ſemel, hæc decies repetita placebit.
O major juvenum, quamvis & voce paterna
Pingeris ad rectum, & per te ſapis, hoc tibi dictum
Tolle memor: certis medium & tolerabile rebus
Rectè concedi. conſultus juris, & actor

vent dans les mesmes fautes, devient pour moy ce [1] Cherilus que j'admire en deux ou trois endroits de ses Ouvrages, en me moquant toûjours de luy. Au contraire je sens un veritable dépit, & ne puis assez m'étonner que le bon Homere [2] se soit endormi quelquefois. Mais ce sommeil est permis dans un long Ouvrage.

1 Cherilus, tres-méchant Poëte, ne laisse pas d'être bon en quelques endroits.

2 Homere sommeille quelquefois.

La Poësie est comme la Peinture; dans l'une & dans l'autre il y a des morceaux qui vous plairont davantage, si vous les voyez de prés; & d'autres si vous les regardez de loin. L'un veut estre placé dans l'obscurité; l'autre ne craint pas d'estre vû au grand jour: celuy-là n'est fait que pour plaire & pour amuser un moment; & celuy-cy, plus vous le considererez, plus il vous charmera.

Poësie semblable à la Peinture: elle a differens points de vuë.

O vous, Pison, qui estes l'aisné de vostre famille, quoyque les preceptes & l'exemple de vostre pere suffisent pour vous former, & que vous n'ayez pas mesme besoin de guide, ne laissez pas de bien retenir cette regle, & d'en faire vostre profit: Il y a de certaines choses où la mediocrité est permise, & mesme estimée. Un Jurisconsulte ou

Cauſarum mediocris, abeſt virtute deſerti
Meſſalæ, nec ſcit quantum Caſſelius Aulus:
Sed tamen in pretio eſt: mediocribus eſſe Poëtis
Non homines, non Dii, non conceſſêre columnæ.
Ut gratas inter menſas ſymphonia diſcors,
Et craſſum unguentum & Sardo cum melle papaver,
Offendunt, poterat duci quia cœna ſine iſtis:
Sic animis natum inventumque poëma juvandis,
Si paulum à ſummo diſceſſit, vergit ad imum.
Ludere qui neſcit, campeſtribus abſtinet armis:
Indoctuſque pilæ diſcive trochive quieſcit,
Ne ſpiſſæ riſum tollant impunè coronæ:
Qui neſcit, verſus tamen audet fingere. quidni?
Liber & ingenuus, præſertim cenſus equeſtrem

un

un Avocat peut bien n'eſtre pas ſi éloquent que Meſſala, ni ſi ſavant que Caſſelius Aulus, & avoir pourtant ſon prix. Mais il eſt deffendu aux Poëtes d'eſtre mediocres : les hommes, les Dieux, & les piliers meſme des boutiques, ne peuvent ſouffrir cette mediocrité, tout ſe revolte contr'elle. Comme une ſymphonie, qui n'eſt pas d'accord, cõme des eſſences gâtées, & de la graine de pavot mêlée avec le miel de Sardaigne, font un tres-méchant effet dans un feſtin, parce qu'on pouvoit fort bien s'en paſſer; tout de meſme, la Poëſie qui n'a eſté inventée que pour le délaſſement & pour le plaiſir de l'eſprit, ſi elle ne monte pas au plus haut degré, deſcend au plus bas, & tombe dans les abîmes. Celuy qui ne ſait pas faire des armes, ne va point combatre dans le champ de Mars; & celuy qui ne ſait joüer ni à la paume, ni au palet, ſe tient en repos, de peur que toute l'Aſſemblée ne rie impunément de ſon peu d'adreſſe. Mais celuy qui ne ſait ce que c'eſt que Poëſie, a pourtant l'audace de faire des vers. Pourquoy non ? n'eſt-il pas de qualité ? n'a t-il pas le bien qu'il faut

Mediocrité pardonnable par tout, excepté dans la Poëſie.

Poëſie pour-quoy inventée.

Summam nummorum, vitioque remotus ab omni.
Tu nihil invita dices facieſve Minerva:
Id tibi judicium eſt, ea mens: ſi quid tamen olim
Scripſeris, in Metii deſcendat judicis aures,
Et patris, & noſtras: nonumque prematur in annum.
Membranis intus poſitis, delere licebit
Quod non edideris: neſcit vox miſſa reverti.

Sylveſtres homines ſacer interpreſque Deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus:
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidoſque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blanda

pour estre reçu Chevalier ? & ne vit-il pas sans reproche? Pour vous, je say bien que vous ne ferez & ne direz jamais rien en forçant vostre naturel, vous avez tropde bon sens & trop d'esprit. Cependant, croyez-moy, si vous faites quelque chose un jour, soûmettez-le à la critique de Metius, à celle de vostre pere, & à la mienne, & gardez vostre Ouvrage neuf ans entiers. Pendant que vos cahiers seront dans vostre cabinet, vous pourrez effacer tant qu'il vous plaira. Dés qu'ils sont publics, vous n'en estes non plus le maistre que de la parole, quand elle est une fois lâchée.

On doit garder long-temps ses Ouvrages dans son cabinet, avãt que de les rendre public.

Orphée, ce sacré Interprete des Dieux, ayant, par la force de ses vers, détourné du meurtre les hommes encore sauvages, & leur ayant fait quitter la vie brutale qu'ils menoient, on publia qu'il adoucissoit les tigres, & qu'il aprivoisoit les lions les plus furieux. La mesme chose arriva peu de temps aprés à Amphion, qui par les charmes de sa Poësie, fit bâtir la citadelle de Thebes: on dit que par le son de sa lyre il donnoit du mouvement aux pierres, & que par des prieres

Fable d'Orphée sur quoy fõdée.

Origine de la Fable d'Amphiõ.

Ducere quo vellet. fuit hæc ſapientia quondam,
Publica privatis ſecernere, ſacra profanis:
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri: leges incidere ligno.
Sic honor & nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. poſt hos inſignis Homerus
Tyrtæuſque mares animos in Martia bella
Verſibus exacuit. dictæ per carmina ſortes:
Et vitæ monſtrata via eſt: & gratia regum
Pieriis tentata modis: luduſque repertus,
Et longorum operum finis: ne fortè pudori

tendres & touchantes, il les forçoit à s'aller poser d'elles-mesmes dans le lieu qu'il vouloit leur faire occuper. Car anciennement on ne connoissoit d'autre sagesse, ni d'autre poësie que celle qui enseignoit à distinguer le bien du public de celuy des particuliers, & les choses saintes d'avec les prophanes : à reprimer la fureur des hommes, qui croyoient avoir droit de disposer de toutes les femmes : à donner des regles aux gens mariés, pour les faire bien vivre dans leur famille : à bâtir des villes, & à établir des loix. C'est par là que ces Poëtes divins & leurs vers s'établirent dans le monde, & y acquirent une si grande reputation.

Ancienne Poësie, ce qu'elle enseignoit.

Aprés ce premier âge de la Poësie, Homere & Tirtée enflammerent les courages d'une humeur martiale : les oracles ne furent plus donnés qu'en vers : les vers servirent à déveloper les secrets de la Nature ; on les employa à gagner la faveur des Rois, & on les mit de tous les jeux & de tous les spectacles qu'on inventa pour se délasser de ses longs travaux & de toutes ses fatigues. Je vous dis cela afin que vous n'ayez point de honte de faire

Second âge de la Poësie.

Sit tibi Musa lyræ solers, & cantor Apollo.

Natura fieret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est: ego nec studium sine divite vena,
Nec rude quid prosit video ingenium. alterius sic
Altera poscit opem res, & conjurat amice.
Qui studet optatam cursu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer. sudavit, & alsit:
Abstinuit Venere & vino. qui Pythia cantat
Tibîcen, didicit prius, extimuitque magistrum.
Nunc satis est dixisse, Ego mira poëmata pango.
Occupet extremum scabies: mihi turpe relinqui est,
Et, quod non didici, sane nescire fateri.

la cour aux Muſes & à Apollon.

On diſpute depuis long-temps ſi les bons vers ſont des productions de l'Art, ou de la Nature. Pour moy je ne vois point ce que peut l'art ſans le naturel, ni le naturel ſans l'art; ils ont tous deux beſoin du ſecours l'un de l'autre, & doivent eſtre toûjours étroitement unis. Voyez les Athletes, s'ils veulent remporter le prix de la courſe, ils ne ſe contentent pas d'avoir le corps ſouple & leger, ils travaillent, ils s'exercent, ils ſouffrent le chaud, le froid, ils renoncent à l'amour & au vin; & les joüeurs de flute, avant que de parvenir à chanter les cantiques Pythiens, n'ont-ils pas fait leur apprentiſſage, & obeï à un Maiſtre? Mais pour eſtre grand Poëte, il ſuffit aujourd'huy de dire hardiment, Je fais des vers admirables. Malheur à ceux qui demeurent dans les derniers rangs; ce ſeroit une grande honte à moy de ne rien faire, & de m'amuſer à étudier. Je n'ay garde d'avoüer que je ne ſay pas ce que je n'ay jamais appris.

La Nature & l'Art doivẽt eſtre inſeparables.

Preuves que l'art doit venir au ſecours de la Nature.

Langage des Poëtes ignorans & temeraires.

Pour bien réüſſir, il ne ſuffit pas toûjours d'avoir de l'étude & du naturel; il faut encore des amis ſinceres. Mais un

Amis ſinceres tres-neceſſaires à ceux qui écrivent.

Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas,
Assentatores jubet ad lucrum ire Poëta,
Dives agris, dives positis in fœnore nummis,
Si verò est unctum qui rectè ponere possit,
Et spondere levi pro paupere, & eripere atris
Litibus implicitum : mirabor si sciet inter-
-noscere mendacem verumque beatus amicum.
Tu seu donaris seu quid donare voles cui,
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum
Lætitiæ. clamabit enim, Pulcrè, Benè, Rectè,
Pallescet super his : etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem : saliet, tundet pede terram.
Ut qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt propè plura dolentibus ex animo : sic
Derisor verò plus laudatore movetur.
Reges dicuntur multis urgere culullis,

Poëte qui a de bonnes terres & beaucoup d'argent, appelle les flateurs à un gain tout clair, comme un Crieur public appelle les passans, & les convie à venir acheter sa marchandise. Que si avec cela il aime à donner bien à manger, à cautionner les pauvres,& à employer son éloquence & son credit pour les tirer de toutes leurs affaires les plus mauvaises ; ce sera un grand miracle, s'il est assez heureux pour discerner le veritable ami d'avec le faux. Quand vous aurez donc fait, ou que vous voudrez faire quelque present à quelqu'un, je vous conseille de ne luy pas lire vos vers pendant qu'il est encore dans la joye : car à chaque vers il s'écriera, Cela est beau, cela est admirable, cela est divin ; il contrefera l'extasié, il pleurera de tendresse, il sautera sur son siege, il battra la terre du pied. En un mot, comme les gens qu'on loüe pour pleurer aux funerailles, disent & font beaucoup plus de choses que ceux qui sont veritablement affligez ; tout de même, le flateur est bien plus ému que l'ami sincere. On dit que quand les grands Seigneurs veulent honorer quelqu'un

Manieres du faux ami.

Et torquere mero, quem perspexisse laborent
An sit amicitia dignus. Si carmina condes,
Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.

Quintilio si quid recitares, Corrige, sodes,
Hoc, aiebat, & hoc. melius te posse negares,
Bis terque expertum frustrà? delere jubebat,
Et malè tornatos incudi reddere versus.
Si defendere delictum quam vertere malles,
Nullum ultra verbum, aut operam sumebat inanem,
Quin sine rivali teque & tua solus amares.

Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes:
Culpabit duros: incomtis allinet atrum
Transverso calamo signum: ambitiosa recîdet
Ornamenta: parum claris lucem dare coget;

de leur amitié, ils l'éprouvent par le vin, pour voir s'il la merite, & s'il sera secret. Si vous faites jamais des vers, examinez bien auparavant ceux que vous voudrez prendre pour Juges, afin que vous connoissiez bien ceux qui loüent comme le Renard loüoit le corbeau. Quand on lisoit quelque chose à Quintilius, il disoit franchement: corrigez cela & cela. Si on luy répondoit qu'on ne pouvoit mieux faire, & qu'on y avoit fait tous ses efforts, il vous conseilloit d'effacer sans misericorde, & de remettre sur l'enclume tous les vers mal tournez. Que si on aimoit mieux soûtenir ses fautes que les corriger, il ne disoit pas un seul petit mot davantage; il s'épargnoit une peine inutile, & vous laissoit une entiere liberté de vous aimer seul & sans rival vous & vos vers.

Manieres de l'amy sincere qui est bon Critique.

Un homme de bien qui est savant & bon Critique, reprendra tous les vers lâches & rampans, condamnera ceux qui sont durs, effacera ceux qui n'ont ni beauté ni grace; retranchera tous les ornemens ambitieux; vous obligera d'éclaircir tout ce qui est obscur, & d'ôter toutes sortes d'ambi-

Arguet ambiguè dictum : mutanda notabit :
Fiet Ariſtarchus. nec dicet, Cur ego amicum
Offendam in nugis? Hæ nugæ ſeria ducent
In mala, deriſum ſemel, exceptumque ſiniſtre.
Vt, mala quem ſcabies aut morbus regius urget,
Aut fanaticus error, & iracunda Diana,
Veſanum tetigiſſe timent fugiuntque Poëtam,
Qui ſapiunt : agitant pueri, incautique ſequuntur.
Hic, dum ſublimes verſus ructatur, & errat,
Si veluti merulis intentus decidit auceps
In puteum, foveamve : licet, Succurrite, longum
Clamet, io, cives ; non ſit qui tollere curet.
Si quis curet opem ferre, & demittere funem,
Quî ſcis an prudens huc ſe dejecerit? atque

guités & d'équivoques ; en un mot il marquera tout ce qui doit eſtre changé : il ſera un Ariſtarque ſevere, & ne dira jamais, Pourquoy irois-je offencer mon ami pour des bagatelles ? Ces bagatelles le précipiteront dans de veritables maux, dés que vous vous ſerez une fois moqué de luy en luy cachant ſes fautes : car les gens ſages n'évitent pas avec plus de ſoin la rencontre d'un lepreux, d'un homme qui a la jauniſſe, d'un lunatique & d'un enragé, que celle d'un méchant Poëte. Dés qu'il paſſe dans les ruës, il eſt toûjours pourſuivi par une troupe d'enfans & de ſots qui ne connoiſſent pas le danger auquel ils s'expoſent. Quand ce maiſtre fou dégorge ſes vers ſublimes, s'il luy arrive de s'égarer & de tomber dans un puits ou dans un foſſé, comme un Oiſeleur qui chaſſe aux Merles ; il aura beau crier d'une voix piteuſe : Mes amis, ſecourez-moy, je vous prie, perſonne n'ira pour le relever : & ſi quelqu'un ſe preſentoit pour le ſecourir & pour luy jetter une corde, je ſerois le premier à luy dire, Qu'allez-vous faire ? que ſavez-vous s'il ne s'eſt pas jetté là

La flaterie cauſe de tous les malheurs qui arrivent aux méchans Poëtes.

Servari nolit? dicam, Siculique Poëtæ
Narrabo interitum: Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. sit jus liceatque perire Poëtis.
Invitum qui servat, idem facit occidenti,
Nec semel hoc fecit: nec, si retractus erit, jam
Fiet homo, & ponet famosæ mortis amorem.
Nec satis apparet cur versus factitet: utrum
Minxerit in patrios cineres, an triste bidental
Moverit incestus. certè furit, ac velut ursus,
Objectos caveæ valuit si frangere clathros,
Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.

tout exprés, & s'il veut qu'on l'en retire? & je ne manquerois pas de luy conter l'hiſtoire du Poëte de Sicile. La voicy en deux mots. Empedocle s'étant mis dans la teſte de paſſer pour un Dieu, s'alla jetter tout tranſi dans les flammes du mont Etna. C'eſt bien la moindre choſe que les Poëtes ayent la liberté de perir quand il leur en prend fantaiſie, & c'eſt un meurtre que d'en ſauver un malgré luy. Ce n'eſt pas la premiere fois que celuy-cy a fait la meſme folie, & quand vous le tireriez de là, ne croyez pas qu'il en devinſt plus ſage, ni qu'il renonçaſt à la paſſion qu'il a pour ce genre de mort qui fera parler le monde. Veritablement on ne voit pas bien ce qui a pû luy attirer cette rage de faire des vers; & l'on ne ſait s'il a profané le tombeau de ſon pere, ou ſi par un ſacrilege épouvantable, il a remué les triſtes bornes d'un lieu frapé de la foudre, & publiquement conſacré. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eſt furieux: car comme un Ours qui a rompu les barreaux de ſa loge, il met en fuite ſavans & ignorans, en leur recitant ſes vers; & quand il en peut attraper

Hiſtoire d'Empedocle.

Quem verò arripuit, tenet, occiditque legendo,
Non miſſura cutem niſi plena cruoris hirudo.



quelqu'un, il ne luy fait aucun quartier, il le tient & l'aſſaſſine par ſes lectures. C'eſt une veritable ſangſuë qui ne quitte jamais la peau où elle s'attache, que quand elle eſt pleine de ſang.



REMARQUES SUR L'ART POETIQUE D'HORACE.

EN Aſie, en Grece, dans la Macedoine, & en Egypte, il y avoit depuis un temps immemorial des Aſſemblées de gens choiſis pour examiner les Ouvrages de Poëſie & d'Eloquence. Auguſte qui vouloit que ſous ſon regne l'Italie ne cedaſt en rien à la Grece, ni à tous les autres Empires qui avoient eſté les plus floriſſans ; & qui travailloit de tout ſon pouvoir à donner de l'émulation à tous les Ecrivains, & à les exciter par des recompenſes & par des honneurs, en établit auſſi une à Rome, & luy donna le Temple & la Bibliotheque d'Apollon dans ſon Palais pour y faire ſes conferences. Voilà des titres bien glorieux pour les Aſſemblées de Savans, que nous appellons *Academies*.

Si l'on en croit Theodore Marcile, celle d'Auguſte eut un grand avantage ſur toutes les autres, qui n'étoient compoſées que de cinq ou de ſept Juges tout au plus : car il aſſure qu'elle en avoit vingt, qu'il compte tous l'un aprés l'autre, comme s'il avoit vû leurs Lettres, ou aſſiſté à leur reception. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il nous euſt appris d'où il a tiré une particularité ſi remarquable : car j'avoüe que je n'en ſay rien ; je crains meſme qu'elle n'ait d'autre fondement que la fin de la Satire x. du Livre I. qu'on peut fort bien entendre d'une autre maniere. En tout cas il n'a pas mal choiſi ; voicy les noms de ſes Academiciens, Virgile, Varius, Tarpa, Mecenas, Plotius, Valgius, Octavius, Fuſcus, les deux Viſcus, Pollion, les deux Meſſala, les deux Bibulus, Servius, Furnius, Tibulle, Piſon le Pere, & Horace. Cineas diſoit à Pyrrhus que le Senat de Rome luy avoit paru une Aſſemblée de Rois. On pourroit dire avec plus de raiſon d'une Academie qui auroit eu tous ces grands perſonnages, que c'eſtoit une Aſſemblée de Dieux. Ce ſavant Critique n'en de-

meure pas là ; comme on donne rarement des bornes à ſes conjectures, il veut que cet établiſſement d'Auguſte, & la qualité d'Academicien ayent fait naiſtre à Horace l'envie de compoſer une Poëtique, & d'aſſembler toutes les regles & tous les jugemens qu'on faiſoit dans ce Corps. Je voudrois de tout mon cœur que cela fuſt vray. Horace auroit commencé à corriger la maligne influence d'une étoile envieuſe & jalouſe de noſtre bien, qui a toûjours préſidé à ces ſortes d'Aſſemblées, & n'a jamais permis qu'il en ſoit ſorti aucun Ouvrage entier qui puſt nous inſtruire & nous montrer en quoy conſiſtent les richeſſes de l'Eloquence & de la Poëſie ; ce qui forme & nourrit les Poëtes & les Orateurs : ce qui ſied ou ne ſied pas, en un mot les vertus de ces deux Arts, & leurs vices. Mais comme ce deſſein peut fort bien monter dans la teſte d'un autre que d'un Academicien, & que même on n'a encore jamais vû d'Ouvrage de cette nature, fait par des Auteurs qui fuſſent honorez de ce titre, il ſe trouvera vray-ſemblablement toûjours des incredules qui ne ſe ren-

dront pas à des conjectures dénuées d'autorités. Pour les convaincre il faudroit qu'Horace eust pris luy-mesme cette qualité, & qu'il eust mis à la teste de son Livre, *L'Art Poëtique d'Horace de l'Academie Latine* : car on a affaire aujourd'huy à d'étranges gens. Quoy qu'il en soit, qu'Horace ait composé cet Ouvrage comme homme public, ou comme particulier, il avoit en vuë de donner aux Romains une Poëtique, qui seroit comme un abregé & un précis de ce qu'Aristote, Criton, Zenon, Democrite & Neoptoleme de Paros avoient écrit sur ce sujet: on veut mesme que ce ne soit presque qu'une compilation des plus excellens preceptes de ce dernier : car Porphyrion écrit : *In quem librum conjecit præcepta Neoptolemi de Arte Poëtica, non quidem omnia, sed eminentissima. Horace a mis dans ce Livre les preceptes de Neoptoleme, de l'Art Poëtique, non pas tous veritablement, mais les plus excellens.* Comme il ne travailloit pas à cela de suite, & qu'il ne gardoit d'autre ordre que celuy des matieres que le hazard luy donnoit à lire & à examiner, il est arrivé

de là qu'il n'y a aucune methode ni aucune liaiſon de parties dans ce Traité, qui meſme n'a jamais eſté achevé, Horace n'ayant pas eu le temps d'y mettre la derniere main, ou ce qui eſt plus vray-ſemblable, n'ayant pas voulu s'en donner la peine. Ceux qui ont cru qu'ils en feroient un Ouvrage entier & parfait en tranſpoſant ſes vers, ſe ſont fort trompés. Il y manquera toûjours beaucoup de choſes qui entroient naturellement dans ſon deſſein. Il falloit donc ſe contenter, à mon avis, de marquer les vuides en ſeparant un peu les matieres, ſans rien changer; & c'eſtoit le ſentiment de Monſieur le Fevre. Ce defaut de liaiſon & d'arrangement ne laiſſe pas d'avoir ſes graces, ſur tout dans des preceptes qui doivent eſtre libres, & n'avoir rien de lâche ni de languiſſant. L'ordre qu'Heinſius y a voulu mettre, ne ſert qu'à relever & à faire mieux connoiſtre la beauté du deſordre dans lequel Horace l'a laiſſé. Aprés la Poëtique d'Ariſtote, je ne connois point dans l'antiquité d'Ouvrage de critique plus excellent que celuy-cy, & où il y ait plus de profit à faire. Tout

y eſt d'une juſteſſe & d'une perfection qui ne laiſſent rien à deſirer. Toutes les déciſions & tous les jugemens qu'il contient ſont autant de verités tirées de la nature des choſes dont il traite; & il n'y en a preſque point dont on puiſſe s'écarter le moins du monde, ſans s'éloigner en meſme temps du bon ſens & de la raiſon; comme on le verra dans les Remarques. Quoique ce ne ſoit qu'une Epître comme les precedentes, Horace n'a pas laiſſé de l'appeller, *de Arte Poëtica, Art Poëtique*, pour la diſtinguer des autres, où il n'a traité de cet Art que par occaſion, & en paſſant. Et l'on ne peut pas douter de l'antiquité de ce titre, puiſque Quintilien l'a cité dans le Chapitre III. du VIII. Livre: *Id enim tale eſt monſtrum quale Horatius in prima parte libri de Arte Poëtica fingit: humano capiti, &c.*

1 *Humano capiti cervicem pictor equinam*] Horace entre tout d'un coup en matiere ſans aucun préambule, & donne d'abord le precepte le plus general & le plus neceſſaire, & qui eſt le fondement de tout. C'eſt celuy de la ſimplicité & de l'unité dans le ſujet,

dans l'arrangement ou la diſpoſition, dans les ornemens & dans le ſtile. Il ne pouvoit pas mieux commencer cet Ouvrage qu'en travaillant dés l'entrée à donner de l'averſion pour les fautes qu'on fait contre cette unité ; ni rendre ces fautes plus odieuſes qu'en comparant les Ouvrages qui pechent de cette maniere, à un tableau où un Peintre auroit épuiſé toute ſon imagination à faire le monſtre le plus extravagant dont on ait jamais oüi parler.

3 *Ut turpiter àtrum deſinat in piſcem mulier formoſa ſuperne*] Le portrait que Virgile fait de Scylla dans le III. Livre de l'Eneïde, a pû donner lieu à l'idée du monſtre qu'Horace décrit :

Prima, hominis facies, & pulcro pectore virgo
Pube tenus, poſtrema immani corpore piſtris
Delphinum caudas utero, commiſſa luporum.

Par le haut c'eſt une figure humaine, & une fort belle fille juſqu'à la moitié du corps ; & par le bas c'eſt une horrible baleine qui finit par des queuës de Dau-

phin

phin jointes à un ventre de Loup. Mais celuy d'Horace est encore plus monstrueux & plus choquant. *Ater piscis, un poisson noir,* pour *un grand poisson,* c'est à dire un poisson horrible, comme sont tous les grands poissons. C'est pourquoy Porphyrion l'explique *atrum piscem, belluam marinam, pistricem.*

5 *Spectatum admissi risum teneatis amici?*] Cecy est pris de la coûtume des Peintres & des Sculpteurs, qui aprés avoir achevé quelque statuë ou quelque tableau, faisoient publier qu'un tel jour ils l'exposeroient en public : car ils vouloient savoir l'effet que produiroit une premiere vuë sur un grand nombre de spectateurs, & profiter des divers jugemens qu'on pourroit faire de leur Ouvrage. Il seroit à souhaiter que ceux qui écrivent, pussent tâter & sonder ainsi par avance le goût du public. Mais peut-estre ne le voudroient-ils pas.

6 *Credite, Pisones*] Il y a une infinité de gens qui non seulement s'imaginent que ce n'est pas un defaut que de ne pas observer cette simplicité & cette unité dont Horace parle; mais

qui croyent mesme que c'est une vertu, & que la varieté donne aux Ouvrages une beauté que l'unité ne sauroit donner. D'un autre côté, parmi ceux qui sont persuadez que c'est un defaut, il y en a peu qui en ayent l'idée qu'il en faut avoir, & qui ne le croyent leger & pardonnable. Pour prévenir donc les Pisons, & pour les empescher de donner dans des sentimens si faux, il les asseure que ce seul defaut fait des monstres de tous les Ouvrages où il se trouve : voilà pourquoy il dit, *credite, croyez, soyez bien persuadés*, expression qui marque une espece de crainte & de deffiance que ces jeunes gens ne donnassent dans l'opinion contraire que les méchans Poëtes soûtenoient, & qu'ils avoient tant d'interest d'établir. Quoique cette Epistre soit adressée à Pison le pere, & à ses enfans, comme cela paroist par le 24. vers, c'est aux enfans que ces preceptes s'adressent ; & voilà le moyen d'accorder le differend dont parle Porphyrion : *Scribit ad Pisones viros nobiles disertosque patrem & filios, vel, ut alii volunt, ad Pisones fratres. Horace écrit aux jeunes Pisons & à leur*

pere, ou comme d'autres le pretendent, il écrit seulement aux deux enfans.

Pisones] Il y avoit à Rome en même temps trois ou quatre familles de ces Pisons, qui estoient tous Calpurniens, & qui se disoient descendus de Calpus fils de Numa. L'une estoit de Cneus Piso, mari de Plancine, lequel se tua luy-mesme, ayant esté accusé d'avoir empoisonné Germanicus; & qui laissa deux enfans, Cneus & Marcus. Mais ce ne peut estre à ces Pisons qu'Horace s'adresse icy : car ces enfans n'estoient pas nés quand cette Lettre fut écrite, ou ils estoient encore trop jeunes, outre que le pere estoit d'un naturel feroce & violent. Tacite, *Cneum Pisonem, ingenio violentum, obsequii ignarum, insita ferocia à patre.* Ce qui ne répond nullement au caractere de douceur qu'Horace luy donne dans cette Epistre. Il y avoit une autre branche des Pisons appellés *Cesonins*, & qui descendoient de ce Lucius Piso qui avoit esté Censeur, & dont Jules Cesar avoit épousé la fille appellée Calpurnie. Le fils de ce Lucius Piso estoit ce Pison qui fut Consul avec Drusus Libo, l'an

de Rome DCCXXXVIII. Horace étant âgé de cinquante-un an; & à qui Auguste avoit donné le gouvernement de Rome & celuy de Thrace. C'estoit un homme de plaisir. Il passoit ordinairement la nuit à table, & se levoit à midy; mais cela n'empeschoit pas qu'il ne fist toûjours son devoir. Il eut la confiance d'Auguste, & ensuite celle de Tibere, sous le regne duquel il mourut, je croy, Grand Pontife, âgé de quatre-vingts ans, l'an de Rome 785. C'est à ce Pison & à ses enfans qu'Horace parle.

Isti tabulæ fore librum persimilem] Il ne se contente pas de dire qu'un Ouvrage ainsi varié sera semblable à ce monstre, il dit *persimilem*, qu'il sera entierement semblable: car il veut ôter tout sujet de doute aux Pisons, & les mettre en état de ne pouvoir estre seduits par ceux qui soûtenoient le contraire.

Librum] Tout Ouvrage, de quelque nature qu'il soit; mais il parle particulierement du Poëme Epique & du Poëme Dramatique.

7 *Velut ægri somnia*] Il ne dit pas comme les songes d'un homme sain, mais comme les rêveries d'un malade,

qui ſont toûjours extravagantes & peu ſuivies.

Vanæ ſpecies] des eſpeces, des idées vaines, c'eſt à dire des idées de choſes qui ne ſubſiſtent point enſemble dans la nature, & qui ne ſe trouvent que dans le cerveau creux des malades, des fous, ou des méchans Poëtes.

8 *Ut nec pes nec caput uni reddatur formæ*] C'eſt, à mon avis, l'explication de *vanæ ſpecies*, dont la teſte & les pieds n'ont aucun rapport, & ſont de differente eſpece.

9 *Pictoribus atque Poëtis quidlibet audendi*] C'eſt la réponſe des méchans Poëtes qui combatoient le ſentiment d'Horace, & qui ne vouloient pas s'aſſujettir à la ſage regularité qu'il leur recommandoit. *Il a toûjours eſté permis aux Peintres & aux Poëtes*, diſoient-ils, *de tout entreprendre, & de tout oſer*; & perſonne n'a le droit de leur demander raiſon des libertés qu'ils ont priſes, ni de les cenſurer. Les Poëtes abuſoient ainſi du privilege de la Poëſie, & pretendoient excuſer par là les plus monſtrueuſes imaginations, & les rêveries les plus extravagantes. Il eſt certain que le pri-

vilege des Peintres & des Poëtes eſt fort étendu. Ovide a dit *fœcunda licentia vatum*, la feconde licence des Poëtes ; & Lucien a avancé que les Peintres & les Poëtes ne pouvoient eſtre obligés à répondre de leurs fantaiſies & de leurs imaginations. Mais Horace va faire voir quelles bornes on doit donner à cette licence.

11 *Scimus*] C'eſt la réponſe d'Horace, qui dit à ces méchans Poëtes, *je le ſay*. Je connois tous les privileges qu'ont les Poëtes & les Peintres, & je ne veux nullement les leur ôter. Aprés avoir dit, *je le ſay*, il veut continuer *ſed non*, mais il eſt interrompu par ces meſmes Poëtes qui continuënt.

Et hanc veniam petimus damuſque viciſſim] La remarque précedente découvre ce que je penſe de ce vers. Il faut éclaircir & prouver ma penſée. On veut que ce ſoit la ſuite de la réponſe d'Horace qui diſe :

Scimus & hanc veniam petimus damuſque viciſſim.

Je le ſay, & comme je donne aux autres la permiſſion d'en uſer, je demande qu'on me la donne de meſme. En qualité de Poëte il dit, *hanc veniam petimus, je*

demande cette permiſſion : & en qualité de Critique il ajoûte, *damuſque viciſſim, & je la donne à mon tour.* C'eſt le ſentiment du vieux Commentateur, qui écrit, *petimus quidem ut Poëta, damus autem ut Critici.* Mais cette explication m'eſt ſuſpecte, & je ne ſuis nullement de cet avis. Comment Horace auroit-il demandé la permiſſion d'uſer de cette liberté, puiſqu'il ne ſe regardoit pas comme Poëte, & qu'il ne faiſoit ni Poëme Epique, ni Poëme Dramatique? Aſſurément on s'eſt trompé à ce paſſage. Aprés qu'Horace a dit *ſcimus, je le ſay,* ces méchans Poëtes l'interrompent en continuant, *Et hanc veniam petimus damuſque viciſſim. Et nous pretendons qu'on nous donne la permiſſion d'uſer de ce privilege, comme nous la donnons aux autres* Cela ne convient point du tout à Horace, qui n'écrivoit rien, comme il le dit dans la ſuite, *nil ſcribens ipſe,* & convient entierement aux Poëtes qu'il fait parler.

12 *Sed non ut placidis coeant immitia*] C'eſt Horace qui répond : Vous voulez qu'on vous donne la permiſſion d'uſer de vos privileges, on vous la donne ; mais c'eſt à condition que

vous n'en abuſerez pas, & que vous ne ferez pas de maniere que, &c. Tout ce dialogue eſt vif & plaiſant, & il ne ſauroit paroiſtre nouveau à ceux qui connoiſſent les manieres d'Horace.

Avant que de continuer, je croy devoir rendre compte d'une penſée que j'ay euë long-temps ſur les treize premiers vers de cette Poëtique. J'avois cru qu'ils eſtoient la Préface & l'envoy du Livre, & qu'Horace, pour excuſer le deſordre où il l'a laiſſé, écrivoit aux Piſons: *Croyez que ce Livre que je vous adreſſe eſt entierement ſemblable au tableau dont je viens de parler.* Mais enfin j'ay connu que je me trompois. Si Horace avoit voulu parler de ſon Livre, jamais il n'auroit ſupprimé l'article, & aſſurément il auroit écrit, *fore librum hunc ſimilem.* D'ailleurs ne ſe regardant pas comme Poëte, & ne faiſant pas l'honneur à cette Poëtique de la conſiderer comme un Ouvrage important, puiſqu'il dit dans la ſuite, *ſi quid componere curem, ſi la fantaiſie me prenoit d'écrire quelque choſe*; il n'eſt pas vray-ſemblable qu'il ait voulu s'excuſer d'avoir manqué contre la regularité dans un

Traité comme celuy-cy, où non seulement elle n'est pas necessaire, mais où il n'est pas mesme possible de l'observer. La découverte du Dialogue des méchans Poëtes avec Horace, m'a entierement confirmé dans cette opinion, que je croy si vraye & si seure que je n'aurois rien dit de l'autre, si je n'avois trouvé des gens tres-habiles qui en étoient prévenus, & qui ayant toûjours regardé ces treize premiers vers comme la Préface du Livre, n'ont changé d'avis que sur mes raisons. Cette mesme pensée pouvant donc venir encore à d'autres, il ne sera pas inutile d'en avoir dit un mot : car il ne suffit pas de refuter les erreurs & les mauvais sens, il faut, autant qu'on peut, les prévenir.

Ut placidis coeant immitia] Les Peintres & les Poëtes ne sont que des imitateurs, & par cette raison ils ne doivent peindre que ce qui est, ou ce qui peut estre : car il n'y a que cela qu'on puisse imiter. Mais les uns & les autres ont souvent abusé de leur Art, & quitté les verités regulieres, ou les idées vrai-semblables, pour ne suivre que les imaginations mons-

trueuſes. Vitruve ſe plaint de ce defaut des Peintres, dans le v. Chapitre du Livre VII. Ce ſont ces fantaiſies extravagantes qui ont produit ces groteſques, que les Curieux ne laiſſent pas d'eſtimer, mais que ceux qui ont le bon gouſt, ne compareront jamais à une figure reguliere & ſage. Horace donne icy un des plus importans preceptes de l'Art Poëtique, qui eſt de n'aſſembler jamais des ſujets contraires & incompatibles, & de ne bleſſer jamais la nature, la vraiſemblance, ou la verité.

14 *Inceptis gravibus plerumque & magna profeſſis*] Aprés avoir donné le precepte general, Horace deſcend dans le particulier, & donne un exemple de la varieté qu'il condamne. Mais pour faire mieux connoiſtre ce qu'on doit penſer des fautes qu'on fait contre l'unité qu'il veut rendre neceſſaire & indiſpenſable, il choiſit exprés celle qui paroiſt la moins choquante, & qui eſt un vice d'autant plus dangereux qu'il ſe gliſſe ſous une apparence de vertu. Ce ſont les deſcriptions, piege preſque inévitable aux petits genies. Horace fait donc voir icy le ri-

dicule où tombent tous les jours beaucoup de Poëtes. Des commencemens graves & ſerieux, qui promettent des choſes ſublimes & merveilleuſes, aboutiſſent à une deſcription éclatante d'un bois, d'un autel de Diane, d'un ruiſſeau, du Rhin, ou de l'Arc-en-ciel. Ces deſcriptions ſont couſuës là comme des lambeaux. Veritablement ces lambeaux ſont de pourpre, mais ils ſont pueriles ou extravagants, parce qu'ils ſont mal placez. Il ne faut jamais s'abandonner à ces digreſſions, de quelque nature qu'elles puiſſent eſtre, quand noſtre deſſein nous appelle ailleurs.

16 *Quum lucus & ara Dianæ*] Il peut parler en general des autels de Diane, & de tous les bois qui luy étoient conſacrés. Mais je croirois plus volontiers, comme Theodore Marcile, qu'il parle particulierement du bois & de l'autel d'Aricie, *ara Dianæ Nemorenſis*, qu'on pretendoit avoir eſté bâti par Oreſte, qui y avoit conſacré la ſtatuë de Diane Taurique, qu'il avoit enlevée de la Scythie, aprés avoir tué le Roy Thoas. Les Poëtes prenoient ordinairement cet

autel & ce bois pour le ſujet de leurs deſcriptions : car outre que le lieu étoit fort beau, que ne pouvoit-on pas dire d'Oreſte, de Diane Taurique, des ſacrifices qu'on luy avoit faits en Scythie, de ceux qu'on luy faiſoit à Aricie, & de la bizarre coûtume qui s'obſervoit dans ce Temple ? Il ne pouvoit y avoir qu'un fugitif pour Prêtre, & il falloit que ce fugitif tuaſt de ſa main le Preſtre dont il vouloit avoir la place, & qui, par cette raiſon, avoit toûjours l'épée à la main pour ſe deffendre, car il s'attendoit d'eſtre attaqué à tous momens. C'eſt pourquoy Ovide a appellé ce Temple d'Aricie un Royaume acquis par le fer, & d'une main criminelle.

Partaque per gladios regna nocente manu.

18 *Aut flumen Rhenum*] Horace avoit, ſans doute, eſté ſouvent fatigué de cette deſcription du Rhin, dans les Poëmes qu'on faiſoit pour celebrer les victoires qu'Auguſte avoit remportées de ce côté-là. Les méchans Poëtes ne manquoient pas de s'aller tous noyer dans ce fleuve, comme cet

Alpinus dont il eſt parlé dans la x. Satire du Livre I.

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni lutheum caput, &c.

Pendant que l'enflé Alpinus égorge luy-meſme Memnon, ſans attendre le coup d'Achille, & qu'il barboüille la teſte limoneuſe du Rhin, &c.

Aut pluvius deſcribitur arcus] L'Arc-en-ciel eſt tres-propre à faire tourner la cervelle à un méchant Poëte; car il croiroit manquer à l'admiration duë au merveilleux mélange de ſes couleurs, s'il ne prenoit aux cheveux la moindre petite occaſion de le décrire. Peu de gens ſont capables d'imiter en cette rencontre la ſageſſe d'Homere & de Virgile. Ils ont tous deux trouvé cent fois l'occaſion de décrire cet Arc-en-ciel; le premier n'en a jamais dit qu'un mot; & Virgile, lorſqu'il en a le plus parlé, n'y a employé que deux vers:

Ergo Iris croceis per cœlum roſcida pennis
Mille trahens varios adverſo ſole colores
Advolat.—

On peut dire que cette deſcription de l'Iris eſt auſſi rapide que ſon vol.

19 *Et fortaſſe cupreſſum ſcis ſimulare*] Les deſcriptions dans la Poëſie, & l'imitation des Cyprés dans la Peinture, eſtoient d'ordinaire les premiers eſſais de ces deux Arts. Les Ecoliers faiſoient par là leur apprentiſſage. Et comme on n'eſt pas Peintre pour avoir aſſez bien peint un Cyprés, on n'eſt pas Poëte non plus pour avoir fait une deſcription paſſable.

20 *Si fractis enatat expes navibus*] Que ſert à ce Peintre apprentif de ſavoir bien peindre un Cyprés, lorſqu'il faut peindre un homme qui a fait naufrage, & qui flotant ſur une planche du débris de ſon vaiſſeau, attend la mort à tous momens ? Que ſert de meſme à un Poëte de ſavoir faire paſſablement une deſcription, lorſqu'il eſt queſtion de chanter des exploits immortels? Horace fait alluſion à ces tableaux *ex voto* que faiſoient faire la pluſpart de ceux qui eſtoient échapés d'un naufrage où ils avoient penſé perir.

21 *Amphora cœpit inſtitui, currente rota cur urceus exit*] Voicy une autre image tirée du Potier, qui commen-

çoit ordinairement ſon métier par de petits pots qu'on appelloit *urceos*, qui ſervoient à verſer de l'eau; & qui le finiſſoit par la grande cruche appellée *amphora*, qui eſtoit comme le chef-d'œuvre. Un Potier qui aprés avoir commencé une grande cruche, ne fait qu'un méchant petit pot, eſt comme un Poëte qui aprés un commencement magnifique, tombe & ſe perd dans des deſcriptions qui ſont l'ouvrage d'un Ecolier. *Amphora* répond à *incœptis gravibus*, & *urceus* répond à *purpureus pannus*. S. Jerôme a imité ce paſſage dans la Lettre qu'il écrit à Læta: *Lapſus penè ſum ad aliam materiam, & currente rota, dum urceum facere cogito, amphoram finxit manus. Je ſuis preſque tombé dans une autre matiere, & en tournant toûjours mon tour, pendant que je ne ſonge qu'à faire un petit pot, ma main a fait une grande cruche.* Mais cette application renverſée me paroiſt vicieuſe; car il eſt bien naturel, comme Horace l'a mis, qu'un Potier mal habile ne faſſe qu'un petit pot de ce dont il avoit voulu faire une cruche; au lieu qu'il eſt impoſſible, quelque habile ou mal habile qu'il

puiſſe eſtre, qu'il faſſe une cruche, *amphoram*, de la matiere qu'il avoit priſe & qu'il travailloit pour en faire un petit pot, *urceum.*

23 *Denique ſit quodvis ſimplex dumtaxat & unum*] Voilà le precepte qui reſulte de ce qu'il vient de dire. La ſimplicité & l'unité ſont entierement oppoſées au defaut dont il vient de parler. Les deſcriptions hors d'œuvre les détruiſent & les corrompent, il ne faut dans un Ouvrage rien d'étranger. On doit imiter la conduite d'Homere, Virgile & Sophocle, qui ne font rien qui ne paroiſſe neceſſaire, & qui ne ſoit bien amené; & qui s'ouvrent à leurs deſcriptions un chemin naturel & facile.

Qui prius invenêre locum, dum tempore capto
Talia ſubjiciunt parci, nec ſponte videntur
Fari ea. rem credas hoc ipſam poſcere, ita aptum
Diſſimulant, adituſque petunt ſuper omnia molles.

25 *Decipimur ſpecie recti*] Ce n'eſt pas un nouveau precepte, il ne fait que

donner icy la raiſon generale du defaut qu'il vient d'expliquer. C'eſt que dans les beautés de l'Art comme dans celles de la Nature, on eſt ordinairement trompé par l'apparence du bien. Un Poëte croit égayer ſon Ouvrage par une deſcription, & il le gâte. C'eſt la veritable liaiſon de ce paſſage. Ce qui ſuit, *brevis eſſe laboro, obſcurus fio, &c.* ce ſont les exemples qu'il donne pour confirmer cette propoſition, *decipimur ſpecie recti.* Saint Jerôme a appliqué à la morale ce precepte qu'Horace a donné pour la Poëſie; car il a écrit dans ſa Lettre à Læta: *Vitia non decipiunt niſi ſub ſpecie umbraque virtutum. Les vices ne nous trompent que ſous l'apparence & ſous le maſque des vertus.*

Brevis eſſe laboro, obſcurus fio] La briéveté eſt aſſurément une des grandes beautés du diſcours, mais elle eſt ſi voiſine de l'obſcurité, qu'il eſt tres-difficile, en ſuivant l'une, de ne pas tomber dans l'autre; & il vaut toûjours mieux avoir égard à la *netteté*, à la clarté, qui eſt la principale des vertus, *virtus prima perſpicuitas*; ſans elle toutes les autres ſont inutiles.

On n'écrit & on ne parle que pour eſtre entendu.

26 *Sectantem levia nervi deficiunt*] Comme en voulant donner de la force à ſes vers & à ſes expreſſions, on tombe dans la groſſiereté & dans la rudeſſe; auſſi en voulant les polir, tres-ſouvent on les affoiblit. Chaque vertu a ſon vice qui luy eſt joint, la force & la rudeſſe, le foible & le poli.

27 *Profeſſus grandia turget*] Quand on cherche le grand, il eſt bien difficile de ne pas tomber dans dans l'enflure, qui eſt le vice le plus voiſin; & l'on tombe dans l'enflure dés qu'on outre le grand. Comme Gorgias, en appellant Xerxes *le Jupiter des Perſes*; & celuy qui appelloit Brutus *le Soleil de l'Aſie.* Clitarque eſt auſſi enflé dans ce paſſage où parlant de l'Abeille, il dit: καταvέμεται τὴν ὀρεινὴν, εἰσίπταται δὲ ἐς τὰς κοίλας δρῦς. *Elle paiſt ſur les montagnes, & vole dans les creux des Chênes.* Car ces expreſſions conviendroient à un lion, à un ſanglier, à un aigle, ou à un griphon; & ne conviennent point du tout à un petit animal comme l'abeille.

28 *Serpit humi tutus nimiumque timiduſ-*

que procellæ] La Poëſie eſt une mer, ceux qui s'embarquent ſur cette mer, & qui ſont ſages, ne s'éloignent point trop du rivage, & ne s'en approchent point trop. Par l'un ils s'expoſent à perir au milieu des flots ; & par l'autre ils ſe mettent en danger de s'aller briſer contre le rivage. De ſorte qu'on peut dire aux Poëtes ce qu'Horace diſoit à Licinius dans l'Ode x. du Livre II.

Rectius vives, Licini, neque altum
Semper urgendo, neque, dum procellas
Cautus horreſcis, nimium premendo
Littus iniquum.

Mais l'expreſſion d'Horace paroiſt plûtoſt empruntée des oyſeaux qui rampent à terre lorſque la crainte des vents & des tempeſtes les empeſche de s'élever dans les airs.

29 *Qui variare cupit rem prodigialiter unam*] Ce vers prouve que tout ce qu'il a déja dit n'eſt que la ſuite du meſme precepte. Car il y revient en faiſant voir que ceux qui pour attraper le merveilleux, qu'il appelle icy du nom de prodige, varient differemment un ſujet, & y couſent des deſcrip-

tions pompeuſes, au lieu d'arriver au but où ils tendent, font de veritables monſtres: *omnia monſtra faciunt*, pour me ſervir des paroles de Catulle. C'eſt comme s'ils mettoient les Dauphins dans les bois, & les Sangliers dans les eaux. Protée menera à la fin ſes troupeaux ſur les montagnes, & les timides Daims ſe retireront dans les mers:

Et ſuperjecto pavidæ natabunt
æquore Damæ.

Ce mot *prodigialiter* eſt pris icy en bonne part, comme l'eſt ſouvent nôtre mot *prodigieux & prodigieuſement.* Car il ne faut pas s'imaginer qu'il faille le rapporter à *appingit.* Je croyois autrefois qu'il falloit lire *appingat*; & je trouvois plus de ſel dans cette leçon; comme ſi Horace euſt dit en ſe moquant, *ceux qui veulent varier prodigieuſement leur ſujet, qu'ils mettent tout d'un coup les Dauphins dans les bois, & les Sangliers dans les eaux. Cela eſt bien plûtoſt fait.* Mais j'ay bien connu depuis que je n'entendois pas alors le paſſage, & que je n'entrois pas dans la ſuite du raiſonnement.

30 *Delphinum ſylvis*] D'une choſe

qui doit eſtre ſimple & uniforme, ils en font des monſtres.

31 *In vitium ducit culpæ fuga*] La peur de tomber dans un vice, nous jette ſouvent dans un vice plus grand que celuy que nous avons voulu éviter. On veut fuïr une uniformité ennuyeuſe, & l'on fait un mélange monſtrueux. La cauſe de cela c'eſt qu'on fait ce mélange groſſierement & ſans art, & il n'y a qu'un grand art qui puiſſe donner les moyens de le faire ſans bleſſer l'uniformité. Il faut que ce mélange ſoit comme celuy de l'Arc-en-ciel.

In quo diverſi niteant cum mille colores,
Tranſitus ipſe tamen ſpectantia lumina fallit
Vſque adeò quod tangit idem eſt.

Il y a mille differentes couleurs, mais le paſſage de l'une à l'autre eſt imperceptible, tant tout ce qui ſe touche eſt un. Il faut eſtre ſimple avec art, comme Homere, Theocrite, Virgile.

32 *Æmilium circa ludum faber imus*] Horace deſigne icy un certain Statuaire qui demeuroit au bas du Cirque,

prés du lieu que l'on appelloit *la ſale d'Æmilius*, parce qu'un Maiſtre d'eſcrime, appellé Æmilius Lentulus, y avoit tenu ſes Gladiateurs. Ce Statuaire donnoit beaucoup de grace & de legereté aux cheveux, & finiſſoit admirablement les ongles; mais à tout prendre, ſes ſtatuës eſtoient mauvaiſes, parce que toutes leurs parties n'avoient pas entr'elles cette liaiſon & ce rapport qui en ſont comme l'ame qui donne la vie & l'action, ce qui eſt le principal & le tout d'une ſtatuë. Il en eſt de même des Poëtes qui ne ſavent faire qu'une deſcription, exprimer un ſentiment, donner de la force à une comparaiſon, &c. En gros ils ne ſont que de méchans Poëtes.

34 *Ponere totum*] *Ponere, poſer* pour *faire, achever*, comme en Grec, τιθέναι. Il a dit ailleurs, *ſolers nunc hominem ponere nunc Deum.*

36 *Quam pravo vivere naſo*] Le nez eſt ce qui paroiſt le plus ſur le viſage. Qu'un homme ait un vilain nez, quoy qu'il ait d'ailleurs le front bien fait, la bouche belle, les yeux & les cheveux fort beaux; c'eſt un laid homme. Il en eſt de meſme du Poëme. Qu'il y

ait de belles descriptions, de beaux mouvemens, que les figures y soient heureusement employées, ce sera toûjours un fort méchant Poëme, s'il peche contre la simplicité & l'unité.

39 *Et versate diu quid ferre recusent*] Il ne faut pas se croire Poëte pour avoir fait par hazard un bon Madrigal, une bonne Epigramme, une bonne chanson : ni entonner la trompette pour avoir passablement joüé du chalumeau. Il faut en tout consulter ses forces. Et Horace applique icy fort heureusement à son sujet un precepte des Stoïciens, qu'Epictete nous a conservé dans le Chapitre XXXVI. *Mon ami, avant toutes choses considere bien ce que tu veux entreprendre, & ensuite examine-toy bien toy-mesme, pour voir si tu peux porter ce fardeau. Veux-tu estre un Pentathle ou un Luitteur, consulte tes bras, tes cuisses, tes reins : car on peut estre bien disposé pour une chose, qu'on ne le sera pas pour une autre.* Tibulle auroit peut-estre mal fait des Odes, & Horace auroit peut-estre fait de méchantes Elegies. Les anciens Hebreux avoient mis ce precepte en proverbe, car ils disoient, *pro camelo*

ſarcina, la charge ſelon le chameau.

40 *Cui lecta potenter erit res*] Cette expreſſion eſt remarquable, *potenter* pour *ſelon ſes forces*.

42 *Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor*] Horace explique icy en peu de mots en quoy conſiſte la vertu & la grace de l'ordre qu'un Poëte doit ſuivre dans la diſpoſition de ſon ſujet; & il ajoûte ces mots, *aut ego fallor*, parce que c'eſt un nouveau precepte qu'il a fait ſur la pratique des plus grands Auteurs de l'antiquité, & que perſonne n'en avoit parlé avant luy. Car Ariſtote meſme n'en a rien dit dans ſa Poëtique, ou s'il en a parlé, c'eſt en un mot, & d'une maniere fort obſcure, comme on le verra dans mes Remarques ſur ce petit Traité. C'eſt donc par modeſtie qu'Horace dit, *aut ego fallor*, *ſi je ne me trompe* : mais ſon precepte ne laiſſe pas d'eſtre ſeur. Le petit Scholiaſte d'Homere a dit aprés luy, αὕτη γὰρ ἀρετὴ ποιήσεως, τὸ ἀπὸ τῶν μέσων ἄρξασθαι, περιϊόντα δὲ τὴν ἀρχὴν διηγεῖσθαι κατὰ μέρος : *Une des grandes beautés de la Poëſie, c'eſt de commencer par le milieu, & de conter enſuite les commencemens en détail.*

43 *Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici pleraque differat*] Ce *debentia dici* sert aux deux propositions *dicat* & *differat :* voicy la construction & le sens de ce passage : *Ut jam nunc dicat debentia dici jam nunc, & pleraque differat jam nunc debentia dici. Qu'il dise d'abord les choses qui doivent estre dites d'abord, & qu'il reserve pour un autre temps la plus grande partie de celles qui devroient aussi estre dites d'abord.* Horace découvre icy un des plus grands secrets de la Poësie. Un Historien suit toûjours les temps dans le cours de son Ouvrage ; mais l'ordre que les Poëtes suivent dans la disposition de leurs sujets est bien different ; car dans le Poëme Dramatique, comme dans l'Epique, les grands Maîtres ouvrent la scene le plus prés qu'ils peuvent de la catastrophe, & prennent toûjours l'action sur le moment de sa fin. Leur art leur fournit ensuite les moyens de nous mettre devant les yeux tout ce qui avoit précedé, & qu'ils n'avoient pas dû nous dire d'abord & de suite. Homere, Sophocle, Euripide n'en ont jamais usé autrement ; & ce secret est admirable : car

en éloignant & en nous dérobant toûjours par des incidens vray-ſemblables & naturels, la cataſtrophe que nous attendions dans un moment, ils enflament par là de plus en plus noſtre curioſité, & excitent en nous toutes les paſſions l'une aprés l'autre, ce qu'un ordre methodique ne feroit jamais; & pour en eſtre convaincu, on n'a qu'à lire Apollonius, qui a fait le Poëme des Argonautes. Longin avoüe qu'il n'y a pas une ſeule faute dans cet Ouvrage; cependant il eſt mortellement ennuyeux. On en pourroit dire pluſieurs raiſons, mais la principale vient de ſon ordre, il eſt methodique & ſuivi en tout; & c'eſt la plus grande faute qu'il pouvoit faire, car il n'y a rien de plus froid que ces Poëtes

Qui chantant d'un Heros les progrés éclatans,
Maigres Hiſtoriens ſuivent l'ordre des temps.

Vida a traité au long cette matiere de l'ordre, dans le 11. Livre de ſa Poëtique, où il dit fort bien que le Lecteur attiré par l'adreſſe du Poëte, qui le met tout d'un coup à la fin d'un éve-

nement, & plein d'une vaine esperance, commence la lecture du Poëme avec plus de gayeté, croyant qu'il en va voir tout à l'heure la conclusion; comme un homme qui voyant le port devant luy, s'imagine qu'il y va entrer; mais il en est plus loin qu'il ne pense, il faut qu'il revienne sur ses pas, & qu'il coure auparavant bien des mers. Il ajoûte ensuite, que jamais un homme sage ne commencera, par exemple, la guerre de Troye par le Jugement de Pâris, en plaçant chaque évenement dans son ordre naturel, comme s'il écrivoit des Annales ou un Journal, & non pas un Poëme.

Haud sapiens quisquam, annales ceu congerat, Ilii
Inchoet excidium veteri Pastoris ab usque
Judicio, memorans ex ordine singula, &c.

45 *Hoc amet, hoc spernat*] Aprés avoir parlé de l'ordre, il parle du choix des incidens, car ils ne sont pas tous d'une égale beauté, & ils ne meritent pas tous d'entrer dans le Poëme: outre que ce choix n'est pas aisé à faire,

car ce qui eſt bon pour le Poëme Epique, ne l'eſt pas pour la Tragedie. D'ailleurs il ne s'agit pas ſeulement de prendre les uns, & de rejetter les autres; mais auſſi de donner à ceux que l'on a choiſis, la place qu'ils doivent avoir, & celle où ils feront un effet plus ſurprenant & plus convenable au Poëme : car une meſme choſe placée differemment, fait des effets tout differens. C'eſt, à mon avis, le veritable ſens de ce paſſage qui eſtoit tres-difficile & tres-obſcur.

Promiſſi carminis] Il appelle un *Poëme promis* un Poëme qu'on fait attendre depuis long-temps, & ſur lequel on a excité la curioſité du Public; car tout ce qui eſt ſi attendu doit eſtre plus parfait que ce qui ne l'eſt point. Et Horace avoit peut-eſtre en vuë l'Eneïde de Virgile, qu'on attendit ſi long-temps, & dont on avoit dit, pluſieurs années avant qu'elle paruſt, *Neſcio quid majus naſcitur Iliade.* Ce Poëme remplit & ſurpaſſa l'attente de tout le monde. Nous avons en nôtre Langue des Poëmes qui ne ſe ſont pas bien trouvez d'avoir eſté ſi long-temps promis.

46 *In verbis etiam tenuis*] Aprés avoir parlé de l'ordre ou de la diſpoſition du ſujet, & du choix des incidens, il traite la queſtion, s'il eſt permis à un Poëte de former des mots nouveaux : il ſoûtient qu'il luy eſt permis, & en donne des regles. *tenuis*, ſubtil, delicat, fin.

47 *Notum ſi callida verbum reddiderit junctura novum*] Les mots nouveaux ſont de deux ſortes, ou ſimples, ou compoſés ; nous parlerons enſuite des ſimples. Les compoſez, qu'Ariſtote appelle διπλᾶ ὀνόματα, ſont ceux qu'on fait de deux mots, qui eſtant chacun en particulier reçus par l'uſage, quand ils ſont enſemble, font un mot nouveau, comme *velivolum*, *ſaxifragum*, *verſutiloquus* ; & c'eſt cette compoſition qu'Horace appelle icy *juncturam*. Mais il faut qu'elle ſoit fine & douce. Je ſuis obligé de dire icy qu'on a donné à ce vers deux autres ſens tout differents. Les uns pretendent qu'Horace ne parle pas icy des mots, mais des expreſſions, des phraſes, lorſque par le ſecours des epithetes, des adverbes, &c. on determine certains termes connus, & d'un uſage

ordinaire à un ſens extraordinaire & nouveau, comme Horace l'a ſouvent pratiqué avec tant de ſuccés, que Petrone a dit, *Horatii curioſa felicitas*; & Quintilien, *& verbis feliciſſimè audax.* Ce ſens-là eſt plus ingenieux que vray. Horace n'auroit jamais appellé cette conſtruction *juncturam*, qui marque neceſſairement un alliage, une liaiſon, lorſque de deux choſes on en fait une. D'ailleurs il n'eſt ni poſſible ni naturel de donner des preceptes pour des hardieſſes comme celles-là, qui dépendent uniquement du gouſt de chacun, de ſon genie, & de la connoiſſance qu'il doit avoir de la force & de l'étenduë des mots. Et enfin ce precepte ne ſeroit pas icy en ſa place, puiſqu'Horace dit dans le vers précedent, *in verbis ſerendis*; ce qui ne peut jamais ſouffrir cette explication. L'autre ſens eſt, *ſi callida junctura reddiderit verbum novum, notum*, ſi vous vous ſervez d'un mot nouveau, de maniere que le lieu où vous le placez le rende connu, & en faſſe d'abord comprendre la veritable ſignification. Ce ſens là me paroiſt moins bon & moins vray que l'autre, je croy meſme

qu'il ne peut eſtre ſoûtenu. Il n'eſt pas queſtion icy de quelle maniere on place des mots, mais de quelle maniere on les doit faire, *de verbis ſerendis*; & ce qu'Horace dit enſuite des mots nouveaux ſimples, marque inconteſtablement qu'il parle icy de ceux qui ſont composés. Ariſtote, Ciceron & tous les Rheteurs ont ſuivi le meſme ordre.

48 *Si fortè neceſſe eſt indiciis monſtrare recentibus abdita rerum*] Voicy pour les mots ſimples, qu'Ariſtote appelle *πεποιημένα*, & Ciceron *ficta*, c'eſt à dire, dont on n'avoit jamais oüi parler. Horace dit qu'il eſt permis à un Poëte de faire de ces mots, lors qu'il eſt obligé d'exprimer des choſes cachées & inconnuës. Comme, par exemple, s'il parloit de la bouſſole, de l'artillerie, de la poudre, &c. car dans ces occaſions il faut bien inventer des mots. Mais il faut tâcher que le mot qu'on invente, exprime ou la nature de la choſe, ou l'effet qu'elle produit; comme l'a fort bien expliqué Demetrius Phalereus: *τὰ δὲ πεποιημένα ὀνόματα ὁρίζονται μὲν τὰ κατὰ μίμησιν ἐκφερόμενα, πάθους ἢ πράγματος*. C'eſt

pourquoy Homere eſt loüé d'avoir dit le premier, Σίζε ὀφθαλμὸς, & λάψοντες, dont le premier exprime admirablement le ſifflement que fait un fer tout rouge quand on le trempe dans l'eau : & l'autre imite le bruit que font les loups & les chiens quand ils boivent. Sur quoy nous avons fait nôtre mot, *lapper*. Il n'apartient pas à tout le monde de forger de ces mots, & il en faut uſer tres-ſobrement.

49 *Indiciis*] Car les mots doivent eſtre la marque & l'image des choſes qu'ils expriment. C'eſt pourquoy Platon les appelle σημεῖα σύμβολα.

50 *Cinctutis non exaudita Cethegis*] Il repreſente icy les Cethegus comme des hommes mâles & laborieux, qui avoient retenu dans leurs habits l'ancienne maniere de leurs peres, leſquels mépriſant la tunique, comme trop embaraſſante, ne portoient qu'une eſpece de tablier qui leur ſervoit de calçon depuis la ceinture en bas; & mettoient là-deſſus leur toge, de maniere que le pan qu'ils jettoient ſur l'épaule gauche, & qui paſſoit derriere le dos, venoit faire la ceinture, & laiſſoit le bras droit tout nu;

&

& c'eſt ce qu'on appelloit proprement *cinctus Gabinus*, qui eſtoit ordinaire aux Conſuls & aux Preteurs, quand ils faiſoient leurs fonctions. Virgile dans le VII. Livre de l'Eneïde

Ipſe Quirinali trabea cinctuque Gabino
Inſignis reſerat ſtridentia limina Janus.

Le Conſul luy-meſme orné de ſa toge Royale, & ceint à la maniere des Gabiens, va ouvrir les portes d'airain du Temple de Janus. Voilà pourquoy Horace appelle icy les Cethegus *cinctutos*, epithete qui ne donnoit pas ſeulement une idée d'antiquité, mais concilioit la veneration & le reſpect. Silius Italicus a voulu marquer ce *cinctus Gabinus*, lorſqu'il a dit de Cethegus :

Ipſe humero exertus gentili more parentum
Difficili gaudebat equo.

Et Lucain :

—*Exertique manus veſana Cethegi.*

mais il s'en faut bien que ce mot *exertus* faſſe le meſme effet que *cinctutus.*

51 *Dabiturque licentia sumta pudenter*] Il faut user de cette liberté sobrement & avec modestie; & Horace luy donne mesme des bornes fort étroites : car il veut que les mots qu'on invente soient dérivés du Grec.

52. *Habebunt verba fidem*] auront de l'autorité, seront reçus.

53 *Si Græco fonte cadant*] S'ils ont une origine Greque, comme par exemple, si on appelloit *Scaphita* un homme qui conduit une barque, *Elephantista*, un homme qui mene un *Elephant*. Les Latins ne se sont pas contentez de cette maniere, & ils ont fait aussi des dérivés des mots Latins; de *beatus* Ciceron a fait *beatitas*. Messala, de *reus* a fait *reatus*. Auguste a fait de *munus munerarius*.

Parce detorta] Il faut que ces mots nouveaux simples descendent du Grec; mais il faut aussi que l'origine en soit bien marquée, que l'analogie soit juste & entiere, & qu'elle ne soit ni hardie, ni tirée de loin : car voilà ce que signifie icy *parce detorta*.

54 *Quid autem Cæcilio Plautoque dabit Romanus*] Pourquoy ôteroit-on à Varius & à Virgile la liberté qu'on

a donnée à Cecilius & à Plaute, qui ſont tout pleins de maux nouveaux? Quintilien demande avec raiſon quand a ceſſé cette liberté que leurs anceſtres avoient euë, *quod natis poſteà conceſſum eſt, quando deſiit licere?* Tout ce qu'Horace dit icy des mots nouveaux nous eſt inutile pour noſtre Langue, où nous n'avons pas la liberté d'en forger. Jamais Langue n'a eſté ſi ſage ni ſi retenuë que la noſtre.

59 *Signatum præſente nota procudere nomen*] Il parle des mots comme de la monnoye, qui n'a cours que quand elle eſt marquée au coin public. Car c'eſt ce que ſignifie *præſens nota*, la marque, le coin qui eſt en uſage. C'eſt pourquoy Quintilien a dit dans la même vuë, *utendum planè ſermone ut nummo cui publica forma eſt*. Il appelle *forme* ce qu'Horace nomme *marque*. Pour faire donc qu'un mot ſoit marqué à ce coin public, il faut qu'il ſoit clair & intelligible, qu'il reſſemble aux mots déja en uſage, par ſa terminaiſon, & qu'il n'ait rien d'étranger.

60 *Ut ſylvæ foliis*] Le Grammairien Diomede cite ce vers en cette maniere,

Ut folia in sylvis.

Cette leçon eſt plus ſimple, l'autre plus figurée. Cette comparaiſon eſt tirée du VI. Livre de l'Iliade, où Homere dit :

Οἵη περ φύλλων γενεὴ, τοίηδε καὶ ἀνδρῶν.
Φύλλα τὰ μὲν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δέ θ' ὕλη
Τηλεθόωσα φύει, ἔαρος δ' ἐπιγίγνεται ὥρη
Ὣς ἀνδρῶν γενεὴ, ἡ μὲν φύει, ἡ δ' ἀπολήγει.

Telle qu'eſt la generation des feüilles, telle eſt celle des hommes ; quand les feüilles tombent abatuës par le vent, la foreſt en pouſſe d'autres qui paroiſſent au Printemps. Il en eſt de meſme des hommes, quand une generation paſſe, une autre paroiſt.

63 *Debemur morti nos noſtraque*] Puiſque nos Ouvrages les plus ſolides ne peuvent durer toûjours, il eſt injuſte de pretendre que les mots ayent toûjours la meſme vigueur & la même grace. Toutes ces expreſſions nobles qu'Horace entaſſe dans ces ſix vers, ſervent à rendre plus plaiſante cette chute, *nedum verborum ſtet ho-*

nos. Car rien ne contribuë tant au ridicule que le grand.

64 *Sive receptus terra Neptunus classes aquilonibus arcet*] Auguste coupa cet espace de terre qui separoit de la mer le lac Lucrin & le lac Averne, & y fit un port qu'on appelle *portum Julium*; parce que cette entreprise avoit esté commencée par Jule Cesar. Suetone : *Portum Julium apud Baïas immisso in Lucrinum & Avernum lacum mari, effecit.* Virgile en parle dans le second Livre des Georgiques.

65 *Regis opus*] Il ne veut pas dire que ce fust l'*ouvrage du Roy*, pour designer Auguste : car cela n'auroit pas plû. Mais il dit que c'estoit l'ouvrage d'un Roy, pour faire entendre que c'estoit un ouvrage tres-important, & d'une tres-grande dépense.

Sterilisve diu palus aptaque remis] Il parle du marais *Pomptine*, *Aufente Palude.* Jule Cesar avoit eu quelque pensée de le dessecher. Et Horace loüe icy Auguste de l'avoir fait. Mais il y a de l'apparence qu'il n'en avoit desseché qu'une petite partie, ou que ce marais retourna bien-tost à son premier état, comme il avoit déja fait

long-temps auparavant, ayant esté dessèché par le Consul Cethegus, l'an de Rome 593. & comme il fut encore long-temps aprés, sous Theodoric. Et de cette maniere l'exemple est mesme plus propre qu'Horace n'avoit cru, à prouver le peu de durée & de solidité qu'ont tous les ouvrages des hommes.

67 *Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis*] Horace veut parler icy de quelques levées qu'Auguste avoit fait faire pour empescher les inondations du Tibre.

71 *Si volet usus quem penes arbitrium est, & jus & norma loquendi*] L'usage est le Roy ou le Tyran des Langues, tous les mots qui ne sont pas marqués à son coin n'ont point de cours. A Rome & à Athenes cet usage n'estoit autre chose que *la façon ordinaire de parler de tout le peuple.* C'est pourquoy Socrate avoüe à Alcibiade dans le premier Dialogue de ce nom, que le peuple, οἱ πολλοὶ, est un excellent Maistre de la Langue. Ce n'est pas de mesme aujourd'huy parmy nous, où il y a un bon & un mauvais usage. Le bon c'est celuy que forment la plus saine partie de la Cour, & les bons Au-

teurs du temps. Le mauvais c'eſt celuy du peuple. Cette difference vient de ce qu'à Rome & à Athenes tout le monde eſtoit mêlé & confondu. C'eſt pourquoy il n'y avoit point de difference ſenſible; au lieu qu'en France & dans toutes les Monarchies, la Cour & le peuple n'ont aucun commerce ni aucun rapport.

74 *Quo ſcribi poſſent numero monſtravit Homerus.*] Il parle du Poëme Epique, & il dit avec raiſon, qu'Homere a montré de quel genre de vers il doit eſtre composé : car ce Prince des Poëtes avoit bien connu qu'il n'y avoit que le vers Heroïque qui convinſt à la majeſté de ce Poëme. C'eſt pourquoy Ariſtote dit fort bien dans ſa Poëtique : τὸ δὲ μέτρον τὸ ἡρωϊκὸν, ἀπὸ τῆς πείρας ἥρμοσεν. εἰ γάρ τις ἐν ἄλλῳ τινὶ μέτρῳ διηγηματικὴν μίμησιν ποιοῖτο, ἢ ἐν πολλοῖς, ἀπρεπὲς ἂν φαίνοιτο. τὸ γὰρ ἡρωϊκὸν στασιμώτατον καὶ ὀγκωδέστατον. *L'experience a fait voir que le vers Heroïque eſtoit ſeul propre au Poëme Epique; & ſi quelqu'un entreprenoit d'en faire un dans un autre genre de vers, ou en mêlant pluſieurs vers de differents genres; il le feroit ſans ſuccés, car le vers Heroïque*

eſt le plus grave & le plus pompeux. Ariſtote parle ainſi avec certitude ; & aprés avoir vû le malheureux ſuccés de ces Poëmes Epiques, où l'on avoit mêlé pluſieurs ſortes de vers ; comme cela paroiſt par un autre endroit du meſme Livre. Mais il ne ſuffit pas de ſavoir que les grandes actions doivent eſtre écrites en vers Heroïques, il faut ſavoir encore ce que c'eſt que ces vers: car la pluſpart des gens s'imaginent que ce ſont ſimplement des vers Hexametres, parce qu'ils ont ſix pieds ; & ils ſe trompent. Tout vers Heroïque eſt veritablement Hexametre, mais tout vers Hexametre n'eſt pas Heroïque. Pour bien entendre cette difference, il faut ſavoir que ſix pieds, de quelque maniere qu'ils ſoient rangez, ſont un Hexametre ; au lieu que pour faire un vers Heroïque il faut obſerver les loix qu'Homere a données. Terentianus dit fort bien :

Hexametron dicunt, ſed non Heroïcon omnem,
Nam ſex pedes ineſſe non erit ſatis.
Leges quippe datas heroïca carmina poſcunt

Queis acta Homerus heroum quum scri-
beret
Verſibus oſtendit, quas æque ſermo La-
tinus
Cuſtodit omnes.

La premiere de ces loix eſt qu'il faut obſerver la ceſure, qu'on appelle *tome penthemimeris*, c'eſt à dire qu'aprés le ſecond pied il faut qu'il y ait une ſyllable qui finiſſe le mot, & faſſe un ſens, comme

Dardani | ique ro | gum.

La ſeconde, qu'il faut obſerver la ceſure qu'on appelle *tome heptamimeris*; c'eſt à dire qu'aprés le troiſiéme pied, la ſyllabe qui ſuit doit finir le mot & le ſens, comme

Dardani | ique ro | gum capi | tis

Si l'on n'obſerve ni l'une ni l'autre de ces regles, il faut que la ceſure penthemimere finiſſe par un trochée; c'eſt à dire qu'aprés les deux premiers pieds le mot finiſſe par une longue & une bréve, comme

Infan | dum re | gīnă

ou que la ceſure heptamimere finiſſe

de mesme par un trochée, c'est à dire, qu'aprés le troisiéme pied il y ait un mot d'une longue & d'une bréve, comme

Quæ pax | longa re | miserat | ārmă

ce qui est bien rare. Si l'on ne trouve aucune de ces quatre loix dans un vers, il est Hexametre, non pas Heroïque; & les Critiques le rejettent, comme ce vers de Virgile,

Magnanimi Jovis ingratum ascendere cubile.

qu'on ne luy a pardonné que parce qu'il est seul parmi tant de milliers d'autres, où ces regles sont inviolablement observées:

Nec est notandus unus in tot millibus.

75 *Versibus impariter junctis querimonia primum*] L'Elegie ne fut au commencement qu'une plainte sur la mort de quelqu'un. C'est pourquoy Ovide dit sur la mort de Tibulle, en faisant allusion à cette triste origine:

Flebilis indignos Elegeia solve capillos
Ah nimis ex vero nunc tibi nomen erit.

d'où peut-eſtre on pourroit conjecturer que l'Elegie duſt ſa naiſſance aux plaintes que l'on faiſoit ſur la mort d'Adonis. Peu de temps aprés on la fit ſervir auſſi à peindre la joye & la triſteſſe des Amans. M. Deſpreaux a fort bien renfermé tous ſes uſages dans ces quatre vers :

La plaintive Elegie en longs habits de deüil
Sait, les cheveux épars, gemir ſur un cercueil :
Elle peint des Amans la joye & la triſteſſe,
Flate, menace, irrite, appaiſe une Maîtreſſe.

Le ſeul avantage que les vers Latins ayent ſur les vers François, c'eſt qu'ils expliquent ce que l'Elegie eſtoit au commencement, & ce qu'elle fut enſuite. Mais les vers François ont auſſi ſur les vers Latins un autre avantage, c'eſt qu'ils expriment le different uſage que les Amans ont fait de l'Elegie, dont ils ne ſe ſont pas moins ſervis pour témoigner leur douleur que pour faire éclater leur joye.

76 *Voti ſententia compos*] La joye

d'avoir obtenu ce qu'on ſouhaitoit, &c.

77 *Exiguos Elegos*] Le vers Pentametre eſt proprement le vers Elegiaque; comme ce vers a un pied de moins que l'Hexametre qui le précede, Horace l'appelle *exiguum*, petit. C'eſt pourquoy il a dit deux vers plus haut, *verſibus impariter junctis*. Cette inégalité de vers eſt une des principales cauſes de l'avantage que l'Elegie Greque & Latine remporte ſur l'Elegie Françoiſe, où nous n'avons que de grands vers à employer. Cette Elegie *boiteuſe*, comme Ovide la décrit dans ces vers,

Venit odoratos Elegeia nexa capillos,
Et puto pes illi longior alter erat,

ſera toûjours plus gracieuſe que la nôtre qui marche ſi droit.

Emiſerit autor, Grammatici certant] On ne ſait bien certainement ni qui a inventé l'Elegie, ni pourquoy elle a eſté ainſi nommée. Terentianus Maurus a dit comme Horace :

Pentametrum dubitant quis primus finxerit autor.
Quidam non dubitant dicere Callinoum.

On doute qui a inventé le vers Pentametre. Quelques gens assurent que c'est Callinous. D'autres en ont donné l'honneur à Theocles, à Archilochus, & à Terpandre.

79 *Archilochum proprio rabies armavit ïambo*] Il attribuë l'invention des vers ïambes à Archilochus. Cependant il y avoit des vers ïambes long-temps avant ce Poëte; mais comme personne ne s'en servit jamais avec tant de force, on luy fit l'honneur de dire qu'il les avoit inventés; & tous ceux qui ont parlé du vers ïambe, l'ont appellé l'ïambe d'Archilochus.

80 *Hunc socci cepêre pedem grandesque cothurni*] *Soccus*, la chaussure de la Comedie. *Cothurnus*, la chaussure de la Tragedie. La Tragedie & la Comedie ont pris le vers ïambe comme le plus propre pour la conversation.

81 *Alternis aptum sermonibus*] Horace donne icy trois qualités au vers ïambe; qu'il est propre à la conversation; qu'il appaise mieux qu'un autre les troubles qui s'élevent dans les theatres, & qui interrompent les Acteurs: & enfin qu'il est bon pour faire marcher une action. La preuve

de la premiere qualité ſe tire de ce qu'on ne ſauroit preſque parler Grec ni Latin ſans faire des vers ïambes, comme Ariſtote & Ciceron l'ont remarqué. Μάλιστα γὰρ λεκτικὸν τῶν μέτρων τὸ ἰαμβεῖον ἐστί. σημεῖον δὲ τούτου, πλεῖστα γὰρ ἰαμβεῖα λέγομεν ἐν τῇ διαλέκτῳ τῇ πρὸς ἀλλήλους. *Car le vers ïambe eſt le plus propre pour le diſcours; & une marque de cela, c'eſt que nous faiſons tres-ſouvent des vers ïambes en parlant les uns avec les autres.* Et Ciceron: *Magnam enim partem ex ïambis noſtra conſtat oratio.*

82 *Et populares vincentem ſtrepitus*] Proprement, *qui ſurmonte le tumulte des peuples.* Il veut dire, ſans doute, que l'iambe eſt le vers le plus propre pour appaiſer le bruit que le peuple fait dans le theatre; parce que n'eſtant point éloigné de ſa maniere ordinaire de parler, il attire plus facilement ſon attention. Et c'eſt en quoy noſtre Langue eſt bien moins heureuſe que la Greque & que la Latine. Les grands vers dont ſe ſert noſtre Tragedie ne ſont propres à donner de l'attention qu'à certaines gens, ils ſont entierement au deſſus de la portée du peuple;

& c'est un deffaut, quoique parmi nous ce spectacle ne soit pas fait pour luy.

Et natum rebus agendis] Horace a pris cecy d'Aristote, qui dit dans sa Poëtique : τὸ δὲ ἰαμβικὸν καὶ τετράμετρον κινητικά, τὸ μὲν ὀρχηστικὸν : τὸ δὲ πρακτικόν. *Le vers ïambe & le vers tetrametre sont propres à donner du mouvement ; celuy-cy est bon pour la danse, & celuy-là pour l'action.* L'ïambe est propre pour l'action, parce que, comme dit Quintilien, *frequentiorem quasi pulsum habet, ab omnibus partibus insurgit, & à brevibus in longas nititur & crescit ; il a le mouvement plus vîte, il va toûjours en augmentant dans toutes ses parties, & en passant legerement sur la bréve, il s'appuye & se repose sur la longue.* Cela sera sensible, si l'on compare un vers ïambe avec un vers trochaïque ; il n'y aura d'autre difference, sinon que les pieds de l'ïambe commenceront par la bréve, & les pieds du trochaïque par la longue ; cependant l'un sera fort vîte, & l'autre fort lent. C'est donc avec raison que la Tragedie & la Comedie, qui ne sont que des imitations des actions des hommes, ont pris pour leur partage le vers qui

estoit le plus propre pour l'action.

83 *Musa dedit fidibus Divos puerosque Deorum*] Il va expliquer quels sont les sujets de la Poësie Lyrique; & d'abord, comme on ne connoist point l'inventeur de cette Poësie, il en donne tout l'honneur à une des Muses, à moins qu'il n'ait voulu en fixer l'origine à Orphée, qui en avoit appris le secret de la Muse Calliope sa mere, comme il le dit dans l'Ode XII. du Livre I.

Arte materna rapidos morantem
Fluminum lapsus.

Divos puerosque Deorum] La Poësie Lyrique avoit quatre sortes de Poëmes; des Hymnes; des Panegyriques *encomia*; des Lamentations, θρήνους; & des vers Bachiques. Les Hymnes, qui comprenoient aussi les dithyrambes, estoient pour les Dieux; les Panegyriques, pour les Heros, pour les Rois, & pour tous ceux qui avoient vaincu dans les Jeux de la Grece. Et les Lamentations, pour pleurer les malheurs & les funestes effets de l'Amour. Mais *Ode* est le nom general qui comprend tous les autres.

On

On peut voir ce qui a esté remarqué sur l'Ode XII. du Livre I. & sur l'Ode II. du Livre IV.

Et pugilem victorem, & equum in certamine primum] Comme dans l'Ode II. du Livre IV.

—pugilemve, equumve
Dicit & centum potiore signis
Munere donat.

Qu'il loüe un Athlete qui a gagné le prix du pugilat, ou qu'il parle d'un fougueux coursier, qui, par sa legereté, a remporté le prix des jeux, & qu'il leur donne à tous des éloges plus glorieux & plus durables que mille statuës. Car les Poëtes Lyriques ne loüoient pas seulement le vainqueur, mais aussi le cheval qui luy avoit fait remporter la victoire. On peut voir là les Remarques.

Et juvenum curas & libera vina referre] Voicy la quatriéme sorte de Poësie Lyrique, que j'ay appellé plus haut les vers Bachiques, parce qu'ils chantoient l'Amour, les jeux & les festins.

86 *Descriptas servare vices operumque colores*] Ce vers est difficile, en ce

qu'on ne voit pas d'abord s'il ſe rapporte à ce qui précede, ou s'il doit aller avec ce qui ſuit. Heinſius pretend que tout cecy eſt tranſpoſé, parce, dit-il, qu'il n'y a pas d'apparence qu'Ariſtote ayant joint les Poëtes Iambiques avec les Poëtes Tragiques & les Comiques, Horace ait voulu les ſeparer, & fourrer là ſi mal à propos les Poëtes Lyriques; on ne traite pas Ariſtote avec ſi peu de reſpect. Il n'y a perſonne qui ne voye que cette raiſon n'a rien de ſolide. Je ne m'amuſeray donc pas à le refuter, Horace ayant parlé des differens ſujets & du different caractere du Poëme Epique, de l'Elegie, du vers ïambe, & de l'Ode, ajoûte qu'un Poëte qui ne ſait pas obſerver & qui confond ces differents caracteres, ne doit pas eſtre appellé Poëte. En effet, celuy qui prendra dans l'Elegie le ton du Poëme Epique, qui parlera dans le vers ïambe, qui doit eſtre rempli de fiel, avec la douceur de l'Elegie; & qui obſcurcira la majeſté de l'Ode par la noire malignité du vers ïambe; ne ſera qu'un indigne Poëte. Cette reflexion eſt tres-importante & tres-

utile, la plufpart de nos Poëtes François devroient la mediter bien ferieufement; peut-eftre qu'à la fin leurs Eclogues n'emprunteroient pas les habits de l'Elegie, leurs Elegies n'affecteroient pas la grandeur du Poëme Epique, & les Stances de leurs Odes ne feroient pas éguifées en Epigrammes.

Vices] Il appelle *defcriptas vices*, *vices adtributas*, *affignatas*, les differens fujets qui font la matiere de ces differens Poëmes: car chacun a la fienne à part.

Operumque colores] *Les differentes couleurs de ces Ouvrages*, c'eft à dire le different ftile de chacun, & les differens ornemens dont on a accoûtumé de les embellir. Il les compare aux couleurs des Peintres, qui font differentes felon les differens fujets, & felon la differente impreffion qu'ils veulent faire.

88 *Cur nefcire, pudens prave, quam difcere malo*] Voilà le defaut de la plufpart des hommes; une fote honte fait qu'ils aiment mieux conferver leur ignorance en la cachant, que de

chercher les moyens de la guerir en en faiſant un aveu ſincere.

89 *Verſibus exponi tragicis res comica non vult*] Les vers tragiques ne doivent point eſtre employez dans la Comedie, ni les vers comiques dans la Tragedie. Voilà le precepte qu'Horace donne icy dans ces trois vers. Mais pour le bien comprendre il faut ſavoir qu'un vers peut eſtre appellé tragique ou comique en deux manieres; la premiere, à cauſe de ſes meſures & de ſes pieds; car quoique le vers tragique & le vers comique ſoient tous deux des vers ïambes, & qu'ils reçoivent tous deux des ſpondées; il y a pourtant une tres-grande difference de l'un à l'autre: le tragique ne reçoit le ſpondée que dans le premier, dans le troiſiéme & dans le cinquiéme pied, pour rendre ſa marche plus noble & plus pompeuſe: Et le comique, pour rendre la ſienne plus naturelle, & faire qu'on y remarque moins d'affectation, le reçoit dans tous les endroits où le tragique le refuſe. Dans la ſeconde maniere, un vers peut eſtre appellé tragique ou comique, à cauſe de la baſſeſſe de ſes expreſſions & de

ſes figures. Dans l'un & dans l'autre de ces deux égards, il eſt certain que les vers tragiques ne doivent point eſtre mêlés dans la Comedie, ni les vers comiques dans la Tragedie. Mais comme Horace explique cette loy des pieds & des meſures dans les vers 255. &c. je croy qu'il ne parle icy que des expreſſions & des figures, comme la ſuite meſme le prouve. Il n'y a rien de plus vicieux que des grandes figures & des expreſſions nobles dans le comique, qui ne ſe ſert ordinairement que de mots propres & populaires; comme auſſi il n'y a rien de plus meſſéant que les mots populaires dans la Tragedie qui demande un ſtile ſublime & hardi.

91 *Narrari Cœna Thyeſtæ*] Il met le ſouper de Thyeſte pour toutes ſortes de Tragedies : car l'hiſtoire de Thyeſte, qui mangea ſes propres enfans qui luy furent ſervis par Atrée, eſt une des plus tragiques; c'eſt pourquoy Ariſtote a mis cette famille de Thyeſte du nombre de celles d'où les Poëtes Tragiques doivent tirer leurs ſujets. Ennius avoit fait le Thyeſte dont il nous reſte quelques fragmens.

Il faut bien remarquer le mot dont Horace ſe ſert en parlant du ſouper de Thyeſte, il dit *narrari*, qu'il doit eſtre raconté, & non pas repreſenté. Voyez la Remarque ſur le vers 184.

92 *Singula quæque locum teneant ſortita decenter*] Il faut que le ſtile de la Tragedie n'entreprenne rien ſur celuy de la Comedie, & que celuy-cy n'attente point ſur les droits de celuy-là; ils ont tous deux leur place marquée. Et comme dit Quintilien dans le x. Livre : *Sua cuique propoſita lex, ſuus decor eſt ; nec Comœdia in Cothurnos aſſurgit, nec contra Tragœdia ſocco ingreditur. Chacun a ſes loix marquées, & ſa propre beauté ; ni la Comedie ne doit chauſſer le cothurne, ni la Tragedie prendre le ſoulier plat.* C'eſt la Nature elle-meſme qui a fait ce partage, & l'on s'éloignera toûjours de la bienſéance & de la decence, quand on voudra le changer ou le troubler.

93 *Interdum tamen & vocem Comœdia tollit*] La déciſion qu'Horace vient de faire, n'empeſche pas qu'on ne trouve ſouvent dans la Comedie des expreſſions fortes & tragiques ; & que la Tragedie n'emprunte un lan-

gage propre & ſimple, qui tient beaucoup de la proſe & de la converſation. Et bien loin que cela ſoit vicieux, il eſt au contraire tres-naturel. La Tragedie & la Comedie ne ſont que des imitations des actions humaines; c'eſt pourquoy il faut que le ſtile ſoit proportionné & au ſujet dont on parle, & à l'état de celuy qui parle. Un pere irrité parleroit mal dans la Comedie, ſi ſon diſcours n'eſtoit plus noble & plus enflé que lorſqu'il parle ſans paſſion : Et dans la Tragedie, un homme qui eſt dans la douleur & dans l'affliction, ſe rendroit inſuportable, ſi ſes plaintes eſtoient empoulées,& d'un ſtile fort ſublime & fort recherché. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur la Satire IV. du Livre I. *At pater ardens ſævit, &c.*

94 *Iratuſque Chremes*] Chremes prend un ton tragique lorſqu'il dit à ſon fils, dans la v. Scene du v. Acte de l'Heautontimorumenos de Terence:

——non ſi ex capite ſis meo
Natus, item ut aiunt Minervam eſſe ex Jove, ea cauſſa magis
Patiar, Clitipho, flagitiis tuis me infamem fieri.

Non, Cliphon, quand vous seriez sorti de ma teste, comme on dit que Minerve est sortie de celle de Jupiter, je ne souffrirois pas pour cela que vous me deshonorassiez par vos infames débauches. Et dans les Adelphes, Demea parle aussi d'un ton bien élevé, quand il dit dans la premiere Scene du v. Acte,

Heu mihi quid faciam? quid agam? quid clamem? aut querar?
O Cœlum! ô Terra! ô Maria Neptuni.

Ha que feray-je? que deviendray-je? comment me prendray je à crier? quelles plaintes feray-je? ô Ciel, ô Terre! ô Mers du grand Neptune! Mais ce n'est pas seulement dans la colere que la Comedie peut élever son stile; c'est dans toutes les passions violentes; comme la pratique des grands Maistres le prouve manifestement. Dans l'Eunuque de Terence, Cherea transporté de joye, dit des choses qui pourroient entrer dans la Tragedie. Mais il faut un grand Art pour le faire avec succés.

95 *Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri*] Je croy que la Tragedie donne moins d'occasions de parler d'une

d'une maniere commune & populaire, que la Comedie n'en donne de parler d'une maniere extraordinaire & ſublime. Et aprés y avoir bien penſé, peut-eſtre trouvera-t-on qu'Horace veut établir icy, que ce n'eſt que dans la douleur que la Tragedie peut & doit mettre des paroles ſimples & communes dans la bouche de ſes Heros. Toutes les douleurs ne demandent pas meſme cette ſimplicité, il y en a qui peuvent eſtre éloquentes; & c'eſt pourquoy Horace a mis *plerumque*, & non pas *ſemper*. Longin décide en general, que le grand & le ſublime ne ſont point de ſaiſon lorſqu'on cherche à émouvoir la pitié.

96 *Telephus & Peleus quum pauper & exul uterque*] Le Pelée & le Telephus eſtoient deux Tragedies Greques, dont le ſujet nous eſt aujourd'huy tres-inconnu. Il paroiſt ſeulement que ces deux Princes ayant eſté chaſſez de leur païs, avoient eſté mandier du ſecours en Grece. Je ne me ſouviens pas d'avoir lû de quel Poëte eſtoit le Pelée. Mais le Telephus avoit eſté traité par Eſchyle, par Agathon, & par Euripide. Et c'eſt de la Piece

de ce dernier qu'Ariſtophane ſe moque dans ſes *Acharnenſes*, où il en rapporte des paſſages entiers, qui ſont voir que Theodore Marcile s'eſt fort trompé quand il a aſſuré que le mot *exùl, exilé*, n'eſtoit que pour Pelée, & non pas pour Telephus : car le contraire paroiſt manifeſtement par ces vers, où Telephus dit :

—Ω θύμ', ὁρᾷς γὰρ ὡς ἀπωθοῦμαι δόμων
Πολλῶν δεόμενος σκευαρίων.

O mon cœur, tu vois comment je ſuis chaßé de ma maiſon, manquant de toute ſorte d'équipage. C'eſtoit apparemment ce meſme Telephus d'Euripide qu'Ennius & Nævius avoient mis ſur le Theatre Romain. Dans Ennius, Telephus dit :

Regnum reliqui ſeptus mendici ſtola.
Je quittay mon Royaume en habit de mandiant. Les Anciens ont meſme reproché à Euripide d'avoir mis ſur la ſcene des Rois mandians : car il ne ſe peut que les Rois ſoient jamais reduits en cet état ; cela eſt contre toute ſorte de vrai-ſemblance.

97 *Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba*] *Ampullas* pour l'enflure &

l'affectation des ſentimens. *Seſquipedalia verba* pour l'enflure des termes, qu'il appelle *ſeſquipedalia, de demi-pied*, à cauſe de leur longueur : car les Grecs, pour rendre leur ſtile plus pompeux, joignoient enſemble des mots, & en faiſoient des compoſés d'une longueur ſouvent prodigieuſe. Cette compoſition reüſſiſſoit dans le grand & dans le ſublime ; mais elle eſtoit ridicule dans la bouche d'un homme qui vouloit paroiſtre affligé. Voyez ce qui a eſté remarqué ſur le 14. vers de l'Epiſtre III. *ampullatur in arte.*

99 *Non ſatis eſt pulcra eſſe Poëmata, dulcia ſunto*] Aprés avoir donné le precepte, il en donne la raiſon. C'eſt qu'il ne faut pas ſeulement qu'une Piece ſoit belle, il faut qu'elle ſoit douce, agreable, c'eſt à dire touchante. Horace parle ainſi par rapport à l'injuſte prévention des ignorans qui croyent avoir fait une belle Piece quand ils y ont bien prodigué toutes les fleurs de l'Eloquence, & étalé toute la pompe des ornemens. Mais ce n'eſt rien faire, ſi elle ne touche & n'émeut : car c'eſt là le but principal de

ce Poëme. Il ne s'agit pas de ſemer dans un tableau les couleurs les plus belles ſans aucun ménagement, il s'agit de rendre une action vive & ſenſible, & pour cet effet il ne faut employer que les couleurs qui conviennent à cette action, & qui peuvent faire l'impreſſion qu'on ſouhaite. Une Piece eſt donc belle, *pulcrum poëma*, par le ſtile; & elle eſt douce par la paſſion & par les mouvemens. Et c'eſt dans cette vuë que Platon a appellé la Tragedie, τῆς ποιητικῆς δημοτερπέστατόν τε καὶ ψυχαγωγικώτατον. *l'effet le plus divertiſſant & le plus touchant de la Poëſie.*

100 *Et quocumque volent*] Qu'elle luy inſpire toutes les paſſions & tous les mouvemens qu'elle voudra, la haine, la crainte, la terreur, la compaſſion.

102 *Si vis me flere, dolendum eſt primum ipſi tibi*] C'eſt une maxime tres-ſeure, & que Ciceron a expliquée fort au long dans ſon ſecond Livre de l'Orateur. Il eſt impoſſible que des auditeurs ou des ſpectateurs ſoient touchés, ſi l'Orateur ou l'Acteur ne font paroiſtre en eux tous les mouvemens qu'ils veulent inſpirer aux autres. Et

il faut que ces mouvemens paroissent *non simulacra neque imitamenta, sed luctus verus, atque lamenta vera & spirantia.*

Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez ;
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez ;
Ces grands mots dont alors l'Acteur emplit sa bouche,
Ne partent point d'un cœur que sa misere touche.

Monsieur Despreaux dans sa Poëtique.

103 *Tua me infortunia lædent*] *Alors tes malheurs me blesseront*] Horace se sert du mot *lædere, blesser*, pour dire *commovere, tangere, toucher.* Homere se sert de mesme du verbe βλάπτω.

104 *Malè si mandata loqueris*] On a expliqué ce *mandata, partes tibi à fortuna datas*, le rolle que la Fortune vous a donné : ou *partes personæ à Poëta commissæ, le rôlle qu'il a plû au Poëte de vous faire jouer.* L'une & l'autre explication me paroissent insoûtenables. Horace fait assurément allusion aux Harangues que Telephus & Pelée faisoient pour obliger les Grecs

à leur donner du ſecours; Les principaux articles de ces Harangues leur avoient eſté fournis par leurs amis, par leur conſeil : car ils parloient au nom de leur patrie. Voicy comment Telephus commence le diſcours qu'il fait aux Atheniens dans Euripide:

Μή μοι φθονήσητ' ἄνδρες Ἑλλήνων ἄκροι
Εἰ πτωχὸς ὢν τέτληκ' ἐν ἐσθλοῖσι λέγειν.

Atheniens, qui eſtes la fleur de la Grece, ne trouvez pas mauvais, ſi dans le miſerable état où je ſuis, j'oſe parler dans une ſi belle Aſſemblée.

105 *Triſtia mœſtum vultum verba decent*] On peche ordinairement contre cette regle, & les plus grands hommes n'ont pas ſu toûjours donner à la triſteſſe les paroles qui luy convenoient. Monſieur Corneille luy-meſme eſt ſouvent tombé dans ce defaut. Je prens des exemples de ſes Pieces, parce que les fautes des grands Hommes font plus d'impreſſion ſur noſtre eſprit, & nous enſeignent à travailler nos Ouvrages, & à ne pas trop préſumer de nous. Dans le Cid, quand Chimene vient

demander justice du meurtre de son pere, & qu'en parlant de ce sang versé, elle dit:

Ce sang qui tout versé fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous:

elle ne parle point du tout en personne affligée: *non projicit ampullas*, elle ne quitte point les sentimens empoulés. Il n'y a rien de plus enflé & de plus frivole que de donner en cette occasion du sentiment & des yeux à un sang versé, & que d'expliquer une fumée. Dans Sophocle, Electre pleure son pere de toute autre façon. Mais d'où vient que Messieurs de l'Academie Françoise, qui ont remarqué dans la mesme Scene un endroit où Chimene paroist trop subtile pour une affligée, n'ont pas étendu leur censure sur ces vers? Si quelque chose pouvoit me faire douter de ma Remarque, ce seroit de voir qu'ils n'ont pas relevé ce defaut: car il ne se peut rien de plus judicieux, de plus fin, ni de plus exact que leur Critique. C'est, dans ce genre, un Ouvrage achevé que leurs sentimens sur le Cid;

& il peut ſeul faire voir ce qu'on doit attendre de tout ce qui ſortira des mains de cette illuſtre Compagnie. Cependant je croiray ma Remarque ſure juſqu'à ce qu'elle en ait autrement décidé.

106 *Iratum plena minarum*] Horace feint ailleurs, que quand Promethée forma l'homme, il emprunta chaque qualité de chaque animal; & que quand il fut queſtion de mettre dans ſon cœur la colere, il la prit dans le lion:

—— & inſani leonis
Vim ſtomacho appoſuiſſe noſtro.

Rien ne peut mieux que cette image nous donner une juſte idée des effets que cette paſſion doit produire, & de la maniere dont elle doit s'expliquer. Il faut qu'il n'y ait rien de bas, de recherché, ni de frivole. Seneque fait tres ſouvent parler ſes perſonnages les plus furieux, d'une maniere qui fait d'abord ſentir qu'ils ont paſſé la nuit à méditer & à préparer leur fureur.

107 *Ludentem laſciva*] Un ſtile riant & enjoüé convient à ceux qui ſont dans la joye. Achille meſme amou-

reux peut étaler ſur la ſcene tout ce qu'une heureuſe paſſion peut inſpirer d'agreable & de delicat. Horace parle toûjours de la Tragedie. On a eu tort de rapporter ces mots à la Comedie, comme ſi la Tragedie ne ſouffroit pas ces éclats de joye. Elle les ſouffre ſi bien qu'elle s'en ſert pour rendre ſes cataſtrophes plus touchantes & plus tragiques.

Severum ſeria dictu] Un perſonnage grave & ſerieux ne doit dire que des choſes qui répondent à ſon caractere. Sophocle eſt ſur cela d'une ſageſſe merveilleuſe. Euripide n'eſt pas à beaucoup prés ſi ſage que luy. Mais Seneque le Tragique peche par tout contre cette regle; & pour vouloir toûjours dire quelque choſe d'extraordinaire & de brillant, il tombe dans des puerilités ridicules.

108 *Format enim natura prius nos intus ad omnem fortunarum habitum*] Dans ces quatre vers, qui ne peuvent eſtre aſſez loüez, Horace donne la raiſon des preceptes contenus dans les deux vers précedens. Et cette raiſon eſt tirée du fonds de la Nature même, qui a fait en nous deux choſes. La

premiere, de nous donner un cœur capable de ſentir tous les divers changemens de noſtre fortune; & la derniere, de nous donner une langue pour exprimer ces divers ſentimens du cœur. Nous ſommes proprement un inſtrument animé, que la Nature a monté de pluſieurs cordes de different ſon, qui répondent chacune à un des mouvemens de noſtre cœur. Quand nos paroles ne répondent pas à l'état de noſtre fortune, le cœur frape une corde, au lieu d'en fraper une autre.

Tunc neque chorda ſonum reddit quem vult manus & mens.

& cela fait une diſcordance tres-deſagreable, qui ruine ce que la Nature a fait de plus beau.

109 *Juvat aut impellit*] La Nature nous aide à nous mettre en colere; mais Horace n'étant pas content de ce mot, *juvat*, *aide*, qui ne marque pas aſſez l'impetuoſité avec laquelle nous nous precipitons dans cette paſſion, ajoûte, *aut impellit*, *ou plûtoſt elle nous pouſſe*.

110 *Aut ad humum mœrore gravi deducit*] L'expreſſion d'Horace con-

vient fort bien à la passion dont il parle ; & en faisant une image si naturelle de l'humiliation d'un homme affligé, il fait bien sentir le rididule qu'il y a à se servir en cet état de mots empoulés, & à employer les pompeux ornemens de la Rhetorique.

114 *Intererit multum Divusne loquatur an Heros*] Il ne faut pas seulement qu'un Poëte prenne garde au different état des personnages qu'il introduit & qu'il fait parler ; il faut encore qu'il mesure leur langage à leur âge & à leurs differents caracteres : car un Dieu s'explique autrement qu'un Heros, un vieillard qu'un jeune homme, &c. le precepte est un des plus importans ; & c'est celuy dont on fait aujourd'huy le moins de compte, & contre lequel on peche le plus souvent.

Divusne loquatur an Heros] On a changé ce vers d'Horace en plusieurs façons. Les uns ont lû,

—*Davusne loquatur an Eros.*

Eros estoit le nom d'un valet honnête dans les Pieces de Menandre, comme Davus celuy d'un valet fourbe. Mais cette leçon est insoûtenable : car

Horace ne parle point du tout icy de la Comedie ; & d'ailleurs la difference qu'il y a de valet à valet n'est pas assez considerable pour avoir obligé Horace à faire ce precepte. Les autres ont lû ,

— Divesne loquatur an Irus.

Cette leçon n'est pas meilleure que la premiere , elle renferme un sens trop bas, & *Irus* n'est pas un personnage de Tragedie. On ne recevra pas non plus la correction d'un troisiéme parti qui a lû :

— Davusne loquatur an Heros.

Il ne s'agit icy que des caracteres de la Tragedie, comme je l'ay déja dit. Horace parle assurément de la difference qu'il doit y avoir entre le caractere d'un Dieu & celuy d'un Heros, comme il dit dans la suite,

Ne quicumque Deus, quicumque adhibebitur heros

Les anciens Tragiques ont introduit des Dieux sur la scene, comme nous le voyons dans les Pieces d'Eschyle, de Sophocle, & d'Euripide.

115 *Maturusne senex, an adhuc florente juventa fervidus*] Un vieillard à qui l'âge a donné une longue experience, parle autrement qu'un jeune homme qui n'a encore rien vû, & qui est le joüet des passions. M. Corneille & M. Racine ont admirablement observé cette difference, & tres-heureusement imité la merveilleuse conduite de Sophocle dans cette partie là.

116 *An matrona potens, an sedula nutrix*] Horace a sans doute icy en vuë l'Hippolite d'Euripide, où Phedre & sa Nourrice parlent bien differemment. Ce qui est supportable dans la bouche de cette Nourrice qui aime tendrement sa fille, seroit affreux dans la bouche de cette Princesse, que le Poëte fait si sage & si vertueuse, qu'elle a d'abord de l'horreur pour les expediens que sa Nourrice trouve pour la soulager. *Malheureuse*, luy dit-elle, *qui as dit des choses si criminelles, ne veux-tu pas te taire, ne veux-tu pas mettre fin à tes infames discours?*

Ὦ δεινὰ λέξασ' οὐχὶ συγκλείσεις στόμα;
Καὶ μὴ μεθήσεις αὖθις αἰσχίστους λόγους.

Monsieur Racine a admirablement

profité de ce precepte d'Horace, dans les changemens qu'il a faits au caractere de Phedre, & à celuy de sa Nourrice.

117 *Mercatorne vagus, an cultor virentis agelli*] la bassesse de ces personnages a donné lieu de croire qu'Horace parle aussi de la Comedie. Mais il n'y a rien de plus faux, il ne parle que de la Tragedie, où il n'est pas extraordinaire de voir des Marchands & des Bergers, ou des Laboureurs. Sophocle introduit un Marchand dans le Philoctete, & Euripide ouvre la scene de son Electre par un Laboureur, à qui Clytemnestre a donne Electre en mariage, & qui dit dans le vers 78.

——ἐγὼ δ' ἅμ' ἡμέρᾳ
Βοῦς εἰς ἀρούρας εἰσβαλὼν σπερῶ γύας,
Ἀργὸς γὰρ οὐδεὶς, θεοὺς ἔχων ἀνὰ στόμα,
Βίον δύναιτ' ἂν ξυλλέγειν ἄνευ πόνου.

Pour moy, dés que le jour paroîtra, je meneray les bœufs aux champs, & ensemenceray nos terres : car nul faineant, quoiqu'il ait tout le jour Dieu dans sa bouche, n'amassera de quoy vivre que fort difficilement.

118 *Colchus an Assyrius Thebis nutritus an Argis*] Pour faire parler ses Acteurs convenablement, il ne suffit pas de prendre garde à leur état, à leur âge, à leur profession; il faut encore avoir devant les yeux leur païs: car, comme dit Aristote, un Macedonien parle autrement qu'un Thessalien, & les mœurs & les humeurs de differens peuples sont ordinairement aussi differentes que leurs habits.

Des siecles, des païs étudiez les mœurs,
Les climats font souvent les diverses humeurs.

Les peuples de la Colchide estoient cruels & sauvages: ceux d'Assyrie fins & rusés : les Thebains ignorans & grossiers: & ceux d'Argos polis & superbes. Quand Aristophane fait parler des Persans ou des Scythes, il se garde bien de les faire parler comme des Atheniens.

119 *Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge*] Aprés avoir parlé du langage, il vient aux caracteres, qui sont une des plus essentielles parties du Poëme Dramatique aussi bien que de l'Epique, & qui ne sont designés que

par les mœurs, d'où naiſſent toûjours les actions. Les Poëtes n'ont que deux ſortes de caracteres à mettre ſur le theatre; ou ceux qui ſont déja connus, ou ceux qu'ils inventent. Ils n'ont pas la liberté de rien changer aux premiers. Il faut qu'ils repreſentent Achille, Ulyſſe, Ajax, tels qu'Homere les a repreſentez. Et pour les autres qui ſont de leur invention, ils ſont obligez de les faire convenables. Dans les premiers il faut ne chercher que la reſſemblance, qu'Ariſtote appelle τὸ ὅμοιον dans ſa Poëtique: & dans les derniers on ne cherche que la convenance & la conformité, qu'il appelle τὰ ἁρμόττοντα ἤθη. J'expliqueray cela plus au long dans mes Remarques ſur cette Poëtique, qui, comme je l'eſpere, paroîtra bien-toſt aprés celle cy.

120 *Scriptor honoratum ſi fortè reponis Achillem*] Il explique la premiere partie du vers precedent, *aut famam ſequere*, ce que c'eſt que ſuivre la Renommée; ce qui n'eſt autre choſe que faire les caracteres ſemblables à ce que la Renommée en a publié. Un Achille colere, violent, emporté, implacable, injuſte. Un Ulyſſe vaillant,

vertueux,

vertueux, rusé; un Ajax intrepide & temeraire.

Honoratum] Honoré des Grecs, & que Jupiter avoit comblé d'honneurs. Horace explique l'epithete τιμήεντα, qu'Homere donne toûjours à Achille.

Reponis] *Reponere*, representer aprés quelqu'autre. Homere est le premier qui a representé Achille, *posuit Achillem.* Un Poëte qui le met ensuite sur le Theatre, *reponit.*

121 *Impiger, iracundus, inexorabilis, acer*] Pour réüssir dans un caractere comme celuy d'Achille, Aristote a fort bien dit qu'il faut bien plus se remettre devant les yeux ce que la colere doit faire vrai-semblablement, que ce qu'elle a fait; ἐπιεικείας ποιεῖν παράδειγμα, ἢ σκληρότητος δεῖ; & ce precepte qui n'a esté entendu d'aucun Commentateur d'Aristote, est merveilleux; on en verra là l'explication.

122 *Jura neget sibi nata*] Achille pretend estre au dessus des loix, c'est pourquoy il refuse d'obeïr à Agamemnon, qu'il accable d'injures, & qu'il menace fort insolemment. Par

ce mesme principe il sacrifie à son interest particulier la cause commune, l'honneur & la vie de tant de milliers d'hommes, & la gloire de son païs.

Nihil non arroget armis] Qu'il attribuë tout à ses armes, c'est à dire, qu'il n'attende de justice que de son épée. En effet, dans Homere il tire à demi cette épée pour tuer Agamemnon. Minerve l'empesche d'achever. Et ensuite il dit à ce Roy en propres termes, qu'il n'a qu'à venir enlever dans sa tente quelque autre chose, & qu'il verra si son sang ne coulera pas bien tost le long de sa pique. Toutes ces mœurs d'Achille, qu'Horace a rassemblées dans ces deux vers, paroissent entierement dés la premiere partie du premier Livre de l'Iliade; en quoy on ne sauroit assez admirer l'adresse de ce Poëte Grec.

123 *Sit Medea ferox, invictaque*] Voilà le veritable caractere de Medée, d'estre barbare & inflexible. Euripide l'a parfaitement bien representée dans sa Medée, qui est une Piece admirable. Elle tuë de sa propre main ses deux enfans, & envoye à sa rivale une robe & une couronne preparées

de maniere qu'elles la consument dés qu'elle les a mises sur elle. Creon qui s'est jetté sur ce corps, ne peut plus se relever, cette fatale robe s'attache à ses chairs, & le fait expirer dans les mesmes tourmens que sa fille.

Flebilis Ino] Ino, fille de Cadmus & d'Harmonie, ayant esté mariée avec Athamas, qui avoit un fils d'un premier lict, supposa un oracle qui ordonnoit qu'on immolast ce fils à Jupiter. Mais elle fut bien-tost punie de son imposture : car Athamas devenu furieux, tua Learchus, l'aîné des enfans qu'il avoit eus d'elle; & l'auroit sacrifiée elle-mesme avec son autre enfant Melicerte, si elle ne se fust precipitée dans la mer avec cet enfant entre ses bras. Euripide avoit traité ce sujet, au moins Plutarque rapporte quelques vers de l'Ino d'Euripide; & il est aisé de juger de là qu'Ino ne pouvoit que faire de grandes lamentations sur le malheur de ses enfans.

124 *Perfidus Ixion*] Ixion fut le premier meurtrier qu'on eust vû en Grece. Ayant épousé la fille de Dejoneus, au lieu de donner à son beau-

pere les presens accoûtumés, il le pria à souper, & le tua. Ce crime fit tant d'horreur à tout le monde, que personne ne voulut ni expier son auteur, ni avoir avec luy aucun commerce. Enfin Jupiter en eut pitié, l'expia & le retira dans le ciel; mais ce perfide oublia bien-tost la grace qu'il avoit reçuë, & devint amoureux de Junon qu'il voulut forcer: on sait qu'il n'embrassa qu'une nuée, & que Jupiter irrité le precipita dans les enfers, où il est étendu sur une roüe qui tourne toûjours. Eschyle avoit traité ce sujet, Euripide le traita aprés luy: car Plutarque rapporte que quelques Grecs ayant blâmé ce Poëte d'avoir choisi Ixion, qu'ils appelloient malheureux & maudit des Dieux, il leur répondit: *aussi ne l'ay-je point quitté que je ne luy aye cloüé les pieds & les mains à une roüe.* Il ne reste aujourd'huy aucune de ces deux Pieces: nous savons seulement qu'Aristote les met au nombre des Pieces pathetiques. Eustathius explique ingenieusement cette fable d'Ixion, sur le premier Livre de l'Iliade.

Io vaga] Io, fille d'Inachus, qui

fut aimée de Jupiter, changée en Vache, & renduë furieuse par la jalousie de Junon, qui luy envoya un Taon, lequel la piqua si bien, qu'elle courut plusieurs païs, traversa les mers, & arriva enfin en Egypte, où elle recouvra sa premiere forme, & fut adorée sous le nom d'Isis. Eschyle la fait si vagabonde dans son Promethée, qu'elle arrive sur la montagne où Promethée estoit attaché, au fond de la Scythie; & qu'elle apprend là de ce malheureux toutes les courses qu'elle a encore à faire.

Tristis Orestes] *Tristis* ne signifie pas icy seulement triste, mais *noir, furieux, forcené*, un homme que la tristesse jette dans la fureur. C'est ainsi qu'il appelle ailleurs la colere *triste*, *tristes ut iræ*. Ovide a dit de mesme, *Tristis Oresta.* Euripide a admirablement réüssi à representer Oreste en cet état, dans la merveilleuse Piece qui porte ce nom, où il le represente plûtost comme un spectre hideux, que comme un homme. Aussi Menelas s'écrie en le voyant : *O Dieux, que voy-je? quel mort se presente à mes yeux?* Oreste répond : *Vous avez raison, car*

mes maux ſont ſi grands que quoique je voye la lumiere, je ne vis plus.

MEN. *Vos yeux ſont égarés, voſtre regard funeſte.*

OR. *Mon corps s'en eſt allé, & mon nom ſeul me reſte.*

ME. Δεινὸν δ' λεύσσεις ὀμμάτων ξηραῖς κόραις.

OR. Τὸ σῶμα φροῦδον, τὸ δ' ὄνομ' οὐ λέλοιπέ μοι.

Ce dernier vers, pour dire cela en paſſant, a eſté diverſement expliqué par les Interpretes; mais je ſuis perſuadé qu'on n'a point donné dans le veritable ſens. Oreſte veut dire qu'il ne reſte plus de luy que ce que ſon nom a de funeſte & d'affreux. Car il fait une alluſion viſible à la ſignification du nom *Oreſte*, qui, ſelon le ſentiment de Socrate dans le Cratilus, marque quelque choſe de ſauvage, de feroce, & de brutal. τὸ θηριῶδες τῆς φύσεως καὶ τὸ ἄγριον αὐτοῦ καὶ τὸ ὀρεινὸν ἐν δεικνύμενον τῷ ὀνόματι.

125 *Si quid inexpertum ſcenæ committis*] Aprés avoir expliqué la premiere partie du vers 119. *aut famam*

ſequere, il en explique la derniere, *aut ſibi convenientia finge*; & il enſeigne ce qu'il faut obſerver quand on met ſur la ſcene des caracteres nouveaux. La premiere qualité que doivent avoir ces caracteres, c'eſt d'eſtre conformes & convenables; c'eſt à dire qu'il faut qu'un furieux faſſe les actions d'un furieux; un Roy celles d'un Roy; un ambitieux, tout ce que l'ambition inſpire; qu'une femme n'ait ni la vaillance d'Achille, ni la prudence de Neſtor, &c. Et la ſeconde, qu'ils ne ſe démentent jamais, & qu'ils ſoient à la fin de la Tragedie ce qu'ils eſtoient au commencement. C'eſt ce qu'Ariſtote appelle, τὸ ὁμαλὸν, *l'égalité*, dont il fait la quatriéme condition des mœurs; car elle eſt auſſi neceſſaire aux caracteres connus qu'à ceux qu'on invente. Mais comme dans les premiers on a des guides qu'on ſuit, Horace s'eſt contenté de donner ce precepte pour les derniers, où il eſt le plus neceſſaire. M. Deſpreaux a fort bien expliqué ce ſentimẽt d'Horace, quand il a dit dans ſa Poëtique:

D'un nouveau perſonnage inventés-vous l'idée?

Qu'en tout avec soy-mesme il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.

Il est permis aux Poëtes Tragiques d'inventer des sujets & des personnages. Aristote dit qu'Agathon le pratiqua fort heureusement dans sa Piece qu'il intitula, *La Fleur*, qui fut admirée de tout le monde, quoique tout y fust inventé.

128 *Difficile est propriè communia dicere*] Aprés avoir marqué les deux qualités qu'il faut donner aux personnages qu'on invente, il conseille aux Poëtes Tragiques de n'user pas trop facilement de cette liberté qu'ils ont d'en inventer : car il est tres-difficile de réüssir dans ces nouveaux caracteres. *Il est mal-aisé*, dit Horace, *de traiter proprement*, c'est à dire *convenablement*, *des sujets communs*, c'est à dire des sujets inventés, & qui n'ont aucun fondement ni dans l'Histoire ni dans la Fable. Et il les appelle *communs*, parce qu'ils sont en la disposition de tout le monde, & que tout le monde a le droit de les inventer, & qu'ils sont, comme on dit, au premier occupant.

occupant. Le jugement d'Horace eſt tres-ſeur. Il eſt bien difficile d'inventer un nouveau caractere qui ſoit juſte & naturel. Car ou l'on va au delà des bornes, ou l'on demeure en deçà ; & pour eſtre convaincu de cette verité, on n'a qu'à comparer dans nos Poëtes tragiques les caracteres qu'ils ont trouvé tout formés, & ceux qu'ils ont inventés eux-meſmes. On trouvera qu'ils ont beaucoup mieux réüſſi dans les premiers que dans les autres. Mais quand meſme un Poëte formeroit ce caractere fort juſte, il ne ſeroit pas pourtant aſſuré de réüſſir. Car tout le monde pretendra avoir le droit de juger de ce caractere, & de le cenſurer, s'il n'eſt pas conforme à l'idée qu'il en a, & qu'il pretend la ſeule bonne. Au lieu que quand on ſuit des caracteres connus, alors on eſt à couvert de la cenſure, parce qu'on a une regle commune, dont il n'eſt pas permis de s'écarter, & qui eſt generalement reçuë. Voilà pourquoy Horace dit avec beaucoup de raiſon, *difficile eſt propriè communia dicere.* Ceux qui ont cru qu'il appelloit icy *communia*, des choſes communes & ordinaires, des carac-

teres connus & traités par d'autres Poëtes, ſe ſont infiniment trompés. Ils jettent Horace dans une contradiction manifeſte, puiſqu'il conſeille immediatement aprés de s'attacher aux caracteres connus. Cette matiere eſt aſſez éclaircie, il n'eſt pas neceſſaire de refuter plus au long ce ſentiment qui n'a rien que d'abſurde.

129 *Tuque rectius Iliacum carmen deducis in actus*] Il conſeille de mettre plûtoſt ſur la ſcene des ſujets & des caracteres tirés de l'Iliade ou de l'Odyſſée: car ces deux Poëmes ſont également compris ſous le mot *Iliacum carmen*. Horace eſt icy du ſentiment d'Ariſtote & de Platon, qui ont tous deux écrit qu'Homere eſt un Poëte Tragique. Ariſtote dit en propres termes dans ſa Poëtique, μιμήσεις δραματικὰς ἐποίησεν, qu'il a fait des imitations Dramatiques, & que ſon Iliade & ſon Odyſſée ont le meſme rapport avec la Tragedie, que ſon Margités avec la Comedie. Et Platon dans le x. Livre de la Republique, appelle Homere le Pere & le Chef de la Tragedie, ἡγεμόνα τῆς τραγῳδίας & Ὅμηρον ποιητικώτατον εἶναι καὶ πρῶτον τῶν τραγῳδοποιῶν.

Le Prince de la Poësie, & le premier des Poëtes Tragiques. En liſant l'Iliade & l'Odyſſée, on croiroit que ces deux Poëmes ſont fertiles en ſujets de Tragedie; mais Ariſtote n'en a pas fait le meſme jugement : car il aſſure qu'on ne peut tirer qu'un ſujet de Tragedie de chacun de ces Poëmes, ou deux tout au plus. Τοιγαροῦν ἐκ μὲν Ἰλιάδος καὶ Ὀδυσσείας μία τραγῳδία ποιεῖται ἑκατέρας, ἢ δύο μόναι. Mais Ariſtote eſtoit plus difficile ſur les ſujets de Tragedie que nous ne le ſommes aujourd'huy.

130 *Quam ſi proferres* ignota indictaque prius] Il appelle icy *ignota indictaque* ce qu'il appelle plus haut *communia*, des ſujets inconnus, & qui n'ont jamais eſté traités. Il ne ſe contente pas de dire *ignota*, *inconnus*, il ajoûte *indictaque*, que perſonne n'a traités, dont perſonne n'a parlé : car un ſujet pourroit eſtre inconnu ſans eſtre nouveau. C'eſt comme il a dit dans l'Ode xxv. du Livre III. *Dicam inſigne, recens, adhuc indictum ore alio. Je diray des choſes nouvelles, & qui n'auront jamais eſté dites.*

131 *Publica materies privati juris*

erit, si &c.] Comme le conseil qu'il vient de donner de s'attacher à des sujets qui ayent esté traités, pouvoit jetter les Poëtes dans une imitation basse & servile ; il leur enseigne icy de quelle maniere ils doivent se conduire pour se rendre propres ces sujets déja connus. *Publica materies*, l'Iliade, la Thebaïde, l'Odyssée, & tous les sujets des anciennes Tragedies. Horace oppose *publica materies*, τὰ δημόσια, à *communia*, τὰ κοῖνα. C'est ainsi que Chrysippe se vantoit d'avoir rendu sienne la Medée d'Euripide, parce qu'en traitant ce sujet, il ne s'estoit pas assujeti à suivre la disposition que ce Poëte Grec avoit donnée à sa Piece.

132 *Nec circa vilem patulumque moraberis orbem*] Heinsius pretend qu'Horace appelle *orbem vilem & patulum* un vain circuit de paroles qui ne font rien au sujet ; toutes sortes d'épisodes étrangers ; & il croit qu'icy *orbis* est ce qu'Aristote appelle dans sa Rhetorique, τὰ κύκλῳ, qui est proprement tout ce que les valets disent pour cacher ou pour déguiser une verité ; λέγουσι τὰ κύκλῳ ; c'est ce que

nous disons, *ils tournent autour du pot*, ils disent tout ce qui ne fait point au sujet sur lequel on les interroge, τὰ ἐκτὸς τοῦ πράγματος καὶ τῆς ὑποθέσεως λέγουσι. Mais outre que cette figure est basse, il seroit difficile d'accommoder ce sens-là au sujet dont Horace traite. Il conseille aux Poëtes de prendre le sujet d'une Tragedie dans les Poëmes d'Homere par exemple; il faut donc qu'en mesme temps il les empesche de tomber dans les fautes qu'ils pourroient faire. La premiere & la plus considerable c'est de s'amuser *circa orbem vilem & patulum*, à un circuit vil & ouvert à tout le monde : & ce *circuit* n'est autre que de faire entrer dans sa Tragedie toutes les parties du Poëme d'Homere, & d'imiter la liaison & l'enchaînement qu'il leur a donné en ouvrant la scene par la querelle d'Achille & d'Agamemnon, & en la fermant par les funerailles d'Hector. Il n'y a rien de plus vicieux que ce circuit; car outre qu'il est aisé, & que le plus maigre genie en est capable, c'est pourquoy Horace l'appelle *vilem & patulum*, il ne peut jamais avoir aucun succés, parce que ce qui

eſt d'une juſte étenduë pour le Poëme Epique, devient monſtrueux quand il eſt renfermé dans les bornes étroites de la Tragedie, comme nous le verrons dans la Poëtique d'Ariſtote, où Horace a puiſé toute la doctrine qu'il enſeigne icy. Outre ce circuit vicieux, il y en a encore un autre qui ne l'eſt pas moins, & dont il parle dans le vers 147.

133 *Nec verbum verbo curabis reddere*] Si Horace ne veut pas qu'on prenne toute la matiere de l'Iliade en ſuivant ſon ordre & ſes liaiſons, il ne veut pas non plus qu'on luy dérobe ſes vers, & qu'on les traduiſe mot à mot: car c'eſt la fonction d'un Interprete ſcrupuleux, & non pas d'un Poëte. Il faut imiter la ſageſſe d'Eſchyle, Sophocle & Euripide, ils ont tous puiſé des ſentimens dans Homere, mais ils ne l'ont pas traduit.

Fidus interpres] Comme un Interprete fidele, qui ſe croit obligé de rendre mot pour mot les originaux qu'il traduit. Horace blâme icy aſſurément cette fidelité ſuperſtitieuſe des Traducteurs qui ſuivent trop la lettre. En effet les mots & les ſyllabes

des plus excellens originaux ne sont de l'essence de la chose que dans l'esprit des Pedants. Ciceron dit fort bien dans le Traité *de Optim. Gen. Orat.* en parlant des deux Oraisons d'Eschine & de Demosthene, qu'il avoit traduites : *Nec converti ut Interpres, sed ut Orator, sententiis iisdem & earum formis, tanquam figuris, verbis ad nostram consuetudinem aptis : in quibus non verbum pro verbo necesse habui reddere, sed genus omnium verborum vimque servari: non enim ea me annumerare Lectori putavi, sed appendere. Je les ay traduites non pas en Interprete, mais en Orateur, en conservant les sentences & leurs differentes formes, comme des figures ; & en m'expliquant du reste en termes à nostre usage, & selon nos manieres. J'ay jugé qu'il n'estoit pas necessaire de m'assujettir à rendre mot pour mot, mais seulement d'exprimer toute la force & toute la proprieté des termes : car j'ay crû que je ne rendois pas à mon Lecteur ces termes au compte, mais au poids.* S'il est honteux aux Traducteurs de traduire servilement mot à mot, quelle honte n'est-ce pas à un Poëte?

134 *Nec desilies imitator in arctum*

unde proferre pedem] C'eſt, à mon avis, un des plus difficiles endroits d'Horace, je le croy meſme le plus difficile. Je ne ſay ſi j'en ay trouvé le veritable ſens. Je ſay bien au moins que ce Poëte ne parle icy ni de ceux qui s'aſtreignent à une certaine meſure de vers dans leur imitation, ni de ceux qui s'éloignent trop de leur original. Voicy ma penſée. Horace a déja donné aux Poëtes Tragiques deux moyens de ſe rendre propres des ſujets qui ont déja eſté traités. Le premier eſt de ne pas mettre dans une Tragedie toute la matiere d'un Poëme Epique. Et le ſecond, de ne pas traduire les vers mot à mot. Il leur en donne icy un troiſiéme, qui eſt de ne pas s'aſſujetir ſi fort à ſuivre leur Auteur, en imitant une ſeule action, qu'ils ſe jettent dans un embarras d'où ils ne puiſſent ſe tirer ſans honte, ou ſans violer les loix de leur Poëme: car les loix de la Tragedie ſont bien differentes de celles du Poëme Epique. Un exemple rendra cela clair. Je veux faire une Tragedie de la colere d'Achille, & ſuivre les deux premiers preceptes d'Horace, c'eſt à dire que

je ne veux pas renfermer toute l'Iliade dans ma Tragedie, ni luy dérober ſes expreſſions; je veux m'attacher uniquement à ce qui fait à mon ſujet. Mais en le faiſant je manqueray contre le troiſiéme precepte, ſi je m'aſſujetis à repreſenter les meſmes circonſtances de la colere d'Achille, qu'Homere a repreſentées; car je me jetteray par là dans des pas faſcheux. Quel moyen de repreſenter Achille qui tire à demi l'épée de ſon fourreau pour tuer Agamemnon, & de repreſenter en meſme temps Minerve qui prend cet emporté par les cheveux, pour l'empeſcher d'executer ſon deſſein? Cet obſtacle, qui eſt merveilleux dans le Poëme Epique, ſeroit ridicule dans la Tragedie. C'eſt, à mon avis, le ſens de ce precepte d'Horace, qui eſt d'une tres-grande utilité. Ceux qui ont lû *referre* au lieu de *proferre*, ne l'ont pas entendu.

136 *Nec ſic incipies*] Il blâme les commencemens faſtueux & empoulés des Poëmes Tragiques de ſon temps. Car les Poëtes, pour intereſſer les ſpectateurs, & pour leur donner une grande idée de leurs Pieces, en pro-

posoient d'abord le sujet avec emphase. Cela est vicieux en plusieurs façons. Ces commencemens doivent estre simples & modestes. Il faut se souvenir qu'Horace applique à la Tragedie les regles du Poëme Epique. Car si ces debuts éclatans sont ridicules dans le Poëme Epique, ils le sont encore plus dans la Tragedie.

Ut scriptor Cyclicus olim] On peut voir ce qui a esté dit des Poëtes Cycliques sur l'Ode VII. du Livre I.

Fortunam Priami cantabo & nobile letum] C'est le commencement du Poëme que Mævius avoit fait sur la guerre de Troye, & qui comprenoit toute l'histoire de Priam, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. C'est pourquoy le Poëte estoit appellé Poëte *Cyclique*, comme je l'ay expliqué ailleurs. Si Horace se moque de cette proposition de Mævius, que n'auroit-il point dit de celle que fait Stace, qui est aussi un Poëte Cyclique, puisqu'il a renfermé dans son Poëme toute l'histoire d'Achille, comme Mævius avoit renfermé dans le sien toute celle de Priam.

Magnanimum Æacidem formidatamque tonanti

Progeniem & vetitam patrio succedere cœlo
Diva refer.—

Il faut faire d'étranges efforts pour soûtenir jusqu'à la fin du Poëme l'idée qu'on donne d'un Heros redoutable à Jupiter. Mais il n'y a rien de plus extravagant que ces commencemens si enflés, & ils viennent bien plus de la foiblesse que de la force de ceux qui les font. Et voilà en quoy nos Poëtes modernes sont égaux aux anciens, ils tombent dans tous leurs defauts, & n'imitent presque jamais une seule de leurs vertus.

138 *Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?*] *Hiare*, c'est ouvrir la bouche fort grande, comme font obligez de faire ceux qui prononcent de grands mots & des vers enflés. Perse qui s'est aussi moqué de la sote enflure des commencemens des Poëmes Epiques & des Poëmes Dramatiques de son temps, s'est servi de ce mesme terme dans la Satire v.

Fabula seu mœsto ponatur hianda Tragœdo.

Les quinze premiers vers de cette Sa-

tire peuvent ſervir à illuſtrer ce paſſage d'Horace, & l'on ne ſera pas fâché de les avoir lûs.

139 *Parturient montes, naſcetur ridiculus mus*] Horace en finiſſant ſon vers par ce monoſyllabe *mus*, contre la regle ordinaire, exprime admirablement ce que produiſent les magnifiques promeſſes de ces Poëtes enflés. Il a imité cette fin de vers du premier Livre des Georgiques,

— ſæpè exiguus mus.

ou, ſelon le jugement de Quintilien, *clauſula ipſa unius ſyllabæ non uſitata addidit gratiam.* Cette fable des montagnes en travail, qui n'enfantent qu'une ſouris, eſt d'Eſope; & Phedre en a fait une application generale à ceux qui font de magnifiques promeſſes qui ne produiſent rien.

—— hoc ſcriptum eſt tibi
Qui magna cum minaris extricas nihil.

L'antiquité de cette fable paroiſt par ce mot des Egyptiens, qui ayant longtemps attendu Ageſilaus qui venoit à leur ſecours, & le voyant ſi mal fait & ſi petit, dirent entr'eux que c'étoit l'enfantement des montagnes qui

voient accouché d'un rat. Athenée rapporte les termes de cette fable ; ὤδινεν ὄρος. Ζεὺς δ' ἐφοβεῖτο, τὸ δ' ἔτεκεν μῦν. *La montagne estoit en travail, Jupiter s'en alarmoit, mais elle enfanta un rat.*

140 *Quanto rectius hic qui nil molitur inepte*] Il oppose à l'extravagance & à l'enflure de cette proposition du Poëme de Mævius, *fortunam Priami, &c.* la sagesse & la modestie de celle qu'Homere fait au commencement de son Odyssée : car il n'y a rien de plus simple que cette proposition, qui, comme un tres-habile homme l'a remarqué, *ne promet aucune grande action du Heros, mais uniquement les perils & les travaux continuels de ses voyages, & la perte de ses miserables compagnons.*

Qui nil molitur inepte] Ce jugement d'Horace, qu'Homere *ne fait rien d'inepte*, devroit retenir & faire rentrer en eux-mesmes certains Auteurs modernes, qui en s'efforçant de montrer dans Homere des fautes grossieres, ne font que découvrir leur ignorance & leur méchant goût.

141 *Dic mihi Musa virum*] Horace

met en deux vers les trois premiers vers de l'Odyſſée :

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ
Πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσε.
Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

Muſe, chantez-moy cet homme prudent qui, aprés avoir ruiné la ſacrée ville de Troye, a eſté long-temps errant, a connu les mœurs, & a viſité les villes de pluſieurs peuples. Mais Horace s'eſt contenté d'exprimer la modeſtie & la ſimplicité de la propoſition d'Homere, ſans en expliquer toutes les parties : car autrement on trouveroit deux defauts conſiderables dans ſa traduction. Le premier, en ce qu'il auroit oublié l'epithete *πολύτροπον*, *prudent*, qui marque le caractere d'Ulyſſe, & qui eſt ſi eſſentielle à ce Poëme, que par elle Homere nous prepare dés le premier vers à voir la prudence, la diſſimulation & l'adreſſe, qui ont fait joüer à Ulyſſe tant de perſonnages ſi differens. Le ſecond defaut ſeroit en ce qu'il auroit negligé la circonſtance qui intereſſe le plus

pour son Heros, & qui marque les perils de ses voyages : *ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη*, *qui a esté long-temps errant.* Ce second defaut seroit encore plus grand que le premier, parce que cette particularité marquant l'action d'Ulysse, & ce qui fait la matiere du Poëme, elle ne peut estre oubliée sans que la proposition devienne inutile. On pourroit encore trouver un troisiéme defaut dans cette traduction, en ce qu'elle dit d'une maniere vague, *aprés la prise de Troye*, au lieu de dire comme Homere, *aprés avoir ruiné Troye.* Le Poëte Grec fait d'abord connoistre que c'est son Heros qui a ruiné Troye. Ce que le Traducteur Latin ne fait nullement sentir.

143 *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem*] Les commencemens magnifiques qui ne sont point soûtenus, ressemblent à ces matieres qui prennent feu aisément, & qui aprés avoir jetté d'abord beaucoup de flamme, s'affaissent & ne jettent plus que de la fumée, c'est un feu de paille: au lieu que les commencemens modestes qui vont toûjours en augmentant, sont comme ces matieres solides

qui ne prennent feu qu'avec peine, & qui aprés avoir jetté beaucoup de fumée, s'enflâment, & jettent un feu qui échauffe & qui éclaire.

Ut speciosa dehinc miracula promat] Horace appelle icy des miracles éclatans les histoires qu'Homere raconte d'Antiphate, de Scylla, de Charibdis, du Cyclope Polypheme, &c. Et Longin, ce Critique si judicieux & si solide, en parlant de l'Odyssée par rapport à l'Iliade, ne juge pas moins avantageusement de ces mesmes endroits, en faisant cette magnifique comparaison : *Comme l'Ocean est toûjours grand, quoy qu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes; Homere aussi, aprés avoir quitté l'Iliade, ne laisse pas d'estre grand dans les narrations mesme incroyables & fabuleuses de l'Odyssée. Quand je vous dis cela, vous pouvez bien croire que je n'ay pas oublié les tempestes de l'Odyssée, ni ce qu'il dit du Cyclope, ni quelques autres endroits.* Ces endroits que Longin designe pour les mettre au dessus des autres, ce sont les mêmes qu'Horace appelle icy *des miracles*. Le mesme Longin fait assez connoître

tre

tre dans le meſme Chapitre le grand cas qu'il faiſoit des contes de l'Odyſſée, quand il les appelle des ſonges de Jupiter. *Car que peut-on penſer de ces fictions*, dit-il, *ſinon que ce ſont des ſonges de Jupiter meſme.* Τί γὰρ ἂν ἄλλο φήσαιμεν ταῦτα, ἢ τῷ ὄντι τοῦ Διὸς ἐνύπνια. C'eſt à dire que ſi Jupiter faiſoit des ſonges, il n'en pourroit faire de plus magnifiques ni de plus beaux.

145 *Antiphaten*] Antiphate Roy des Leſtrigons, qu'Homere décrit dans le dixiéme Livre de l'Odyſſée. C'eſtoient des mangeurs d'hommes. Homere dit qu'ils emportoient les compagnons d'Ulyſſe tout embrochés comme des poiſſons enfilés.

> Ἰχθῦς δ' ὣς πείροντες, ἀτερπέα δαῖτα φέροντο.

Car c'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage, qui donne une aſſez belle idée de ces Leſtrigons.

Scyllamque & Charybdim] Dans le détroit de Sicile il y a deux écueils tres-dangereux, dont l'un eſt appellé Scylla, du mot Punique *ſcol*, qui ſignifie *ruine, perte*; & l'autre *Charybde*, du mot *Chorobdam*, qui ſignifie

abîme de perdition. Homere en a fait deux monſtres horribles, dont on peut lire la deſcription dans le XII. Livre de l'Odyſſée.

Cum Cyclope] L'hiſtoire de Polypheme Roy des Cyclopes, qui habitoient cette partie de la Sicile qui eſt prés du Promontoire Lilibée, vis-à vis de l'Iſle Capraria. C'eſt un des plus beaux & des plus agreables contes d'Homere, & il n'y a rien d'égal à la deſcription qu'il fait de ces peuples dans le IX. Livre de l'Odyſſée.

146 *Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri*] Homere n'a point écrit ſur le retour de Diomede. Auſſi n'eſt-ce pas ce qu'Horace veut dire. Le ſens de ce paſſage eſt, qu'Homere dans ſon Poëme ſur le retour d'Ulyſſe, n'a pas fait comme le Poëte Antimachus, qui dans ſon Poëme du retour de Diomede, a commencé les avantures de ce Heros à la mort de ſon oncle Meleagre ; ce qui eſt ridicule & ſot.

147 *Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo*] La guerre de Troye n'eſt pas le ſujet de l'Iliade, elle n'eſt que l'occaſion qui fournit ce ſujet. Auſſi Homere n'a donné ni un com-

mencement ni une fin au ſiege de Troye, à peine luy donne-t-il un milieu qui luy ſoit propre. Mais il n'oublie aucune des parties de ſon ſujet, qui eſt la colere d'Achille. Ainſi bien loin de parler de l'origine d'Helene, dont le raviſſement fut la cauſe de cette guerre; il ne raconte pas même ſon enlevement. Horace ſe moque icy de l'Auteur de la petite Iliade, qui avoit commencé ſon Poëme par ces deux œufs, de l'un deſquels on avoit vû éclore Helene & Clytemneſtre; & de l'autre Caſtor & Pollux. Cet aſſemblage de tous les accidens de la vie d'un Heros, eſt tres-vicieux, & ne peut jamais eſtre excuſé par l'unité de la perſonne. Car il faut une unité d'action, comme Ariſtote l'a fort bien remarqué dans ſa Poëtique, où il condamne par cette meſme raiſon les Auteurs de l'Heracleïde & de la Theſeïde, & où il donne pour exemple la conduite d'Homere, qui dans ſon Odyſſée n'a pas entaſſé tous les accidens qui étoient arrivés à Ulyſſe; comme ſi la bleſſure que luy fit un Sanglier pendant qu'il chaſſoit ſur le mont Parnaſſe; & la

folie qu'il feignit lorſque les Grecs aſſembloient une Armée contre les Troyens, en eſtoient le ſujet. Tout de meſme, dans l'Iliade il ne s'eſt pas amuſé à faire l'hiſtoire d'Achille, il n'y a fait entrer aucune avanture qui n'ait une liaiſon manifeſte avec le tout; comme un habile Peintre n'exprime aucune action ni aucune circonſtance qui ne concoure avec l'action principale de ſon tableau. Aprés ces preceptes d'Ariſtote & d'Horace, il eſt étonnant que Stace ait fait une faute encore plus ridicule que celle qu'on reproche à l'Auteur de la petite Iliade: car il ne s'eſt pas contenté de commencer ſa Thebaïde par la naiſſance inceſtueuſe d'Etheocle & de Polinice, il remonte juſqu'à la fondation de Thebes, & commence ſon Poëme par le raviſſement d'Europe, qui a eſté la premiere cauſe de cette fondation.

148 *Semper ad eventum feſtinat*] Il marche toûjours vers la fin de ſon ſujet; & dans ce deſſein il n'employe aucun epiſode qui n'y conduiſe, & qui ne faſſe une partie de ce tout qu'il veut rendre parfait & achevé. La fin

& le but de l'Iliade eſt la vengeance d'Achille. Et la fin de l'Odyſſée, c'eſt l'entier rétabliſſement d'Ulyſſe dans ſa maiſon. Une conduite toute contraire à celle d'Homere, c'eſt celle de Stace dans ſa Thebaïde; au lieu de marcher vers la fin de ſon action, il ſemble qu'il apprehende d'y arriver, & il la recule par des Epiſodes qui ſont ſi indépendans de ſon ſujet, qu'on pourroit les retrancher abſolument ſans changer rien au tout.

149 *Et in medias res non ſecus ac notas auditorem rapit*] Ce paſſage me paroiſt fort important & fort difficile. On l'a expliqué comme ſi Horace avoit voulu dire qu'Homere tranſporte d'abord ſes auditeurs au milieu de ſa matiere, pour les entretenir toûjours dans le deſir & dans l'eſperance d'en voir bien-toſt les evenemens. Je ſay bien que c'eſt une des grandes beautés du Poëme, & qu'Homere ne l'a pas negligée: car, comme Macrobe l'a fort bien remarqué dans le 11. chapitre du xv. Livre de ſes Saturnales: *Homerus vitans in Poëmate Hiſtoricorum ſimilitudinem, &c. ipſe Poëtica diſciplina à rerum medio cœpit,*

& ad initium pòst reverſus eſt. Homer voulant que ſon Poëme ne reſſemblaſt pa à une Hiſtoire, & eſtant parfaitemen inſtruit des loix de la Poëſie, commenc par le milieu de ſa matiere, & revien enſuite aux commencemens. Mais je ſui perſuadé que ce n'eſt pas le ſens de c paſſage, Horace s'eſt contenté d'avoi donné ce precepte dans le 43. vers, & i n'y a pas d'apparence qu'il le repet icy. Ce qu'il ajoûte, *non ſecus ac no tas*, m'en paroiſt une bonne preuve car comment Horace pourroit-il tranſ porter d'abord ſon Lecteur au milie de ſa matiere, comme ſi ce milieu lu eſtoit connu; ce milieu ne luy eſt pa plus connu que le commencement & la fin. D'ailleurs Horace ne parle pa icy de ce qu'Homere fait d'abord mais de ce qu'il pratique dans la ſuit & dans tout le cours du Poëme, com me cela paroiſt manifeſtement par c qui précede; *ſemper ad eventum feſti nat; Il ſe haſte toûjours d'arriver à l fin de ſon action, de ce qui fait ſon ſu jet.* Aprés avoir dit qu'il ſe haſte toû jours d'arriver à ſa fin, quelle apparen ce qu'Horace ramenaſt ſon Lecteu à ce qu'Homere fait au commence-

nent & une ſeule fois, ſur tout aprés voir donné ſur cela un fort beau precepte dans le 43. vers? J'oſe donc aſſurer que le veritable ſens de ce paſſage eſt, qu'Homere entraîne vîte ſes lecteurs, & les fait paſſer rapidement ſur toutes les choſes qui ont précedé l'action qui fait le ſujet de ſon Poëme, & qu'il appelle *medias res*, *moyennes*; ou parce qu'il en place le recit dans la ſuite de ſon Ouvrage, c'eſt à dire aprés le commencement & avant la fin; ou parce que ce ſont de ces choſes que les Grecs appellent proprement *μέσα*, *moyennes*, *indifferentes*, parce qu'il dépendoit du Poëte de les changer, & qu'il luy eſtoit libre d'attacher ſon ſujet à telle autre hiſtoire qu'il luy auroit plû de choiſir. Et Horace dit fort bien que le Poëte paſſe rapidement ſur ces avantures, comme ſi elles eſtoient connuës, & comme s'il ne les rapportoit que pour mieux fonder ſon ſujet, & en établir la vraiſemblance. Car voilà quelle eſt la pratique conſtante d'Homere. Tout ce qui précede la priſe de Troye, & la vangeance d'Achille, il le rapporte dans la ſuite de ſon Poëme comme

des évenemens publics & connus de tout le monde. C'est tout le secret du Poëme Epique, & c'est ce qu'un Poëte Tragique doit observer. Sophocle dans son Edipe, passe rapidement sur tout ce qui a précedé l'action qui fait le sujet de la Tragedie.

150 *Et quæ desperat tractata nitescere posse relinquit*] C'est une suite de ce qu'il vient de dire, qu'Homere promene rapidement son Lecteur sur ce qui a précedé son action : car comme cela pourroit faire croire qu'il rapporte l'histoire entiere, Horace a soin de marquer une grande adresse de ce grand Poëte, qui ne rappelle pas tous les incidens de l'histoire à laquelle il a attaché son sujet, mais qui en fait un choix tres-judicieux. Homere n'est pas seulement merveilleux par la maniere dont il a traité ses sujets, il l'est encore par le choix qu'il a fait des incidens qui pouvoient estre bien mis en œuvre, & par l'abandon de ceux qui n'estoient pas susceptibles des ornemens convenables à la grandeur & à la majesté de son Poëme. Ainsi dans son Iliade il n'a parlé ni des œufs de Leda, ni du ravissement d'Helene.

n

ni du sacrifice d'Iphigenie, ni du déguisement d'Achille habillé en fille, &c. Un Poëte Tragique doit imiter cette sage conduite, & rejetter tous les incidens qui ne répondent pas à la grandeur de son sujet. Tout cecy confirme d'une maniere tres-solide l'explication que j'ay donnée au vers precedent.

151 *Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet*] L'ame du Poëme Epique c'est la fable qui renferme & signifie une verité generale que l'application des noms rend particuliere. Ainsi la verité contenuë dans l'Iliade, c'est que l'union & la subordination conservent les Etats, & que la discorde & la desobeïssance les ruinent. La fiction dont on envelope cette verité, c'est la querelle d'Achille & d'Agamemnon, qu'on feint de tirer d'une histoire connuë comme la guerre de Troye, afin de la rendre plus vraisemblable. Dans le Poëme Epique, la fiction marche toûjours avec la verité. Mais ce n'est pas seulement la verité morale qu'Homere a enseignée dans ses fictions; c'est aussi tres-souvent la verité physique & la verité

hiſtorique, qu'il a envelopées ſous de beaux menſonges, afin de les rendre plus merveilleuſes, & par conſequent plus agreables : car, comme Ariſtote l'a remarqué dans ſa Poëtique, l'agreable naiſt du merveilleux ; c'eſt pourquoy ceux qui racontent quelque action, ajoûtent d'ordinaire à la verité. Homere eſt de tous les hommes celuy qui a le mieux réüſſi dans ces menſonges. Auſſi Ariſtote luy a donné cette loüange, *qu'il a enſeigné aux autres à mentir comme il faut :* δεδίδαχε δὲ μάλιστα Ὅμηρος καὶ τοὺς ἄλλους ψευδῆ λέγειν ὡς δεῖ. Mais examinons de plus prés le paſſage d'Horace. Il commence par le menſonge, *atque ita mentitur*, & con tinuë par le mélange du menſonge & de la verité; *ſic veris falſa remiſcet.* En quoy il explique parfaitement la con duite d'Homere, & tout le ſecret du Poëme, ſelon la doctrine d'Ariſtote Le Poëte dreſſe d'abord le plan de ſ fable, qui n'eſt pas moins un men ſonge que toutes les fables d'Eſope *mentitur, il ment.* Aprés avoir dreſſ ce plan, il faut rendre cette fable vrai ſemblable, & perſuader qu'elle a eſt faite, pour faire croire qu'elle eſt poſ

ſible : pour cet effet il l'attribuë à certains perſonnages connus, il nomme les lieux qui en ont eſté la ſcene, & il prend tout cela dans une hiſtoire connuë, d'où il tire quelques actions & quelques circonſtances veritables, qu'il lie avec ſon ſujet, & qu'il accommode à ſon deſſein, *ſic veris falſa remiſcet.* Ceux qui ont eu une conduite contraire à celle d'Homere, & qui ont fait le plan de leur Poëme aprés avoir cherché un Heros dans l'Hiſtoire, & choiſi une action veritable qu'il avoit faite, n'ont eu aucun ſuccés, & n'ont fait que des Poëmes fort ennuyeux. Tels ſont Silius, Stace, & Lucain; & parmi les anciens Grecs, l'Auteur de l'Heracleïde, & celuy de la Theſeïde.

152 *Primo ne medium, medio ne diſcrepet imum*] Il mêle par tout le menſonge avec la verité, afin que les trois parties de ſon ſujet ſoient bien liées & bien égales : car il faut que le milieu, qui eſt le nœud, réponde au commencement; & que la fin, qui eſt le dénoüement, réponde au commencement & au milieu. Si l'on employe la fiction dans une des trois parties, ſans

l'employer dans les deux autres, elles ſeront ſi inégales & ſi peu liées, qu'elles ne compoſeront plus le meſme tout; outre que de cette maniere le merveilleux, qui naiſt toûjours plus de l'ingenieuſe fiction, que de la verité, ne regnera plus dans tout l'Ouvrage. Tout cecy doit ſervir de regle aux Poëtes Tragiques.

158 *Tu, quid ego & populus mecum deſideret audi*] Il revient aux mœurs, qui ſont le fondement de tout. *Tu*, toy qui fais des Poëmes Dramatiques, c'eſt à dire, vous tous qui faites; car il ne parle pas aux Piſons.

154 *Si plauſoris eges aulæa manentis*] Si vous voulez qu'on attende la fin de la Piece, & qu'on ne ſorte pas au premier Acte, comme cela arrive aux Pieces des Poëtes ignorans, &c. *Aulæa manere, attendre qu'on leve la toile*, & comme nous dirions aujourd'huy, *qu'on la baiſſe.* On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur *aulæa premuntur* de la premiere Epiſtre du ſecond Livre.

155 *Donec Cantor, vos plaudite, dicat*] *Cantor* c'eſt le Chœur. D'autres pretendent que c'eſt un des Ac-

teurs, & je croy qu'ils ſe trompent. *Vos plaudite*, c'eſt ce que le Chœur diſoit à la fin de la Piece. Quintilien dans le chapitre I. du Livre VI. *Tunc eſt commovendum theatrum, cùm ventum ad ipſum illud quo veteres Comœdiæ, Tragœdiæque clauduntur. Plaudite. Il faut ſur tout tâcher d'émouvoir tout le Theatre, lors qu'on eſt arrivé à ce mot*, battez des mains, *par lequel finiſſent toutes les Tragedies & toutes les Comedies anciennes.*

155 *Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores*] Il a déja dit que les mœurs doivent eſtre ſemblables, *famam ſequere*; convenables, *convenientia finge*; & égales, *ſervetur ad imum qualis ab incepto proceſſerit.* Il manque à cela une quatriéme qualité, qu'elles ſoient bien exprimées, bien marquées; & c'eſt ce qu'il explique icy, *notandi ſunt tibi mores.* Il faut qu'elles ſoient ſi bien marquées, que perſonne ne s'y puiſſe méprendre, & qu'en voyant les actions du perſonnage que vous avez formé, tout le monde puiſſe dire: Voilà les actions d'un violent, d'un emporté, d'un ambitieux, d'un inconſtant, d'un avare, &c. Ainſi voilà

les quatre qualités qu'Ariſtote demande aux mœurs. Horace ne fait que renverſer ſon ordre en mettant la derniere, la qualité que ce Philoſophe voit mis la premiere : car ce qu'Horace appelle icy des mœurs marquées, c'eſt ce qu'Ariſtote a appellé des mœurs *bonnes*, χρηστὰ περὶ δὲ τὰ ἤθη τέτταρα ἐστὶν ὧν δεῖ στοχάζεσθαι, ἓν μὲν καὶ πρῶτον ὅπως χρηστὰ ᾖ. *Il y a quatre choſes à obſërver dans les mœurs ; la premiere, qu'elles ſoient bonnes.* Mais ce changement d'ordre ne change pas le precepte, & ne fait rien au fonds.

157 *Mobilibuſque decor naturis dandus & annis*] Voilà un beau vers, & bien expreſſif : mot à mot, *il faut donner aux natures mobiles & aux années leur propre beauté.* Les natures mobiles, c'eſt l'âge, qui marche toûjours comme un fleuve, & qui en marchant, donne des inclinations differentes ; & ces inclinations differentes, c'eſt ce qu'il appelle *decor*, la beauté propre de l'âge : car chaque âge a ſes beautés, comme chaque ſaiſon a les ſiennes ; donner à l'âge viril les beautés de la jeuneſſe, c'eſt revétir l'Automne des beautés de l'Eſté.

Et annis] Horace ne s'eſt pas contenté de dire *à chaque âge*, il dit *à chaque année*; parce que les inclinations d'un âge ne ſont pas les meſmes au commencement & à la fin, il s'y fait un changement inſenſible, qu'un Poëte doit connoiſtre, & marquer, comme un Peintre doit connoiſtre & marquer les changemens qui arrivent à chaque ſaiſon de l'année dans tout ſon progrés, pour ne pas faire, par exemple, la fin d'un Eſté ſemblable à ſon commencement ou à ſon milieu.

158 *Reddere qui voces jam ſcit puer*] Il va parcourir en gros les quatre âges de l'homme, & les Peintures qu'il en fait ſont également utiles aux Poëtes Tragiques, aux Poëtes Comiques, & à ceux qui font des Epopées. La premiere, qui eſt celle de l'enfance, n'eſt pas ſi neceſſaire que les trois autres : car il arrive fort peu qu'on faſſe parler un enfant. Voilà pourquoy Ariſtote l'a negligée dans ſa Rhetorique, & n'a parlé que de la jeuneſſe, de l'âge viril, & de la vieilleſſe. Outre que les qualités qu'Horace donne icy à l'enfance, durent encore dans la jeuneſſe, où ce Philoſophe les a com-

prises. Cependant Horace n'a pas jugé qu'il fust inutile de les marquer separément.

160 *Iram colligit ac ponit temerè, ac mutatur in horas*] Ces changemens ne viennent que de la mollesse du cerveau, où les objets s'impriment & s'effacent facilement; c'est pourquoy selon que cette mollesse est plus grande, ces changemens sont aussi plus prompts. Voilà d'où vient qu'il dit icy de l'enfant, *mutatur in horas*, & qu'ensuite il dit du jeune homme, *amata relinquere pernix.* Il y a plus de consistance & de tenuë dans celuy-cy que dans celuy-là; mais il ne laisse pas d'estre changeant comme l'autre.

161 *Imberbis juvenis tandem custode remoto*] C'est ce que Simon dit fort bien dans l'Andriene, en parlant de son fils qui estoit hors de page, & qui n'avoit plus de Gouverneur:

Quod plerique omnes faciunt adolescentuli,
Ut animum ad aliquod studium adjungant, aut equos
Alere aut canes ad venandum.

La pluspart des jeunes gens ont toûjours quelque passion dominante, comme d'a-

voir des chevaux , des chiens de chaſſe, &c. Horace a copié Ariſtote dans cette peinture des mœurs; mais il a peint en petit ce qu'Ariſtote a peint en grand, dans le ſecond Livre de ſa Rhetorique, & il s'eſt contenté de marquer les principaux traits d'un original qui eſtoit entre les mains de tout le monde, comme cet original eſt aujourd'huy moins connu, quoy qu'on en ait une traduction excellente, j'en feray icy un leger mais fidele crayon. *Les jeunes gens*, dit ce Philoſophe, *ſont fort ſenſuels & fort attachés à leurs plaiſirs. Pour contenter leur paſſion, ils trouvent tout facile; ils ſont fort changeans & fort ſujets à ſe laſſer des choſes qu'ils ont le plus aimées : tout ce qu'ils ſouhaitent, ils le ſouhaitent avec ardeur, mais cette ardeur s'éteint fort viſte : Ils aiment l'honneur qu'ils préferent aux richeſſes : Ils ſont coleres, emportés, ſimples, francs, credules, pleins d'eſperance, genereux, vaillants, preſomptueux, pitoyables, grands railleurs : Ils ſont capables de honte : Ils aiment leurs amis par le ſeul plaiſir qui leur revient de ce commerce; ils quittent l'utile pour l'honneſte : leurs fautes ſont*

toûjours plus grandes que celles des autres; & quand ils offencent, ce n'eſt pas tant pour nuire que pour faire affront.

162 *Et aprici gramine campi*] Il ſe plaiſt aux exercices du champ de Mars, qui ſont expliqués dans l'Ode VIII. du Livre I.

163 *Cereus in vitium flecti*] Il reçoit facilement l'impreſſion des vices, car eſtant ſimple & credule, & aimant ſes plaiſirs, il croit toûjours les trouver dans ce qu'il s'imagine, ou qu'on luy propoſe.

Monitoribus aſper] Il hait ceux qui le reprennent de ſes defauts. C'eſt un effet de ſa preſomption, & de la bonne opinion qu'il a de luy-meſme.

164 *Utilium tardus proviſor*] Les jeunes gens préferent toûjours l'honneſte à l'utile, parce qu'ils vivent plus par coûtume que par raiſonnement. Or la coûtume porte à l'honneſte, & le raiſonnement à l'utile.

Prodigus æris] Les jeunes gens jettent l'argent par les feneſtres, parce qu'ils n'en connoiſſent pas le prix, & qu'ils n'ont jamais éprouvé ce que c'eſt que la neceſſité.

165 *Sublimis*] Presomptueux, vain; la chaleur du sang fait en eux ce que le vin fait dans les yvrognes.

Cupidusque & amata relinquere pernix] Comme leurs passions sont plus vives & plus aigües que grandes, elles ne sont pas de durée ; c'est pourquoy ils sont fort changeans. Aristote dit fort bien qu'il en est de tous leurs desirs, comme de la faim & de la soif des malades.

166 *Conversis studiis ætas animusque virilis*] Pour trouver justement les mœurs de l'âge viril, il ne faut que prendre le milieu entre les mœurs des jeunes gens & celles des vieillards, en retranchant les excés où tombent les uns & les autres. Car tout ce qu'il y a de bon dans la jeunesse & dans la vieillesse, se trouve & se perfectionne dans l'âge viril; & tout ce qu'il y a de mauvais se corrige en se reduisant à la mediocrité qui en est le veritable caractere.

167 *Quærit opes & amicitias*] Comme l'esprit & le jugement sont alors dans leur force, un homme fait se conduit par le raisonnement ; c'est pourquoy il travaille à amasser du bien, & à se faire des amis solides.

Inſervit honori] Nous avons dit que les jeunes gens préferent l'honneſte à l'utile. L'homme fait ne tombe point dans cet excés, il a ſoin de l'un & de l'autre, & tâche d'accorder l'honneur avec l'intereſt. C'eſt ce qu'Horace a voulu dire par *inſervit*, qui eſt un terme qui marque la mediocrité.

168 *Commiſiſſe cavet quod mox mutare laboret*] Comme il corrige par le raiſonnement ce que la coûtume a de vicieux, il tâche de prendre des meſures juſtes pour ne rien faire dont il puiſſe ſe repentir.

169 *Multa ſenem circumveniunt incommoda*] Les mœurs de la vieilleſſe ſont juſtement le contraire de celles de la jeuneſſe. Je ne laiſſeray pas de mettre icy en gros, & ſans ordre, ce qu'Ariſtote en a écrit. *Les vieillards ſont difficiles, irreſolus, malins, ſoupçonneux, chagrins, avares, timides. Comme ils n'aiment guere, ils ne haïſſent guere non plus. Ils ont l'ame petite, & ſont fort atachez à la vie; ils ſe plaignent ſans ceſſe; ils préferent l'intereſt à l'honneur. Ils ſont ſans honte. Ils ne conçoivent de l'eſperance que fort*

ifficilement ; ils parlent beaucoup. Ils ont coleres, insensibles aux plaisirs plus ar foiblesse que par vertu : ils donnent out à leurs maximes particulieres, & ien à l'usage & à la coûtume. Quand 's offencent, c'est toûjours pour nuire : 's sont pitoyables, mais leur compassion vient de leur foiblesse, & non pas e leur humanité.

170 *Quærit, & inventis miser abstinet ac timet uti*] Le vieillard amasse, c n'ose se servir de ce qu'il a amassé ; car il sait que le bien est tres- ecessaire à la vie, & l'experience luy appris qu'il est autant aisé à perdre, ue difficile à acquerir.

171 *Vel quod res omnes timidè gelidéque ministrat*] Une des plus grandes incommodités de la vieillesse, c'est ette timidité generale qui se mêle à out ce qu'elle fait, & qui l'empêche le rien entreprendre qu'aprés une ongue & meure deliberation.

172 *Dilator*] Les vieillards sont irresolus, comme dit Aristote ; & de peur de s'engager, ils disent toûjours, *il faudra voir, cela se pourra faire.*

Spe longus] *Long à concevoir des*

esperances. Horace explique ainsi le δύσελπις d'Aristote, qui dit que les vieillards n'esperent que difficilement, à cause de leur timidité naturelle, de leur sang qui est refroidi, & de l'experience qu'ils ont faite que les affaires sont mauvaises, & qu'elles ne reüssissent que difficilement; outre qu'ils savent bien qu'il leur reste peu de temps à vivre. Je say bien que Lambin a expliqué *spe longus, qui porte loin ses esperances*; ce qu'il appuye sur ce qu'Horace a dit ailleurs, *spatio brevi spem longam reseces*, & *spem inchoare longam*. Mais ces passages ne font rien à celuy-cy: car il y a bien de la difference entre *spes longa* & *spe longus*; & quand mesme il se trouveroit des vieillards qui espereroient des choses fort éloignées, cela ne détruiroit pas ce qu'Horace dit icy en general, car il parle de ce qui arrive ordinairement. Or est-il que les vieillards sont en cela tres-opposés aux jeunes gens: ceux-cy sont toûjours pleins d'esperance, εὐέλπιδες, ils en conçoivent sur rien, *spe citi, spe prompti*. Et les autres sont δυσέλπιδες, *spe longi, spe tardi*; ils ne conçoivent pas de l'esperance fort ai-

ément, ils n'esperent que ce qu'ils oyent; & c'est pourquoy Aristote a lit *qu'ils vivent plus de memoire que l'esperance.*

Iners] Paresseux, lent, peu propre à l'action.

Avidusque futuri] Les vieillards ont d'autant plus attachés à la vie, u'ils approchent plus de leur fin; omme ceux qui ont perdu presque out leur bien, sont d'autant plus attachez au peu qui leur reste.

173 *Difficilis*] *Difficile*, δύσκολος ιλαίπος; c'est à dire de mauvaise humeur, qui trouve à redire à tout, ntraitable. Cela vient de ce qu'ils ont esté souvent trompez, & que tout eur est suspect.

Querulus] μεμψίμοιρος, ὀδυρτικός, Les vieillards se plaignent sans cesse, arce qu'ils ont l'ame petite, & qu'ils ont fait une longue épreuve des miseres de cette vie, où ils ont esté humiliez plusieurs fois; & d'ailleurs, comme dit Ciceron, ils croyent toûjours qu'on les méprise & qu'on se moque d'eux, *contemni se putant, despici, & illudi.*

Laudator temporis acti se puero] Les

vieillards ne s'intereſſent preſque point à l'avenir, parce qu'ils ne l'eſperent pas. Ils ne prennent pas non plus beaucoup de part au preſent, parce qu'ils ſont chagrins & foibles : mais ils ſont tout entiers dans le paſſé, dont ils conſervent toûjours une idée agreable, parce que c'a eſté le temps de leurs plaiſirs, & qu'ils ne vivent que de memoire, comme Ariſtote l'a fort bien dit. Voilà pourquoy ils ſont ſi grands parleurs, & mettent toûjours le paſſé ſi fort au deſſus du preſent. Tel eſt le caractere de Neſtor dans le 1. Livre de l'Iliade.

174 *Cenſor caſtigatorque minorum*] Quoy qu'Ariſtote n'ait pas exprimé préciſement ce qu'Horace dit icy, on ne laiſſe pas de voir qu'il eſt tiré de ſes principes. Comme les vieillards ont leurs maximes particulieres, & qu'ils ne joignent pas dans leurs jugemens le raiſonnement à l'uſage & à la coûtume; ils ſont choquez de tout, & les jeunes gens qui, comme on l'a déja dit, ſuivent plus la coûtume que le raiſonnement, leur paroiſſent fous. Voilà pourquoy les vieillards les grondent toûjours, & n'en ſont jamais contents.

175

175 *Multa ferunt anni venientes*] Ces années qui viennent & qui s'en retournent, *anni venientes & recedentes*, ont toûjours esté mal expliquées. *Anni venientes* sont les années qui viennent jusqu'à la fin de l'âge viril, par exemple, jusqu'à trente-cinq ou quarante ans ; les Anciens comptoient toûjours ces années *par addition*. *Anni recedentes*, les années qui s'en retournent, sont celles qui coulent depuis l'âge viril jusqu'à la mort, & que les Anciens comptoient *par soustraction*, en ôtant toûjours une année du precedent compte. On peut voir ce qui a esté remarqué sur ce vers, *& illi quos tibi dempserit, apponet annos*, de l'Ode v. du Livre II. J'ay voulu conserver la mesme idée dans la traduction, parce qu'elle est fort belle ; & quoique nous ne comptions pas les années comme les Anciens, nous ne laissons pas de l'entendre. Nous avons mesme une façon de parler qui revient assez à la leur, & qui paroist en avoir esté tirée : car nous disons d'une personne qui commence à entrer dans l'âge, qu'elle est sur son *retour*.

176 *Ne fortè seniles mandentur ju-*

veni partes] Afin de ne pas donner à un jeune homme le caractere d'un vieillard, & à un enfant celuy d'un homme fait, il faut étudier sans cess les mœurs & les passions qui suivent chaque âge, & tout ce qui leur est propre.

178 *Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis*] Nous nous attacheron toûjours aux choses qui sont jointes à l'âge, & à celles qui luy sont propres Horace explique icy ce beau precept d'Aristote, qui dit : Χρὴ δὲ καὶ ἐν τοῖ ἤθεσιν, ἀεὶ ζητεῖν ἢ τὸ ἀναγκαῖον, ἢ τὸ εἰκὸ: *Dans les mœurs il faut toûjours cherche ou la necessité, ou la vrai-semblance.* L necessité, c'est ce qu'Horace appell *adjuncta ævo*, tout ce qui suit l'âge necessairement ; & la vrai-semblance c'est ce qu'il appelle *apta ævo*, c'est dire tout ce qui luy est propre, & qu'on peut luy donner vrai-semblablement. On verra là les Remarques

179 *Aut agitur res in scenis, aut acta refertur*] Le Poëme Dramatiqu se passe en representation & en recit Par la representation, on met sur l scene tout ce qui doit estre exposé aux yeux du spectateur ; & par le reci

on l'informe de tout ce qu'il ne doit pas voir : car dans tous les ſujets il y a des endroits qui ne peuvent & qui ne doivent pas meſme eſtre vûs. Il en eſt de meſme dans le Poëme Epique.

180 *Segnius irritant animos*] Il eſt certain que ce qu'on voit touche beaucoup plus que ce qu'on ne fait qu'entendre : & d'un autre coſté il eſt vray auſſi que les yeux ſont plus incredules que les oreilles, & plus difficiles à perſuader. Voilà pourquoy un Poëte a beſoin de beaucoup de jugement & d'adreſſe, pour ne pas laiſſer derriere le theatre les incidens qui pourroient toucher le ſpectateur, s'il les étaloit ſur la ſcene, & pour ne pas y étaler ceux qui ne pourroient que le rebuter par leur peu de vrai-ſemblance, ou le choquer par leur atrocité.

181 *Oculis fidelibus*] *Les yeux fideles*, c'eſt à dire dont le témoignage eſt crû ; ou qui repreſentent les objets tels qu'ils les voyent. Comme on appelle un miroir fidele qui rend l'objet comme il le reçoit, & tel qu'il eſt.

182 *Et quæ ipſe ſibi tradit ſpectator*] Cette expreſſion eſt heureuſe. Dans la repreſentation, le ſpectateur

apprend par luy-mesme ce qui se passe, il y assiste, & il peut s'en former telle idée qu'il veut : au lieu que dans le recit il ne l'apprend que par l'entremise d'un tiers, & il ne peut s'en former d'autre idée que celle qu'il plaist à ce tiers de luy en donner.

Non tamen intus digna geri] Quelque avantage qu'ait un Poëte à étaler ses incidens aux yeux du spectateur, il doit éviter avec beaucoup de soin de luy faire voir ceux qui seroient ou incroyables, ou atroces : car cela auroit un succés tout contraire à celuy qu'il esperoit.

184 *Facundia præsens*] Le recit d'un Acteur present. Et Horace dit *facundia*, parce que ce recit doit estre pompeux & pathetique ; comme est dans l'Edipe de Sophocle le recit qu'on vient faire de la mort de Jocaste, & de l'action d'Edipe qui s'est crevé les yeux.

185 *Nec pueros coram populo Medea trucidet*] De la maniere dont Horace s'exprime, on a voulu en inferer qu'il ne condamne pas tous les meurtres dont on ensanglante la scene ; mais seulement les meurtres atroces &

odieux, comme celuy d'une mere qui tuë ses enfans, & celuy d'un oncle qui fait boüillir ses neveux pour les faire manger à son frere. On a voulu mesme prouver qu'on pouvoit étaler des meurtres sur le theatre avec succés, puisque cela a esté heureusement pratiqué par les trois plus excellens Poëtes Tragiques. Eschyle, dit-on, fait tuer sur le theatre Agamemnon par les mains de Clytemnestre; il y fait mourir Promethée d'un coup de tonnerre, & massacrer Clytemnestre en public, dans ses Cœphores. Sophocle a eu la mesme conduite dans son Electre, où Oreste tuë sa mere aux yeux des spectateurs. Dans Euripide, Alceste vient mourir sur le theatre, & l'Heroïne des Heraclides, la Princesse Macarie, se tuë de mesme en public. Mais si les scenes sanglantes ne sont fondées que sur ces autorités, il sera bien mal-aisé d'en établir & d'en excuser l'usage : car il n'y a rien de plus faux que toutes ces allegations. Agamemnon n'est point assassiné sur le theatre dans Eschyle, puisqu'il crie qu'on l'assassine dans le Palais, & que le Chœur qui entend ces cris, demande

d'abord qui c'eſt qu'on tuë; & enſuite ayant connu la voix du Roy, il ſe met en état d'entrer pour le ſecourir. Promethée n'y eſt pas tué non plus d'un coup de foudre : car il dit luy-meſme que Jupiter a beau faire, qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de le tuer : il eſt enlevé par un orage qui finit la Piece. Je m'étonne que Scaliger s'y ſoit trompé : comment cela s'accorderoit-il avec la loüange que les Anciens ont donnée à Eſchyle, d'avoir le premier éloigné des yeux des ſpectateurs les meurtres & les choſes atroces ? Et il eſt ſi peu vray que Clytemneſtre ſoit tuée en public dans les Cœphores, qu'au contraire Oreſte luy dit : *Suivez-moy, je veux vous immoler prés du corps d'Egyſthe.* Sophocle n'a pas eſté moins ſage dans ſon Electre, où Oreſte tuë ſa mere dans le Palais; comme cela paroiſt manifeſtement par tout ce que dit Electre, quand elle voit revenir ſur la ſcene ſes liberateurs les mains ſanglantes. Pour Euripide, il eſt certain qu'il fait mourir Alceſte ſur le theatre; mais ſa mort ne peut pas eſtre citée pour un exemple qui autoriſe les ſcenes ſanglantes : car elle ſe conſume

peu à peu, comme le Poëte a eu soin d'en avertir, en faisant dire par la Suivante d'Alceste, que cette Princesse *s'affoiblit & se consume peu à peu par sa maladie:*

—φθίνει γὰρ καὶ μαραίνεται νόσῳ.

& quand mesme elle se seroit blessée derriere le theatre, ce qui n'est pas; & qu'elle viendroit expirer aux yeux des spectateurs; on n'en pourroit jamais tirer cette consequence, qu'il est permis d'introduire des Acteurs qui se tuënt sur le theatre; ils y meurent, mais ils ne s'y tuënt pas. Puis qu'on voit donc que la pratique des trois Tragiques Grecs est entierement contraire à ce qu'on avoit voulu établir, ne peut-on pas conclure de là que toutes sortes de meurtres sur la scene sont illicites & odieux? Mais, dira-t-on, il est au moins certain qu'Ajax se tuë sur le theatre dans la premiere Tragedie de Sophocle. Je répons qu'on s'est trompé sur ce meurtre d'Ajax, & qu'on n'a pas connu une des grandes beautés de cette Piece, parce qu'on n'a pas pris garde d'assez pres à la merveilleuse adresse du Poëte, qui a mis à l'extremite de la scene un

bois pour y faire tuer Ajax, ſans l'exposer en cet état aux yeux des ſpectateurs qui l'entendent ſans le voir, comme je le prouveray plus au long dans mes Remarques ſur ce Poëte. Il eſt inutile de dire qu'Horace ne parle que des meurtres odieux : car il met la Medée & l'Atrée pour toutes ſortes de ſujets de Tragedie. En un mot je dis que les meurtres ſur la ſcene ne peuvent eſtre approuvés, de quelque nature qu'ils ſoient, & qu'ils ont eſté introduits par de méchans Poëtes, qui n'ayant pas la force de toucher par de ſimples recits, ont eu recours à ces triſtes ſpectacles, qui ont en effet rendu leurs Pieces plus pitoyables qu'ils ne penſoient.

Coram populo Medea] La Medée eſt un fort beau ſujet de Tragedie, & il n'eſt pas vray que l'antiquité l'ait condamné. Horace ne le défend pas non plus, il défend ſeulement qu'elle tuë ſes enfans en public. Seneque n'a pas laiſſé de violer ce precepte dans ſa Medée ; mais un bon Poëte n'aura garde de l'imiter.

186 *Aut humana palam coquat nefarius Atreus*] On ſait le ſujet de cette

Piece,

Piece. Je croy que Sophocle l'avoit traité. Accius le mit enſuite ſur le theatre de Rome; & il évita fort ſagement ce qu'Horace défend icy : car on n'apprend l'action atroce d'Atrée que par le recit.

— concoquit partem vapore flammeo,
Tribuit verubus lacerta in focos.

187 *Aut in avem Progne*] Aprés avoir parlé des meurtres dans les deux vers precedens, il parle dans celuy cy de tous les autres incidens, qui ſeroient auſſi ridicules ſur la ſcene, qu'ils ſont agreables dans la fable, comme toutes les metamorphoſes. Par exemple, celle de Progné en Hyrondelle, celle de Philomele en Roſſignol, celle de Cadmus & d'Hermione en ſerpens, &c. Un Poëte qui feroit le Terée & le Cadmus, ſeroit ſifflé, s'il n'éloignoit de la vuë des ſpectateurs des changemens ſi incroyables, & qui ne ſont ſupportables que dans la narration. C'eſt pourquoy le Poëme Epique les reçoit avec ſuccés : car dans Homere on raconte la metamorphoſe du vaiſſeau d'Ulyſſe en une pierre ; & dans Virgile, celle des vaiſſeaux d'Enée en autant de Nymphes.

189 *Neve minor neu sit quinto productior actu*] Asconius Pedianus a dit comme Horace sur ce passage de la IV. Verr. *in quarto actu improbitatis. Fabula, sive tragica, sive comica, quinque actus habere debet. Toute Piece de theatre, soit tragique, soit comique, doit avoir cinq actes.* Il seroit difficile de dire si Asconius a suivi Horace, ou si Horace n'a parlé qu'aprés Asconius Mais ce precepte est fondé sur la pratique constante de tous les Poëtes anciens, qui ont divisé leurs Pieces en cinq Parties, que les Latins ont appelle *Actes.* Aristote n'a rien dit de cette division, mais on ne laisse pas de l'inferer de ses maximes. Ce grand Critique dit dans sa Poëtique, que les Poëtes doivent donner à leur suje une étenduë qui ne soit pas arbitraire mais certaine. De plus, ajoûte ce Philosophe, tout ce qu'il y a de beau parmi les animaux & parmi les autre estres, s'il est composé de parties, doi avoir non seulement un ordre, mai encore une grandeur juste & raisonnable : car le beau consiste dans l'ordre & dans la grandeur : c'est pourquoy rien de petit ne peut estre beau

parce que la vuë ſe confond dans un objet qu'on voit dans un moment preſque inſenſible. Rien de trop grand ne peut eſtre beau non plus, parce qu'on ne le voit pas d'un coup d'œil, & qu'en voyant ſes parties ſucceſſivement l'une aprés l'autre, le ſpectateur perd l'idée du tout, comme s'il voyoit un animal de dix mille ſtades. Ainſi donc comme tous les animaux & tous les autres eſtres doivent avoir une étenduë que l'œil puiſſe comprendre & meſurer aiſément & tout d'un coup, de meſme il faut que les ſujets des Pieces Dramatiques ayent une étenduë que la memoire puiſſe embraſſer & retenir ſans peine. Voilà quelle eſt la doctrine d'Ariſtote, d'où il reſulte manifeſtement, que ſi les Pieces de cinq Actes ont leur juſte grandeur, celles de trois ſont defectueuſes & condamnables : & au contraire, que ſi cette juſte grandeur ſe trouve dans celles-cy, celles de cinq Actes ſont auſſi monſtrueuſes & auſſi inſoûtenables que ſi elles eſtoient de ſept. Sur cela il n'eſt pas difficile de voir que la queſtion ne peut eſtre décidée qu'en faveur du precepte d'Horace. Les Pieces en

trois Actes ont le defaut qu'Ariſtote trouve dans les petits objets, la vuë s'y confond, & elles ſont ou dénuées ou accablées d'incidens. Les Pieces en ſix ou en ſept Actes auroient le defaut des grands corps, le ſpectateur perdroit l'idée du tout, à cauſe de ſon exceſſive grandeur. Le juſte milieu ſe trouve donc dans les cinq Actes, car ils donnent lieu à la varieté d'incidens neceſſaires pour les paſſions, & ils ont les qualités qu'Ariſtote demande dans les ſujets bien compoſés. J'ay voulu rechercher ce qui avoit pû donner l'idée de ces Pieces en trois Actes & aprés un aſſez long examen, j'ay trouvé que ſi les Italiens ne ſont pas les ſeuls auteurs de ce deſordre; & ſi l'on a cherché quelque autorité pour faire au theatre un ſi grand changement, on pourroit bien l'avoir tirée de ce paſſage mal entendu de la Poëtique d'Ariſtote, qui dit, *qu'un tout parfait eſt ce qui a un commencement, un milieu, & une fin:* car ſur cela on aura crû que pour attraper la perfection il ſuffiſoit de donner trois Actes aux Pieces de theatre. Quoy qu'il en ſoit ſi l'on ne veut pas entierement ban-

nir les Pieces de trois Actes, on ne doit souffrir cette composition vicieuse que dans les farces, qui tiennent lieu des Satires & des *Exodia* des Anciens, & qui peuvent estre d'un seul Acte, comme estoient ces Satires: car il faut bien que nous puissions faire encore aujourd'huy les mesmes plaintes qu'Horace faisoit de son temps: *hodieque manent vestigia ruris. Nous voyons durer encore les marques de l'ancienne rusticité.* Il est si vray que les cinq Actes sont essentiels & necessaires au Poëme Dramatique parfait & achevé, qu'on ne trouvera jamais que les Anciens ayent violé cette regle. Jusques-là mesme qu'Euripide dans son Cyclope, qui est une Tragedie Satyrique, & une espece de Pastorale, & où par consequent il semble qu'il auroit pû se donner plus de liberté que dans une veritable Tragedie, a partagé son sujet en cinq Actes bien distincts & bien marquez, quoique sa Piece n'ait que huit cens vers; ce qui est tres-remarquable. C'est sur cette coûtume si bien établie, que Marc Antonin a fait ce raisonnement qui prouve d'une maniere tres-solide ce

que j'ay avancé. Il compare la vie à une Piece de Theatre; & il veut consoler un homme qui meurt fort jeune, & qui luy répond : *Mais je n'ay pas encore achevé les cinq Actes, je n'en ay joüé que trois. C'est bien dit,* replique ce sage Empereur, *tu en as joüé trois. Or dans la vie trois actes font une Piece complete.* Il oppose manifestement la durée de la vie à l'étenduë d'une Piece de Theatre. Celle-cy n'est juste & parfaite que quand les cinq Actes sont accomplis, au lieu que l'autre fait toûjours une Piece entiere, quelque courte qu'elle soit, & en quelque endroit qu'elle finisse. Je say bien que Monsieur Racine vient de donner une Tragedie en trois Actes. Aprés les belles Pieces dont il a enrichi nostre Theatre, on ne luy reprochera pas apparemment d'avoir ignoré les regles de cet Art. Mais je dis qu'il n'a pas pretendu faire une Piece entierement reguliere, qu'il n'a pas voulu s'éloigner de son sujet, qui dans sa simplicité ne pouvoit pas aisément fournir cinq Actes; & qu'il a bien plus songé à conserver dans ses vers la sainteté & la majesté de l'original, qu'à

multiplier les incidens de son sujet, pour luy donner une juste étenduë.

191 *Nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus inciderit*] On reprochoit anciennement aux Poëtes Tragiques, que quand ils ne pouvoient bien dénoüer leurs sujets, ils avoient recours à une Divinité qui venoit dans une machine, & qui délioit ce qui estoit trop embarassé. Horace condamne icy cet usage aprés Aristote, qui ayant dit que dans la constitution d'un sujet il faut garder si bien ou la necessité, ou la vrai-semblance, qu'un incident naisse de l'autre par l'une de ces deux raisons, ajoûte qu'il est évident par là que le dénoüement d'un sujet doit naistre du sujet mesme ; & qu'on ne doit pas avoir recours à une machine, comme a fait Euripide dans sa Medée. Aristote n'exclut pas absolument par là les machines, comme l'a crû un fort savant homme ; mais seulement celles qui ne naissent pas du sujet, ou necessairement, ou vrai-semblablement ; & c'est là le veritable sentiment d'Horace, quand il dit qu'on ne doit employer les machines que quand le nœud merite qu'un Dieu

vienne le délier : car il eſt impoſſible de faire & d'imaginer un nœud de cette maniere, ſans que le dénoüement fait par la machine, naiſſe du ſujet, ou ſelon la vrai-ſemblance, ou ſelon la neceſſité. Voilà pourquoy auſſi la machine de la Medée d'Euripide eſt condamnable, comme on le verra dans mes Remarques ſur cet endroit de la Poëtique Greque.

Dignus vindice nodus] Cette expreſſion eſt heureuſe, elle eſt priſe du Droit Romain, qui appelle *vindicem* un homme qui met un eſclave en liberté. Ainſi Horace regarde une Piece embarraſſée, & dont le Poëte n'a ni l'invention ni l'adreſſe de dénoüer naturellement le nœud ; il la regarde, dis-je, comme une Eſclave qui a beſoin qu'un Dieu vienne pour la dégager, & pour luy rendre la liberté qu'elle a perduë.

192 *Nec quarta loqui perſona laboret*] Les anciens Poëtes Tragiques ne mettent ordinairement que deux Acteurs qui parlent dans une ſcene ; on en voit rarement trois ; & il n'arrive preſque jamais qu'il y en ait quatre. C'eſt pourquoy Diomede a écrit, *in*

Græco dramate ferè tres personæ solæ agunt. Dans les Pieces Greques il n'y a presque jamais que trois Acteurs qui parlent ensemble dans une mesme scene. Cependant comme cela arrive quelquefois, & que mesme il y a des occasions où quatre Interlocuteurs sont non seulement necessaires, mais donnent encore de la beauté & de la majesté à une scene, Monsieur d'Aubignac a pretendu qu'Horace ne condamne pas cet usage absolument, & que ce precepte, *nec quarta loqui persona laboret*, ne signifie pas, *qu'un quatriéme personnage ne se mesle, ne prenne pas la peine de parler*; mais, *qu'un quatriéme personnage ne s'efforce pas de parler*, c'est à dire, qu'il ne parle point du tout, s'il ne peut le faire naturellement, & sans causer de la confusion & du desordre. Le texte peut fort bien souffrir ce sens-là, & nos Poëtes Tragiques ne se sont pas contentez de faire parler quatre Acteurs dans une même scene, ils en ont ajoûté un cinquiéme, & ils l'ont fait avec succés. Scaliger mesme a écrit dans son III. Livre de la Poëtique : *Quatuor etiam in eadem scena loqui, nulla religio est.*

vel animadvertas quum excitat in Ranis Ariſtophanes cadaver, & facit loqui: Quot perſonæ ſubinde in fine Pluti? quot in avibus? etiam Mercurius ipſe. item in aliis. On ne fait point ſcrupule de faire parler quatre perſonnes dans une meſme ſcene, comme on peut le remarquer dans Ariſtophane, lorſque dans ſes grenoüilles il reſſuſcite & fait parler des Morts. Combien de perſonnages n'introduit-il pas dans la fin de Plutus, & dans les oyſeaux? juſqu'à Mercure meſme. & ainſi des autres. Mais ce paſſage ne vuide pas la difficulté : car Horace parle de la Tragedie, & non pas de la Comedie, où perſonne ne doute qu'on n'ait beaucoup plus de liberté. Il y a bien de l'apparence que le precepte d'Horace eſt ſimple & ſans reſtriction; il a fait aſſurément ſa regle ſur la pratique la plus ordinaire des Grecs, & ſur ce qui luy paroiſſoit le plus commode, le plus naturel & le plus ſeur. On verra dans la Poëtique d'Ariſtote de quelle maniere les perſonnages ont eſté jettez peu à peu dans la Tragedie.

193 *Actoris partes Chorus officiumque virile defendat*] Le Chœur eſtoit

une troupe d'Acteurs, qui tenoit la place de ceux qui devoient ou vrai-ſemblablement ou neceſſairement être preſens à l'action qu'on repreſentoit, & qui y eſtoient intereſſez. C'eſtoit ce qui fondoit toute la vrai-ſemblance du Poëme Dramatique. On peut dire meſme que depuis que ce Poëme a perdu ſes Chœurs, il a perdu pour le moins la moitié de ſa vrai-ſemblance, & ſon plus grand ornement ; & que noſtre Tragedie, ſur tout, n'eſt plus que l'ombre de la Tragedie ancienne. Le Chœur avoit deux fonctions, car dans le cours des Actes il devoit ſe mêler dans l'action, & faire un perſonnage, le Coryphée parlant ſeul pour tout le Chœur. Et aprés chaque Acte tout le Chœur devoit marquer l'intervalle par ſes chants. Horace donne icy deux preceptes pour ces deux égards. Le premier eſt contenu dans ce vers,

Actoris partes Chorus officiumque virile defendat:

Que le Chœur joüe le rolle d'un Acteur, & faſſe les fonctions d'un ſeul perſonnage. Car c'eſt ce que ſignifie icy *officium virile*. Turnebe & Heinſius ſe ſont

trompez quand ils ont pris *virile* pour un adverbe, pour *viriliter, de tout ſon pouvoir.* Cet adverbe ne peut avoir icy de lieu. Horace ne fait que traduire ou expliquer ce paſſage de la Poëtique d'Ariſtote, qui dit : ϗ τὸν χορὸν δὲ ἕνα δεῖ ὑπολαβεῖν τῶν ὑποκριτῶν, ϗ μόριον εἶναι τοῦ ὅλου. *Il faut que le Chœur joüe le rolle d'un Acteur, qu'il ſoit un des perſonnages de la Piece, & qu'il faſſe partie du tout.* En effet, puiſque le Chœur repreſentoit des gens qui étoient intereſſez à l'action, il falloit bien neceſſairement qu'il parlaſt dans les Actes : car autrement comment auroit-il fait une partie du tout? Car, afin qu'on ne s'y trompe pas, ce qu'Ariſtote appelle icy le tout, ne regarde que l'action, que le ſujet, qui à certains égards eſt toûjours indépendant des chants qui marquent les intervalles des Actes.

194 *Neu quid medios intercinat actus quod non propoſito conducat*] Horace ne parle point icy de ce que le Chœur diſoit au milieu dans le cours des Actes : car alors il devenoit un des Acteurs, & il parloit & ne chantoit point; mais il parle de ce que le Chœur chan-

toit dans les intermedes entre les Actes, pour marquer les intervalles. Il veut donc que ce chant convienne au ſujet, qu'il en ſoit tiré, & qu'il concoure à ſon avancement ; ce qu'Ariſtote appelle συναγωνίζεσθαι, enſuite de l'endroit que je viens de citer, où il ajoûte qu'il faut imiter en cela Sophocle, & non pas Euripide ; & que ceux qui font autrement, ἐμβόλιμα ᾄδουσι, *inſerta canunt, chantent des chanſons inſerées*, qui conviendroient tout de même à une autre Tragedie. On verra là les Remarques, où j'examineray ce que Scaliger a dit dans ſa Poëtique: *neque id negligendum, ut chori materia ſemper ducatur ex idea argumenti vel totius fabulæ, vel præſentis fortunæ, loci, perſonæ & ejuſmodi, id quod optimè ab Euripide ſervatum, à Sophocle neglectum eſt. Il faut faire en ſorte que la matiere du Chœur ſoit tirée du ſujet de la Piece, ou de toute la fable, d'où ce ſujet a eſté tiré, ou qu'elle convienne à l'état preſent des choſes, aux lieux, ou aux perſonnes, ce qui a eſté heureuſement pratiqué par Euripide, & negligé par Sophocle.*

196 *Ille bonis faveatque*] Dans ces

ſix vers Horace enſeigne tout ce qui faiſoit la matiere des Chœurs, & leur principal employ. Scaliger en a oublié beaucoup quand il a écrit : *Erat autem multiplex officium Chori : interdum conſolatur, aliquando luget ſimul: reprehendit, præſagit, admiratur, judicat, admonet, diſcit ut doceat, eligit, ſperat, dubitat, &c.* Le Chœur favoriſoit toûjours les gens de bien ; & de la maniere dont il parloit, on peut dire que le Theatre eſtoit alors une échole où l'on apprenoit mieux que dans les Temples la juſtice & la pieté.

Et conſilietur amicis] *Qu'il donne des conſeils à ſes amis.* C'eſtoit bien une des fonctions du Chœur; mais je doute qu'il y ait des exemples de *conſiliari*, pour dire, donner conſeil; je n'en ay jamais vû, & juſqu'à ce qu'on m'en montre quelqu'un, j'aime mieux lire, *& concilietur amicis*, qu'il s'uniſſe avec ſes amis, qu'il ſoûtienne leurs intereſts.

197 *Et regat iratos*] Comme dans l'Edipe le Chœur veut moderer la colere de ce Prince contre Tireſias, & celle de Tireſias contre ce Prince.

Et amet peccare timentes] Le Chœur

estoit si religieux, qu'il se declaroit toûjours pour les innocens contre ceux qui avoient commis des crimes. Dans l'Edipe, le Chœur qui chante aprés le troisiéme Acte, dit : *Que les Dieux me donnent d'heureuses destinées pendant que je conserveray la sainteté dans mes paroles & dans mes actions, selon les regles qui nous ont esté prescrites par les loix qui sont descenduës du ciel, & dont l'Olympe seul est le pere.*

198 *Ille dapes laudet mensæ brevis*] Il y a des occasions où le Chœur d'une Tragedie peut fort bien loüer la sobrieté, qui est une des principales vertus morales.

199 *Ille salubrem justitiam, legesque*] Le Chœur de l'Edipe fournit des exemples merveilleux de ce qu'Horace dit icy, comme dans celuy qui commence : *La violence est la mere de l'injustice ; la violence, quand elle a entassé crime sur crime, degenere enfin en une fatale necessité, &c.* Et ailleurs quand il dit : *Il y a dans les Loix un Dieu puissant qui triomphe de nostre injustice, & qui ne vieillit jamais.*

Et apertis otia portis] Comme dans ce beau Chœur d'Euripide, qui en

s'adreſſant à la Paix, luy dit : *Reyne des Richeſſes, heureuſe Paix, la plus belle des Deeſſes, que j'ay d'impatience de vous voir, & que vous vous faites long-temps attendre! Je crains que la vieilleſſe ne vienne m'accabler avant que je puiſſe voir voſtre beauté, ſi pleine de graces, vos dances, vos chants, vos couronnes & vos feſtins.* L'original eſt charmant par ſa ſimplité, par ſon élegance, & par ſon harmonie; & je ne ſaurois m'empêcher de le rapporter en faveur de ceux qui le peuvent lire.

Ειρώνη βαθύπλουτε
Καὶ καλλίστα μακάρων θεῶν,
Ζῆλός μοι σέθεν, ὡς χρονίζεις.
Δέδοικα, δὲ μὴ πρὶν πόνοις
Ὑπερβάλη με γῆρας
Πριν σὰν χαρίεσσαν προϊδεῖν ὥραν,
Καὶ καλλιχόρους ἀοιδὰς,
Φιλοστεφάνους τε κώμους.

200 *Ille tegat commiſſa*] C'eſt la qualité la plus eſſentielle au Chœur, que la fidelité & le ſecret; ſans elle toute la vrai-ſemblance eſt perduë, & le Poëme entierement détruit; mais cette qualité dépend de l'adreſſe du Poëte, qui doit choiſir ſon chœur de maniere

niere que ſon propre intereſt l'engage à cacher ce qu'on luy a confié, & qu'en le cachant il ne faſſe rien contre ſon devoir. Euripide a fait ſur cela dans ſa Medée une faute qui me paroiſt inexcuſable. Medée eſt étrangere à Corinthe, elle complote de faire mourir ſa rivale, fille du Roy de Corinthe, & le Roy meſme, & de tuer enſuite ſes propres enfans; & elle communique ce deſſein au Chœur, qui eſt composé de femmes Corinthiennes, & par conſequent ſujetes de Créon. D'où vient que ce Chœur eſt fidele à une Etrangere contre ſon Prince? Le Chœur, dit-on, doit eſtre fidele: ouy il le doit eſtre, mais c'eſt au Poëte à faire en ſorte qu'il le puiſſe eſtre ſans violer ni les loix de la Nature, ni celles de Dieu. Medée a beau appeller ces femmes ſes amies, & les conjurer de ne rien dire de ce qu'elles ont entendu; cette fidelité en cette occaſion eſt vicieuſe & criminelle, & ces femmes devoient s'enfuir avec Medée dans le meſme char, pour éviter la punition qui leur eſtoit duë. Le Scholiaſte Grec, qui avoit bien ſenti cette faute, a voulu l'excuſer en di-

ſant qu'il ne faut pas s'étonner ſi ces femmes Corinthiennes, au lieu de prendre les intereſts de Creon, gardent le ſecret à Medée ; car eſtant libres, elles ſe declarent pour la justice, comme c'eſt la coûtume du Chœur. Mais cette excuſe eſt ridicule & impie. Ce meſme Euripide, qui a fait ce Chœur de Corinthiennes ſi fidele, lorſqu'il ne devoit pas l'eſtre, fait dans l'Ion que le Chœur des Suivantes de Creuſe manque de fidelité à Xuthus, & revele à ſa Maiſtreſſe le ſecret de ſon mari, quoiqu'il leur euſt ordonné de le taire, & qu'il les euſt menacées de les faire toutes mourir ſi elles ne le gardoient. Si c'eſt un defaut, il auroit eſté fort aiſé au Poëte de l'éviter, & de conduire autrement ſa Piece : mais peut-eſtre n'en eſt-ce pas un. Ces Suivantes ne devoient elles pas eſtre plus affectionnées pour Creuſe que pour Xuthus? La regle d'Horace n'eſt pas ſi generale qu'elle ne puiſſe avoir quelque exception. D'ailleurs peut-on faire un ſi grand crime à un Poëte, de n'avoir pas fait en ſorte qu'une troupe de femmes garde un ſecret. Je pardonne bien moins

à Euripide la perfidie qu'il fait commettre à Iphigenie dans la Tauride. Cette Princeſſe prie le Chœur, qui eſt composé de femmes Greques, de ne dire à perſonne le complot qu'elle a fait d'emporter la ſtatuë de Diane, & leur promet de les emmener avec elle. Ces femmes luy ſont fideles, mais elle s'enfuit ſeule avec Oreſte, & les abandonne aux fureurs de Thoas, qui n'auroit pas manqué de les punir toutes, ſi Minerve ne fuſt venuë les delivrer.

201 *Ut redeat miſeris, abeat fortuna ſuperbis*] C'eſt une ſuite neceſſaire des ſentimens pieux & juſtes que le Chœur doit toûjours avoir. Dans l'Electre de Sophocle, le Chœur dit à cette Princeſſe : *Puiſſiez-vous eſtre bien-toſt autant au deſſus de vos ennemis que vous eſtes preſentement au deſſous d'eux, &c.*

202 *Tibia non ut nunc, Orichalco vincta*] Les dix-huit vers ſuivans ſont fort obſcurs, & il eſt aſſez difficile de bien entendre ce qu'Horace a voulu dire. Aprés avoir parlé du Chœur de la Tragedie, il explique les changemens qui luy ſont arrivés & pour la

Muſique & pour les vers. Et afin de le faire mieux comprendre, il ſe ſert d'un exemple fort juſte, & qui pouvoit mieux que tout autre donner une idée nette & diſtincte de ces changemens. Car il dit que comme les Chœurs des Pieces Romaines, qui eſtoient d'abord fort ſimples, & où l'on n'employoit qu'une flûte fort petite & ſans aucun ornement, changerent de ton, lorſque le peuple Romain devint plus puiſſant & plus riche, les richeſſes & le luxe ayant apporté aux vers & à la Muſique le meſme changement qu'aux mœurs ; la meſme choſe arriva aux Chœurs de la Tragedie Greque, leur Muſique, qui étoit d'abord auſſi ſimple que les vers, devint peu à peu plus harmonieuſe & plus forte, & on accommoda à cette Muſique la meſure des vers, où l'on imita bien-toſt la grandeur & la majeſté des Oracles. Voilà aſſurément le ſens de ces dix-huit vers, il ne faut que les expliquer en détail, afin que le Lecteur n'y puiſſe plus trouver aucune difficulté.

Orichalco vincta] L'Orichalque, ὀείχαλκον ou ὀρείχαλκον, eſt une eſpece

le cuivre de montagne, comme son nom mesme le témoigne ; c'est ce que nous appellons aujourd'huy du *leton.* Il estoit si estimé parmi les Anciens, qu'on l'a préferé long-temps à l'or mesme. Pline dans le second Chapitre du Livre XXXIV. *Orichalco quod præcipuam bonitatem admirationemque diu obtinuit.* Ceux qui ont cru que l'orichalque estoit un métal naturel, moitié or & moitié cuivre, ne se sont pas souvenus de la Remarque d'Aristote, qui assûre que la Nature ne produit point de cette sorte de métal. On peut voir les Remarques sur Festus.

Tubæque æmula] Peu à peu on avoit porté la flûte à un poinct qu'elle égaloit la trompete ; & c'est pourquoy aussi on l'employoit à la Musique des Chœurs des Tragedies.

203 *Sed tenuis simplexque*] *Tenuis* est opposé à *tubæ æmula* ; *simplex* l'est à *orichalco vincta.*

Foramine pauco adspirare choris erat utilis] Ayant peu de trous, elle étoit propre pour les Chœurs de la Tragedie, qui ne demandoient pas une Musique si éclatante. Le vieux Commen-

tateur cite icy le témoignage de Varron, qui dans le troisiéme Livre de la Langue Latine, qui s'est perdu, disoit qu'il avoit vû dans le Temple de Marsyas une de ces flûtes anciennes qui n'avoit que quatre trous.

204 *Adspirare choris erat utilis*] Il donne deux raisons pour faire voir qu'une petite flûte suffisoit pour les Chœurs : La premiere, que la Musique de ces Chœurs devoit estre douce, & nullement éclatante ni emportée : car des tons si élevés ne convenoient point aux sentimens que les Chœurs devoient témoigner, qui étoient des sentimens de pitié ou de tendresse, &c. Et l'autre, que les Theatres estoient encore fort petits & peu frequentés.

206 *Quo sanè populus numerabilis utpote parvus*] C'est une chose assez remarquable, qu'Horace loüe icy les premiers Romains, de ce qu'ils ne frequentoient pas beaucoup les theatres ; & ce passage merite d'estre examiné. Il donne quatre raisons de ce peu d'empressement qu'ils avoient pour les spectacles : la premiere, que le peuple Romain estoit encore alors

en petit nombre : la seconde, qu'il estoit sage : la troisiéme, qu'il estoit chaste, c'est à dire pieux : & la quatriéme, qu'il estoit modeste. Mais Monsieur le Fevre a pretendu que la premiere ruinoit toutes les autres : car si les theatres n'estoient vuides que parce que le peuple estoit encore petit, on ne peut plus attribuer cela ni à leur pieté, ni à leur sagesse. Voilà pourquoy il a corrigé *parcus*, *ménager*, au lieu de *parvus*, *petit.* Je voudrois que Monsieur le Fevre n'eust pas fait cette correction, qui ne répond pas à la finesse de sa critique. Il ne faut rien changer à ce passage, comme la suite le prouve manifestement. Horace oppose *parvus* à *agros extendere*, & à *latior murus*, comme il oppose les trois autres epithetes, *sage*, *pieux*, & *modeste*, à *vinoque diurno placari genius*, *&c.* à la dissolution qui regna bien tost aprés dans les jours de feste. D'ailleurs le mot *parcus*, *ménager*, que Monsieur le Fevre vouloit substituer, ne peut venir icy en aucune façon : car le peuple ne payoit rien pour voir les Pieces de theatre, c'estoit un divertissement

que les Magiſtrats luy donnoient.

208 *Poſtquam cœpit agros extenderet victor*] Quand le peuple commença à s'agrandir, & que ſes victoires l'obligerent à étendre l'enceinte de ſes murs,pour y recevoir les peuples qu'il avoit ſoûmis ; alors le luxe & la richeſſe changerent les vers & la Muſique des Choeurs, qui ne furent plus ſimples comme ils eſtoient auparavant C'eſt le propre de la proſperité de corrompre les mœurs & les plaiſirs, en baniſſant de par tout la ſimplicité

209 *Vinoque diurno placari Genius feſtis impunè diebus*] Mot à mot, *& qu'on commença à appaiſer ſon Genie les jours de feſte en beuvant impunément en plein jour.* Il n'eſtoit pas permis aux premiers Romains de faire la débauche en plein jour, non pas meſme les jours de feſte. *Appaiſer ſon Genie*, eſt une expreſſion heureuſe, pour dire ſe contenter, ſe donner du plaiſir, faire grand'chere, & ſe délaſſer des fatigues des jours precedens.

211 *Acceſſit numeriſque, modiſque licentia major*] On ne garda plus aucun ménagement, & l'on ſe donna une entiere liberté de changer les vers

&

& la Musique, en prenant un ton plus élevé & plus varié.

212 *Indoctus quid enim saperet*] Ce jugement d'Horace me paroist tres-remarquable. Il attribuë la varieté & la *lasciveté*, qu'on avoit ajoûtée à la Poësie & à la Musique, il l'attribuë, dis je, à l'ignorance, à l'oisiveté, à la grossiereté & à la turpitude des Villageois que les Romains avoient reçus dans leur Corps. Socrate & Platon en auroient jugé comme Horace, car ils ont fait voir que cette Musique, variée & lascive, vient toûjours de l'ignorance de l'esprit, & de la corruption du cœur, & entraîne aprés elle toutes sortes de desordres. On s'estoit fort trompé à ce passage.

Liberque laborum] Oisif, reposé, aprés ses vandanges & sa moisson.

213 *Urbano confusus, turpis honesto?*] La grossiereté & la débauche de ces Villageois l'emporta sur l'honnesteté & sur la severité des Romains. On en cherchera des raisons physiques. L'experience a déja fait voir que cela n'arrive jamais autrement.

214 *Sic prisca motumque & luxuriam addidit arti*] Et de cette maniere

le joüeur de flûte ajoûta le mouvement & la *lasciveté* à son art ancien, qui estoit auparavant chaste & severe. *Motus* répond à *numeris* du vers 211. & *luxuria* répond à *modis*. Pline a opposé, comme Horace, à la simplicité de la Musique ancienne, la varieté & la lasciveté de la nouvelle. *Cum adhuc simplici Musica uterentur, pendant qu'ils se servoient d'une Musique simple*, dit-il : Et ensuite, *postquam varietas accessit, & cantus quoque luxuria : mais aprés qu'on y eut ajoûté la varieté & la lasciveté du chant*. Ce qui est pris du quatriéme Livre de l'Histoire des Plantes de Theophraste, qui dit, ἀπλάστως αὐλεῖν, *joüer de la flûte sans fard*; ce que Pline appelle *simplici Musica uti, se servir d'une Musique simple*; & αὐλεῖν μετὰ πλάσματος, *joüer de la flûte avec fard :* ce que Pline dit, *varietatem & cantûs luxuriam adhibere, ajoûter la varieté & la lasciveté du chant*. Platon a tout compris sous ce mot ποικιλία, *varieté :* ἀκολασίαν ἡ ποικιλία ἐνέτικτεν, *la varieté de la Musique a produit l'intemperance.*

215 *Traxitque vagus per pulpita vestem*] Cette mollesse & cette *lasciveté*

qu'Horace condamne, ne parurent pas ſeulement dans les vers, dans les geſtes & dans les chants des Muſiciens, elles parurent auſſi dans leurs habits: car on vit en meſme temps ces joüeurs de flûte parcourir le Theatre avec des robes traînantes, que les Grecs appelloient σύρματα, & qu'on n'employoit que dans le Tragique: Julius Pollux, σύρμα, τραγικὸν φόρημα ἐπισυρόμενον. *Syrma, robe de Tragedie, ainſi appellée, parce qu'elle a une queuë qui traîne. Vagus*, à cauſe de tous les mouvemens que le Chœur faiſoit dans le chant de ſes ſtrophes & antiſtrophes.

216 *Sic etiam fidibus voces crevere ſeveris*] C'eſt l'application de l'exemple; comme on a vû la Muſique & la Poëſie de nos Chœurs changer à meſure que le peuple s'eſt agrandi, on a vû tout de meſme chez les Grecs la lyre dont ils ſe ſervoient dans les Chœurs de leurs Tragedies, prendre un ton plus élevé: car parmi eux comme parmi nous, la Muſique de leurs Chœurs eſtoit au commencement fort ſimple & fort ſevere. Horace oppoſe la ſeverité de l'ancienne Muſique

à la *lasciveté* de la nouvelle. Ciceron a dit de mesme dans le second Livre des Loix : *antiquæ Musicæ severitas, la severité de l'ancienne Musique*, où *severité* n'est autre chose qu'une gravité simple & naturelle, σεμνότης.

Fidibus] Horace dit icy formellement que l'ancienne Tragedie Greque se servoit de la lyre dans ses Chœurs, & c'est une verité constante : il est mesme certain que cet usage dura assez long-temps : car on lit dans les Anciens, que Sophocle joüa de la lyre dans sa Piece appellée *Thamyris*.

217 *Et tulit eloquium insolitum facundia præceps*] Comme en parlant des Chœurs des Pieces Romaines, il a joint au changement de la Musique celuy de la Poësie ; il fait icy la même chose en parlant des Chœurs des Grecs il dit que les vers de leurs Chœurs éprouverent le mesme changement que la Musique, & qu'au lieu de la simplicité qui y regnoit auparavant, on y affecta une éloquence outrée, & qu'on se guinda de maniere que le langage des Chœurs ne fut plus different de celuy des Prophetes qui prononçoient des oracles. Cette critique

d'Horace eſt tres-importante, & je m'étonne qu'on y ait fait juſques icy ſi peu de reflexion. Il eſt certain qu'il envelope dans ſa cenſure les Chœurs de trois Tragiques Grecs qui ſont tres-ſouvent tombez dans le defaut dont il parle : car en pluſieurs endroits ils ont donné dans cette éloquence trop élevée ; & en affectant le ſtile ſublime des Prophetes, ils en ont attrapé ſouvent l'enflure & l'obſcurité. Heinſius s'eſt fort trompé à ce paſſage.

Facundia præceps] Cette ſeule epithete, *præceps*, devoit faire comprendre que ce qu'Horace dit icy, eſt une cenſure, & non pas une loüange : car *facundia præceps* eſt une éloquence hardie, temeraire ; enfin c'eſt ce que les Rheteurs appellent μετέωρον, *guindé juſques aux nuës* ; & qu'ils oppoſent à ὑψηλὸν, *ſublime*. Longin, οὐχ ὑψηλὰ, ἀλλὰ μετέωρα. Ce *meteore* eſt proprement le ſublime outré, & ce que Quintilien a dit d'Eſchyle, *ſublimis uſque ad vitium*. Le meſme Quintilien a appellé *præcipitia* ce que les Grecs ont appellé μετέωρα.

218 *Utiliumque ſagax rerum & divina futuri*] Heinſius n'a pas eſté plus

heureux dans l'explication de ces deux vers que dans celle des deux precedens : car il pretend qu'Horace explique icy de quelle maniere la Tragedie a reçu peu à peu sa perfection. Mais Horace ne parle point du tout de la Tragedie en general, il parle simplement du Chœur, & il explique de quelle maniere il a corrompu sa premiere simplicité. Une des fonctions du Chœur estoit de consoler les affligés, de moderer les emportemens de ceux qui estoient en colere, & de leur donner à tous des avis utiles, en leur faisant esperer un prompt secours des Dieux. Cela pouvoit estre executé avec une simplicité noble, & digne de la Tragedie ; Eschyle & Sophocle l'ont fait souvent avec beaucoup de succés. Mais il n'est rien de plus difficile que de se tenir long-temps dans cette simplicité ; bien-tost les Chœurs, sous pretexte de donner des avis utiles, & de faire de simples conjectures sur l'état present des choses, prirent l'essor, & donnerent entierement dans la prophetie, leur langage ne differa plus de celuy des Prophetes qui parloient de dessus le trepié ; & l'on

peut dire de ces Chœurs ce que le Chœur dit de luy-meſme dans l'Agamemnon d'Eſchyle.

Μαντιπολεῖ δ' ἀκέλευστος
ἄμισθος ἀοιδά.

Je propbetiſe ſans miſſion & ſans gages. C'eſt le veritable ſens de ce paſſage: *Sententia ſagax utilium rerum, & divina futuri non diſcrepuit ſortilegis Delphicis.* Mot à mot, *ſous pretexte de découvrir des choſes utiles dans leur diſcours, & de dire ce qui arriveroit, ils n'ont plus eſté differens des Prophetes de Delphes.* Horace blâme donc le langage trop guindé des Chœurs, & leur obſcurité.

220 *Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum*] Aprés avoir parlé de la Tragedie, il parle de la Poëſie Satyrique des Grecs, qui eſtoit une eſpece de Tragedie moins grave que la premiere, & qui tenoit le milieu entre la Tragedie veritablement dite & la Comedie. On ne ſait pas bien certainement qui fut l'inventeur de cette ſorte de Tragedie, Horace ſemble icy en attribuer l'invention à Theſpis, en diſant, *que celuy qui diſputa le prix de la Tragedie, mit bien toſt au jour*

les Satyres. Mais deux raiſons tres-ſolides combatent ce ſentiment. La premiere, qu'il n'eſt parlé nulle part chés les Anciens des Tragedies ſatyriques de Theſpis. Et la ſeconde ſe tire de ce terme d'Horace, *certavit :* car ces diſputes des Poëtes Tragiques n'étoient pas encore en uſage du temps de Theſpis, comme Plutarque nous l'apprend dans la vie de Solon : οὔπω γὰρ εἰς ἅμιλλαν ἐναγώνιον ἦν ἐξηγμένον τὸ πρᾶγμα. *On n'avoit pas encore porté cette affaire juſqu'aux diſputes publiques.* Suidas écrit formellement que Pratinas fut le premier qui fit des Pieces ſatyriques, & il en compte juſqu'à trente-deux. Ce Pratinas commença à paroiſtre vers la ſoixante-dixiéme Olympiade, peu d'années aprés la mort de Theſpis qu'il avoit pû voir. Il y a donc beaucoup d'apparence qu'Horace parle icy de ce Poëte qui ſucceda à Theſpis, & qui aprés avoir diſputé en public le prix de la Tragedie, fit bien-toſt aprés des Tragedies ſatyriques. C'eſt pourquoy Horace dit *mox.*

Tragico carmine certavit] Les Poëtes diſputoient enſemble en faiſant

oüer en public leurs Pieces ; & on appelloit cela ἀγωνίζεσθαι, & leurs combats ἀγωνάς. Il eſt évident par ce paſſage, que ces combats eſtoient inſtitués avant l'invention des Pieces ſatyriques. Horace ſemble meſme donner à entendre qu'on commença à diſputer avec une ſeule Tragedie, ἑνὶ δράματι ἀγωνίζεσθαι : & cela eſt bien vraiſemblable, car apparemment on ne penſa pas tout d'un coup à ces trilogies ou tetralogies, dont il ſera parlé dans la ſuite, & qui cõmencerent pourtant à eſtre en vogue bien-toſt aprés.

Ob hircum] Le Poëte qui avoit remporté la victoire, recevoit pour prix un Bouc, victime ordinaire de Bacchus qui préſidoit à la Tragedie; & c'eſt de ce Bouc-là meſme qu'on pretend que la Tragedie a tiré ſon nom, τραγῳδία, comme qui diroit *le chant du Bouc.*

221 *Agreſtes Satyros nudavit*] Fit voir à nû & ſans fard les Satyres. C'eſt à dire, fit joüer des Pieces Satyriques, où des Satyres compoſoient le Chœur avec le pere Silene à leur teſte. Demetrius Phalereus a dit comme Horace, ἐν σατύρῳ, *in Satyro*, *dans le Sa-*

tyre, pour *dans une Piece Satyrique*. C'eſt dans le bel endroit où il dit que les Graces trouvent bien place dans la Tragedie, mais que le rire en doit eſtre banni, & qu'il eſt reſervé pour le Satyre & pour la Comedie, ἐν σατύρῳ καὶ ἐν κωμῳδίαις; & il ajoûte que perſonne ne pourroit jamais imaginer une Tragedie, qui badineroit & feroit rire; car il écriroit un Satyre pour une Tragedie; ἐπεὶ σάτυρον γράψει ἀντὶ τραγῳδίας. Il dit, *écrire un Satyre*, comme Horace dit plus bas, *Satyrorum ſcriptor.* De toutes les Pieces Satyriques des Anciens, il ne nous en reſte qu'une, qui eſt le Cyclope d'Euripide. Nous n'avons de la pluſpart des autres que les noms, & quelques petits fragmens; mais heureuſement la ſeule qui nous reſte ſuffit pour éclaircir & pour appuyer tout ce qu'Horace en écrit.

Satyros] Il dit, *agreſtes Satyros*; comme Euripide a dit du Cyclope, Κύκλωπος ἀγροβότα.

222 *Et aſper incolumi gravitate jocum tentavit*] Il eſſaya de faire entrer dans les Pieces ſatyriques les railleries & les plaiſanteries, ſans bleſſer la gra-

rité de la Tragedie : car voilà proprement le caractere de ces Pieces Satyriques. Il faloit que le Poëte se souvinst toûjours qu'il faisoit une espece de Tragedie, & qu'il évitast de tomber dans les railleries basses, qui ne se souffrent que dans le Comique. C'est le veritable sens. Dans le Cyclope d'Euripide, Silene raille Ulysse en conservant la gravité de la Tragedie, lors qu'aprés avoir appris son nom, il luy dit:

Οἶδ' ἄνδρα κρόταλον, δριμὺ Σισύφου γόνος.

Je connois ce fameux causeur, ce digne rejetton de Sisyphe. Et voilà qui explique le mot *asper*, dont Horace s'est servi, c'est à dire *rude, piquant*, à cause de ses railleries.

223 *Illecebris erat & grata novitate morandus spectator*] Il attribuë l'origine des Pieces Satyriques à la necessité où les Poëtes se virent reduits de délasser par quelque nouveauté l'esprit des spectateurs fatigués de la serieuse attention qu'ils avoient donnée aux Tragedies qu'on venoit de joüer. Diomedes & Marius Victorinus ont écrit la mesme chose : *Satyros induxerunt ludendi caussa, jocandique,*

ut simul spectator inter res tragicas seriasque, Satyrorum quoque jocis & lusibus delectaretur. En effet ce pouvoit estre la principale vuë des Poëtes, mais ce ne fut pas la seule, ils eurent un pretexte plus utile & plus specieux. La Tragedie ne fut d'abord qu'un Chœur où l'on chantoit les loüanges de Bacchus. Aprés qu'on eut jetté les personnages dans ce Chœur, qu'on eut enfermé entre ses chants des scenes & des Actes, & que la Tragedie eut enfin reçu son entiere perfection; elle fut si differente de ce qu'elle étoit au commencement, qu'on n'y reconnut plus cet ancien Chœur à qui elle devoit son origine. Cela attira aux Poëtes ce reproche, οὐδὲν πρὸς τὸν Διόνυσον, *cela ne fait rien pour Bacchus.* Car le peuple n'aime pas qu'on perde les bonnes coûtumes. Les Poëtes donc, pour reparer leur faute, & pour ne plus offencer le Dieu dont ils celebroient la feste, s'aviserent de rétablir cet ancien Chœur; mais pour le faire d'une maniere qui fust agreable par sa nouveauté, ils inventerent un composé tres-divertissant du tragique & du comique, où l'on voyoit d'un côté

une avanture remarquable d'un Heros, & de l'autre les railleries & les plaisanteries de Silene & des Satyres, qui mêloient dans leurs chants les loüanges de Bacchus. Par ce moyen les Poëtes accorderent la Religion avec leur interest, & le peuple se divertit sans scrupule.

224 *Functusque sacris, & potus & Exlex*] Voilà trois raisons capitales qui obligerent les Poëtes à chercher quelque chose de joyeux & de divertissant pour amuser le peuple : La premiere, que ce peuple avoit offert un sacrifice où il avoit fait grand' chere: la seconde, qu'il avoit bien bû : & la troisiéme, qu'il estoit en humeur & en état de se porter à toutes sortes de débauches, sans écouter ni la bienséance, ni l'honnesteté, ni les Loix: Car, comme dit Platon dans les Livres des Loix, il est impossible que ces sortes d'Assemblées où l'on boit avec excés, & où tout paroist permis, ne soient pleines de confusion & de desordre. Dans les occasions de cette nature, c'est une prudence aux Magistrats & aux Poëtes de divertir le peuple par des spectacles qui soient

en quelque maniere proportionnés à ſon goût, ſans eſtre ni licentieux, ni criminels.

225 *Verum ita riſores, ita commendare dicaces*] Mais, dit-il, quoique dans ces jours de feſte le peuple ſoit fou & deſordonné, il ne faut pourtant pas ſuivre ſes goûts & ſes appetits vicieux, en luy donnant des ſatyres impudens & hardis. Il faut au contraire luy donner des ſatyres moitié ſerieux & moitié plaiſants, & qui mêlent adroitement le comique avec le tragique. Mais avant que de paſſer plus avant, il eſt neceſſaire d'éclaircir une difficulté qui ſe preſente ſur ce paſſage: car les gens qui liſent avec jugement, ne manqueront pas de demander icy d'où vient qu'Horace s'arreſte à donner des regles pour les Pieces ſatyriques des Grecs, & quelle utilité les Romains pouvoient tirer de ces preceptes? Il n'eſt pas mal aiſé de ſatisfaire à cette demande; Horace en donne des regles, parce que les Romains imitoient ces Tragedies dans les Pieces qu'ils appelloient *Atellanes*. Diomedes: *Tertia ſpecies eſt fabularum Latinarum, quæ à civitate Oſcorum Atella,*

in qua primum cœptæ, Atellanæ dictæ sunt : argumentis dictisque jocularibus similes satyricis fabulis Græcis. Il y a une troisiéme espece de Comedies Romaines qui ont esté appellées Atellanes du nom d'Atella, ville de la Toscane, où elles ont commencé, & qui par leur sujet & par leurs plaisanteries, sont entierement semblables aux Pieces satyriques des Grecs. La seule difference qu'il y avoit entre les Atellanes & les Pieces Satyriques, dit le mesme Diomedes, c'est que dans celles-cy il y avoit des Satyres ou autres personnages ridicules, comme Autolycus, Burris, &c. & que dans les Atellanes il y avoit des Acteurs obscenes, comme Maccus : *in Atellana personæ obscenæ, ut Maccus.* Si Diomedes ne s'est point trompé, ce sont ces Acteurs obscenes qu'Horace appelle icy *Satyres*, à cause de la ressemblance qu'ils avoient avec eux. Mais le savant Vossius pretend que dans le passage de Diomedes, au lieu de *personæ obscenæ, personnages obscenes*, il faut lire *personæ oscæ, personnages osques*, c'est à dire Toscans. Car les personnages obscenes estoient plûtost pour les Mimes

que pour les Atellanes. Quoy qu'il en soit, comme Diomedes s'est trompé sur les Pieces Satyriques, qui n'ont jamais esté sans un Chœur de Satyres, il peut bien s'estre aussi trompé sur les Atellanes. Tout ce qu'Horace dit icy prouve incontestablement qu'il y avoit des Satyres; & c'est sans doute d'une de ces Pieces que Marius Victorinus a tiré ce vers qu'il rapporte dans le Livre IV.

Agite, fugite, quatite Satyri.

Peut-estre qu'au lieu de ces personnages Toscans, les Romains introduisirent ensuite les Satyres dans ces Atellanes. Ces preceptes d'Horace estoient donc tres-utiles aux Romains, & ils peuvent encore ne nous estre pas entierement inutiles à nous-mesmes pour les Pastorales, & pour ce que Plaute appelle *Tragi-Comedie.* Pour bien remplir le sens du passage d'Horace il auroit fallu suppléer dans la traduction : *Nous avons imité dans nos Pieces Atellanes les Tragedies Satyriques des Grecs : mais quoique les occasions où on les joüe soient encore les mesmes, & que le peuple ne soit pas moins fol, on ne doit pas*

pas se conformer à ses appetits vicieux, il faut luy donner de ces Satyres railleurs & piquans, & le faire passer, &c.

Commendare] Mettre en vogue, faire valoir.

226 *Ita vertere seria ludo*] *Convertir le serieux en plaisant.* C'est à dire terminer le serieux des Tragedies qu'on venoit de joüer, par le plaisant de la Piece Satyrique qu'on joüoit ensuite. Ce passage prouve qu'à Rome on joüoit les Atellanes aprés des Tragedies, comme on joüoit les Pieces satyriques en Grece.

227 *Ne quicumque Deus, quicumque adhibebitur Heros*] Les Atellanes, comme les Pieces Satyriques, recevoient les grands personnages de la Tragedie, les Dieux comme les Rois & les Heros. Diomedes s'est donc trompé quand il a écrit: *Satyrica est apud Græcos fabula, in qua item Tragici Poëtæ, non Reges aut Heroas, sed Satyros induxerunt, ludendi caussa jocandique. La Poësie Satyrique est chez les Grecs une Piece de Theatre, où les Poëtes Tragiques ont introduit, non pas des Rois ou des Heros, mais des Satyres pour railler & pour plaisanter.* Marius

Victorinus a écrit la mesme chose. Mais cela est faux, comme ce passage d'Horace le prouve manifestement: & quand Horace n'en auroit rien dit, ne voit-on pas que le principal personnage du Cyclope d'Euripide, Tragedie vraiment Satyrique, est Ulysse? Peut-estre que Diomedes & Marius Victorinus avoient écrit, *non solùm Reges aut Heroas, &c. non seulement des Rois & des Heros.*

228 *Regali conspectus in auro nuper & ostro*] Pour bien entendre ce vers, il faut savoir qu'en Grece les Poëtes donnoient ordinairement quatre Tragedies les jours de ces disputes solemnelles qu'ils faisoient pendant une des festes de Bacchus; que la derniere de ces Tragedies estoit toûjours une Piece Satyrique, & que toutes quatre, ce qu'on appelloit *tetralogie*, avoient chacune pour sujet une des avantures d'un mesme Heros, par exemple, d'Ulysse, d'Achille, de Pandion, d'Oreste, &c. c'est pourquoy on donnoit à ces quatre Pieces un seul & même nom, qui estoit celuy du Heros qu'elles representoient. On a dit la Pandionide de Philocles, & l'Orestiade

d'Eſchyle, pour dire les quatre Tragedies que ces Poëtes avoient faites ſur autant d'avantures d'Oreſte & de Pandion. Dans les Grenoüilles d'Ariſtophane, Euripide dit à Eſchyle:

Πρῶτον δέ μοι τὸν ἐξ Ὀρεστείας λέγε.

Recite-moy le premier Prologue de ton Oreſtiade. On peut voir là le Scholiaſte. Les Romains n'imiterent point ces tetralogies, ils ſe contenterent, à mon avis, de faire ſur un meſme Heros une Tragedie & une Atellane. Ainſi on voyoit le meſme perſonnage dans ces deux Pieces. Et voilà pourquoy Horace recommande icy avec tant de ſoin de faire en ſorte que le Heros qu'on a vû vétu d'or & de pourpre *nuper*, c'eſt à dire dans la premiere Piece, qui eſt la Tragedie, n'aille pas dans la derniere, qui eſt l'Atellane, tenir des diſcours ou bas & rampans comme un perſonnage purement comique; ou empoulés & guindés, comme s'il vouloit encherir ſur le ſtile de la Tragedie. En un mot il faloit que le Heros de la Piece tinſt dans l'Atellane le milieu entre le ſublime de la Tragedie, & la baſſeſſe des

Pieces comiques. Il devoit avoir un ſtile particulier, comme il y avoit des vers particuliers pour ces Pieces Satyriques.

Nuper] Il paroiſt par ce paſſage que c'eſtoit la meſme Troupe de Comediens qui joüoit la Piece ſerieuſe, ou la Tragedie, & l'Atellane. Et quand Horace n'en auroit rien dit, Plaute nous l'auroit appris dans le Prologue de ſes Menechmes, où il dit :

Hæc urbs Epidamnum eſt dum hæc agitur fabula.
Quando alia agetur, aliud fiet oppidum.
Sicut familiæ quoque ſolent mutarier :
Modo enim idem fit leno, modo adoleſcens, modo ſenex,
Pauper, mendicus, Rex, Paraſitus, ariolus.

Cette ville ſera Epidamne pendant cette Piece ; quand on en joüera une autre, on en fera une autre ville, de la même maniere qu'on change les troupes des Comediens. Car un meſme Acteur eſt tantoſt un Marchand d'Eſclaves, tantoſt un jeune homme, tantoſt un vieil-

lard, un pauvre, un gueux, un Roy, un Parasite, un Devin. Et c'est ce qui a fait faire à S. Jerôme cette belle comparaison: *Ex vitio nostro personas nobis plurimas superinducimus: & quomodo in theatralibus scenis unus atque idem histrio nunc Herculem robustus ostendit, nunc mollis in Venerem frangitur, nunc tremulus in Cybelem: ita & nos, qui si de mundo non essemus, odiremur à mundo, tot habemus personarum similitudines quot peccata. Nos vices nous font joüer plusieurs personnages: & comme dans les Theatres un mesme Acteur est tantost un Hercule robuste & nerveux, tantost une Venus pleine de molesse & de luxe, & tantost une Cybele furieuse: tout de mesme, nous qui serions haïs du monde, si nous n'estions point du monde, nous prenons autant de masques que nous commettons de pechés.* Le mesme personnage donc qui avoit fait ou Oreste, ou Ulysse dans la Piece serieuse, joüoit le même rôle dans la Piece satyrique, dans l'Atellane.

229 *Migret in obscuras humili sermone tabernas*] Horace fait icy allusion aux Pieces comiques qu'on ap-

pelloit *tabernarias*, parce qu'il y avoit des tavernes ſur le Theatre. Feſtus nous apprend que ces Pieces *Tavernieres* mêloient des perſonnages de condition avec ceux du plus bas étage, *viris excellentibus humiles permixti, ut ſunt plagiarii, ſervi, caupona.* La ſeule decoration de la ſcene fait aſſez connoiſtre que les diſcours les plus bas y eſtoient bien reçus. Les Pieces *Tavernieres* tenoient le milieu entre les farces *Exodia* & les Comedies; elles eſtoient moins honneſtes que celles-cy, & plus honneſtes que celles-là; & je ne ſay pas ſur quoy le ſavant Monſieur Voſſius a pû pretendre que l'Amphitryon de Plaute eſt une de ces Pieces *Tavernieres.* Jamais dans les Pieces *Tavernieres* on n'a vû ni Dieux ni Heros. Auſſi Horace les met fort au deſſous des Atellanes; car il dit expreſſément que le Heros de l'Atellane ne doit point imiter le langage bas & rampant des tavernes.

231 *Effutire leves indigna Tragœdia verſus*] Horace ne parle pas icy de la Tragedie proprement dite, mais de l'Atellane, de la Piece ſatyrique. La ſuite le prouve manifeſtement. L'A-

tellane eſtoit meſme ſi eſtimée, que ceux qui la joüoient n'eſtoient pas mis au nombre des Comediens; que quand ils joüoient mal, on ne pouvoit les obliger à ſe démaſquer ſur le Theatre comme les autres; qu'ils ne perdoient point leur tribu, & qu'ils pouvoient s'enroller pour aller à la guerre. Les vers bas & rampants étoient donc indignes d'entrer dans une Piece auſſi grave & auſſi honnête que la Piece ſatyrique & que l'Atellane.

232 *Ut feſtis matrona moveri juſſa diebus*] Horace ne pouvoit mieux marquer que par cette comparaiſon, le caractere que l'on devoit donner aux Satyres que l'on introduiſoit dans les Tragedies ſatyriques. Ils ne devoient eſtre ni effrontés & impudents comme les Satyres ordinaires, ni ſages & retenus comme des Stoïciens rigides; mais enjoüés & plaiſants ſans emportement. En un mot cette Tragedie devoit imiter la pudeur d'une femme chaſte qui ne fait pas profeſſion de danſer, & qui cependant danſe les jours de feſte, pour obeïr à la coûtume & à la Religion. On n'a qu'à

voir les Satyres du Cyclope d'Euripide, ils ſont tels qu'Horace les demande, & ils tiennent le milieu dont il donne icy des leçons.

Matrona moveri juſſa] On choiſiſſoit d'ordinaire de jeunes filles pour les danſes qu'on faiſoit à l'honneur des Dieux; mais il y avoit des feſte où l'on choiſiſſoit des femmes mariées comme par exemple, aux feſtes de la grande Deeſſe. C'eſtoit les Pontife qui les choiſiſſoient, & qui leur or donnoient de danſer; c'eſt pourquoy Horace dit icy *juſſa*.

234 *Non ego inornata & dominantia nomina ſolum verbaque*] Un Poëte qui fait des Pieces ſatyriques, n doit pas negliger ſon ſtile, ni dire tou tes choſes par leur nom, & ſans dé tour, *dominantia verba*, ſont les nom propres; & il les appelle *dominant* parce qu'ils ſont proprement les ma tres des choſes qu'ils ſignifient; le figurés ne les poſſedent, s'il faut ain dire, que par emprunt. Les Gres le ont appellez de meſme Κύεια, c'eſt dire *Maiſtres*. Dans le Cyclope d'Euripide, lorſque Silene dit, en parlar du vin,

Ιν᾽ ἐςί τουτὶ τ᾽ οὐρθὸν ἐξανιςάναι ,
Μαςοῦ τε δραγμὸς, καὶ παρεσκευασμένου
Ψαῦσαι χεροῖν λειμῶνος, ὀρχηςύς θ᾽ ἅμα.

Cela ſeroit d'une obſcenité inſupor-table, ſi on mettoit les mots propres au lieu des mots figurés dont il ſe ſert. Il en ſeroit de meſme dans ce paſſage où il dit à Ulyſſe & à ſes compagnons: *Puiſque vous avez repris la jeune Helene, ne l'avez-vous pas tous un peu careſsée, puis qu'elle aime tant à changer de mary?* Cela eſt modeſte pour un Silene qui a bû. Les Pieces ſatyriques qu'on faiſoit du temps d'Horace, étoient trop libres, & c'eſt ce qu'il vouloit corriger. Voyez la Remarque ſur le vers 247.

235 *Satyrorum ſcriptor*] *Si j'écrivois des Satyres*, pour *ſi je faiſois des Pieces ſatyriques.* Il a eſté déja parlé de cette expreſſion.

236 *Nec ſic enitar tragico differre colori*] Les Pieces ſatyriques doivent garder un juſte milieu entre le ſtile de la Tragedie & celuy de la Comedie. Mais il ne faut pourtant pas qu'un Poëte ait ſi fort en vuë de s'éloigner de la grandeur de la Tragedie, qu'il

n'y ait aucune difference entre ce que des valets disent dans une Comedie, & ce que Silene dit dans une Piece satyrique. Silene est un personnage qui peut parler noblement; & c'est ainsi qu'il parle le plus souvent dans le Cyclope d'Euripide.

Tragico colori] Il appelle couleurs les differentes manieres, les differens stiles, par une metaphore tirée de la Peinture.

237 *Davusne loquatur an audax Pythias*] Davus, valet de Comedie dans Menandre & dans Terence. Pythias estoit une servante qui escroquoit de l'argent au vieillard Simon dans une Comedie de Lucilius. Il faut bien remarquer qu'Horace, en parlant du stile de la Comedie, se sert d'un terme comique, *emuncto Simone :* car *emungere* est du stile bas. *emunxi argento senes.* Terence.

239 *An custos famulusque Dei Silenus alumni*] Tous les Anciens ont representé Silene comme un vieillard ridé, chauve, camus, qui avoit une longue barbe; & ils l'ont fait le Gouverneur & le pere nourricier de Bacchus. C'est pourquoy Orphée com

nence ſon hymne à Silene par ce vers,

Κλῦθί μου ὦ πολύσεμνε, τροφὲ Βάκχοιο τιθηνέ.

Ecoutez-moy, venerable Pere Nourricier de Bacchus.

240 *Ex noto fictum carmen ſequar*] Les Poëtes qui faiſoient alors des Pieces ſatyriques, n'y cherchoient pas plus de façon que dans les Comedies, s en inventoient les ſujets. Et c'eſt ce qu'Horace condamne, en diſant, que pour luy il tireroit d'une hiſtoire connuë le ſujet de ſes Tragedies ſatyriques, & qu'il en uſeroit tout de même que s'il faiſoit une veritable Tragedie: car les meilleures ſont celles qui ont tirées d'un ſujet connu : c'eſt pourquoy il a dit plus haut :

Rectius Iliacum carmen deducis in actus.

Tu feras mieux de mettre ſur le Theatre des ſujets tirés d'Homere. Il n'y devoit avoir aucune difference de ce côté-là entre une Piece ſatyrique & une Tragedie. Les ſujets de l'une n'étoient pas moins rares que ceux de l'autre; & comme dit Ariſtote, il y avoit peu

de familles qui en puſſent fournir. Euripide a tiré de l'Odyſſée le ſujet de ſon Cyclope.

241 *Ut ſibi quivis ſperet idem, ſu-det multum fruſtraque laboret*] Il eſ difficile de conſerver la vrai-ſemblance & le naturel dans des ſujets inventés; *difficile eſt propriè communia dicere* Mais les ſujets tirez d'une hiſtoire connuë paroiſſent ſi naturels à tout le monde, qu'il n'y a preſque perſonne qui ne croye en pouvoir faire autant. Qu'on liſe, par exemple, le Cyclope d'Euripide, qui eſt tiré du IX. Livre de l'Odyſſée; la premiere choſe qui viendra dans l'eſprit, c'eſt qu'il n'y avoit rien de plus facile que de diſpoſer ce ſujet. Mais l'eſſay détrompe: & l'on peut dire en cette occaſion ce que Quintilien diſoit de l'Eloquence: *Neque enim aliud in eloquentia cuncta experti difficilius reperient quam id quod ſe dicturos fuiſſe omnes putant, poſtquam audierunt: quia non bona judicant illa, ſed vera. Il n'y a rien que ceux qui font tous leurs efforts pour eſtre éloquens trouvent avec plus de peine, que ce que tout le monde croit eſtre capable de dire aprés l'avoir entendu, non pas pa*

qu'il le trouve beau, mais parce qu'il luy paroiſt vray.

242 *Tantum ſeries juncturaque pollet*] Il n'eſt icy queſtion ni de mots, ni de ſtile. Horace parle de la diſpoſition du ſujet; & il dit qu'un ſujet tiré d'une hiſtoire connuë, comme de celle d'Ulyſſe, d'Oreſte, &c. quand il eſt bien concerté, bien ajuſté, trompe tout le monde, & que l'on croit qu'il n'y avoit rien de plus aiſé; *tantum ſeries juncturaque pollet, tant il y a de force dans la ſuite des choſes & dans leur liaiſon. ſeries, la ſuite des choſes,* c'eſt à dire des incidens, des avantures qui arrivent au Heros de la Piece. Le Poëte invente entierement ou en partie ces incidens; mais il les joint à un point d'hiſtoire connu, dont il fait un tout tres-vrai-ſemblable par cette adroite liaiſon qu'Horace appelle *juncturam.* Voilà le veritable ſens de ce paſſage, qu'on avoit fort mal expliqué.

243 *Tantum de medio ſumptis accedit honoris*] Tant les ſujets connus ont de charmes & de beautés. *De medio ſumpta*, ſont les ſujets qui ſont entre les mains de tout le monde, comme les

avantures d'Ulyſſe, de l'une deſquel
les Euripide a fait le ſujet de ſon Cy
clope.

244 *Sylvis deducti caveant me judi
ce Fauni*] Horace revient au caracte
re que l'on doit donner aux Satyres
c'eſt une choſe qu'il ne pouvoit tro
recommander : car les Poëtes de c
temps-là oublioient tres-ſouvent qu
ces Satyres eſtoient les hoſtes de
bois. Les Faunes les meſmes que le
Satyres.

245 *Ne velut innati triviis ac pen
forenſes, aut nimium*] Voilà les deu
extremités qu'il leur recommande d'é
viter, c'eſt de ne faire leurs Satyre
ni trop polis, ni trop groſſiers, ce
deux excés ne convenant qu'aux ha
bitans des villes. Car ce qu'il faut bie
remarquer, ce vers, *innati triviis a
penè forenſes, comme s'ils eſtoient n
dans les carrefours, & preſque au milie
de la Place Romaine*, ſert égalemen
aux deux propoſitions. En effet la po
liteſſe & la brutalité regnent dans le
villes, la campagne a pour ſon parta
ge la ſimplicité, qui tient le milie
entre la brutalité & la politeſſe.

246 *Nimium teneris juvenentur verſ*

bus] Horace a forgé ce mot, *juvenari*, pour exprimer le mot Grec νεανιεύεσθαι, *juvenescere*, *rajeunir*. Il dit donc qu'on ne doit point faire dire à des Satyres des vers trop tendres & trop doucereux, tels que ceux que disent dans les villes les jeunes gens qui content des fleuretes, ou qui font des chansons, cela est trop poli pour des Satyres, c'est un langage qu'ils ne connoissent point. Euripide me paroist estre tombé dans ce defaut, lors qu'il fait dire au Chœur dans l'intermede du troisiéme Acte :

Μακάρειος ὃς δϊάζει,
Βοτρύων φίλαισι πηγαῖς
Ἐπὶ κωμὸν ἐκπετασθεὶς
Φίλον ἄνδρ' ὑπαγκαλίζων,
Ἐπὶ δεμνίοις τε ξανθὸν
Χλιδανῆς ἔχων ἑταίρας
Μυρόχριστος, λιπαρὸς βό-
στρυχον.

Heureux qui fait la débauche étendu dans un festin prés des aimables sources qui découlent des raisins, & tenant dans son giron une charmante Maîtresse. Heureux qui parfumé d'essences, embrasse une blonde beauté pleine de luxe & de

molesse. Tout le soin qu'Euripide a pris de jetter dans ces vers des mots sauvages, comme ὑπαγκαλίζων, *tenant sous l'aisselle*; & de faire une composition champestre, comme ἔχων ἐν δεμνίοις βόστρυχον ἑταίρας, *tenir dans un lict la blonde chevelure d'une Maistresse.* Cela n'empesche pas que cela ne soit trop poli & trop recherché pour des Satyres qui n'y font pas tant de façon, & qui se trouvent heureux à moins. Il n'y a pas là de milieu, ce Chœur de Satyres parle comme Anacréon, ou Anacreon a parlé comme ce Chœur de Satyres.

247 *Aut immunda crepent*] Il ne faut pas qu'ils disent des obscenités comme les débauchés des villes. Euripide a fort bien observé ce precepte : car ses Satyres sont fort retenus. Virgile l'a fort bien observé aussi lors que dans sa VI. Eclogue, qui est la plus belle, il fait dire par son Silene:

Carmina quæ vultis cognoscite: carmina vobis,
Huic aliud mercedis erit.

Ecoutez les vers que vous me demandez, les vers sont pour vous, & pour celle-cy

Il parle de la Nymphe Æglé) *elle aura une autre recompense.* On ne peut pas dire une saleté avec plus de modestie. Quand on n'observoit pas cette honnesteté, au lieu de faire des Atellanes, on faisoit des Mimes; c'est pourquoy Ciceron a écrit à Papirius Pœtus, qui l'avoit raillé d'une maniere un peu Cynique : *Nunc venio ad locationes tuas : quum tu secundùm Oenomaum Accii, non, ut olim solebat, Atellanum, sed, ut nunc fit, Mimum introduxisti. Je viens presentement à vos railleries, où aprés avoir cité l'Oenomaus du Poëte Accius, vous avez fait, non pas une veritable Atellane, comme c'étoit la coûtume autrefois; mais un veritable Mime, comme c'est l'usage d'aujourd'huy.* Dans ce passage, qui est tres-remarquable, & qu'on a mal expliqué, Ciceron se plaint ouvertement que de son temps les Poëtes des Pieces Atellanes tomboient dans l'obscenité des Mimes. Et c'est ce qui fonde les preceptes qu'Horace luy donne icy.

Ignominiosaque dicta] J'explique cet *ignominiosa dicta, des injures grossieres.* Les Satyres ne doivent pas non

plus connoiſtre ce langage qui eſt ordinaire dans les villes. Les Satyres d'Euripide ne diſent rien de groſſier à Ulyſſe, ils luy diſent ſeulement quand il entre pour aveugler le Cyclope, *Nous nous tiendrons à la porte & nous exhorterons vos compagnons Nous n'expoſons qu'un Carien.*

Δεράπω τάδ᾽, ἐν τῷ Καρὶ κινδυνεύσομ

Ceux qui ont lû Platon, ſavent ce que c'eſt que ce proverbe, ἐν Καρὶ κινδύνῳ, *in capite Caris fit periculum* C'eſt à dire, il n'y va pas de grand' choſe, le danger ne peut tomber que ſur un homme de rien.

248 *Quibus eſt equus, & pater & res*] *Quibus eſt equus*, ceux qui ont un cheval entretenu aux dépens du Public, c'eſt à dire les Chevaliers *Quibus eſt pater*, ceux qui ont un pere, c'eſt à dire les Nobles, les Patriciens. *Quibus eſt res*, ceux qui ont du bien, c'eſt à dire tous les gens riches, qui ne ſont ni Chevaliers ni nobles.

249 *Nec ſi quid fricti ciceris proba, aut nucis emptor*] Celuy qui achete des poids frits, ou des noix frites

c'eſt à dire la populace. On vendoit à Rome des pois boüillis, *cicer madidum*, des pois frits & des noix frites, *nuces frictas & ustas* pour le peuple.

251 *Sillaba longa brevi ſubjecta*] Aprés avoir parlé des deux eſpeces de Tragedie, il vient à expliquer tout ce qui concerne les vers qu'on y employoit, & dont il n'a dit qu'un mot au commencement de cette Poëtique, vers 80.

252 *Pes citus*] L'ïambe eſt une breve & une longue, & ſa vîteſſe vient de ce que la breve eſt la premiere. Terentianus a fort bien expliqué la nature de l'ïambe quand il a écrit en vers ïambes.

Adesto ïambe præpes & tui tenax
Vigoris, adde concitum celer pedem.

Unde etiam trimetris accreſcere juſſit nomen ïambeis quum ſenos] La vîteſſe de l'ïambe a fait que quoique ce vers ſoit de ſix pieds, on l'appelle trimetre, vers de trois pieds, parce qu'en le ſcandant on a joint deux pieds enſemble, les breves donnant cette facilité; ainſi au lieu de meſurer ce vers en ſix,

Ades | t'ïam | be præ | pes & | tui | tenax |

on l'a meſuré en trois:

Adeſt'ïam | be præpes & | tui tenax |

jugatis per dipodiam binis pedibus ter feritur. Victorinus.

Quum ſenos redderet ictus] Il met *ictus, coup*, pour une meſure, quoique chaque meſure ait deux coups, deux temps.

Primus ad extremum ſimilis ſibi] Le premier ïambe eſtoit égal & ſemblable depuis un bout juſqu'à l'autre, c'eſt à dire qu'il eſtoit tout composé d'ïambes, ſans le mélange d'aucun autre pied, c'eſtoit un ïambe pur.

255 *Tardior ut paulo graviorque veniret ad aures*] Les Poëtes s'eſtant aperçus que l'ïambe pur eſtoit trop vîte & trop leger, & que par cette raiſon il ne convenoit point à la gravité & à la majeſté de la Tragedie, s'aviſerent d'y mêler des ſpondées, qui par leur lenteur corrigeoient la precipitation des autres pieds.

256 *Spondeos ſtabiles*] Il appelle les ſpondées ſtables, parce qu'eſtant

de deux longues, ils se soûtiennent également; au lieu que l'ïambe est boiteux.

257 *Non ut de sede secunda cederet aut quarta socialiter*] L'ïambe ne ceda au spondée que les lieux impairs dans la Tragedie, c'est à dire qu'il souffroit des spondées au premier, au troisiéme & au cinquiéme pied, & qu'il voulut que le second, le quatriéme & le sixiéme fussent des ïambes. Terentianus l'a fort bien expliqué dans son petit Traité:

At qui cothurnis regios actus levant,
Ut sermo pompa regiæ capax foret,
Magis magisque latioribus sonis
Pedes frequentant, lege servata tamen
Dum spes secundus, quartus & novissimus
Semper dicatus uni ïambo serviat.

Mais ceux qui prennent le cothurne pour representer les avantures des Rois, afin que leur stile réponde mieux à cette pompe Royale, employent de lieu à autre des sons majestueux, en conservant pourtant cette loy inviolable, que le second, le quatriéme & le dernier pied soient

conſervez pour l'ïambe. Les Poëtes ont conſervé les lieux pairs pour l'ïambe, & abandonné les impairs au ſpondée, parce qu'outre que ce mélange ainſi concerté rend le vers plus noble, la meſure du trimetre ſubſiſte toûjours, le ſecond pied ſe trouvant toûjours un ïambe, ce qui n'arriveroit plus, ſi ce ſecond pied eſtoit un ſpondée. Les Poëtes Comiques, pour mieux déguiſer leurs vers, & pour les rendre plus approchans du diſcours ordinaire, ont pris le contre-pied, & ont mis des ſpondées dans les lieux pairs, où les Poëtes Tragiques ne ſouffroient que l'ïambe. Le meſme Terentianus :

Sed qui pedeſtres fabulas ſocco premunt,
Ut quæ loquuntur ſumpta de vita putes,
Vitiant ïambon tractibus ſpondaïcis
Et in ſecundo & cæteris æquè locis
Fidemque fictis dum procurant fabulis
In metra peccant arte, non inſcitia.

Mais ceux qui traitent des ſujets comiques, afin qu'on croye que ce qu'ils di-

nt est pris de la vie ordinaire, corompent leurs ïambes par la lenteur des pondées qu'ils placent dans le second lieu & dans tous les autres. Ainsi pendant u'ils cherchent la vrai-semblance, ils echent contre les vers, non pas par ignoance, mais par art. Quand il n'y auoit que cette difference de nombre, lle devroit donner un grand avantae aux Anciens sur nous qui n'avons our le tragique & pour le comique u'un mesme vers, dont les mots peuent estre differens, mais dont le nomre est toûjours égal, & la mesure mblable.

258 *Socialiter*] Amiablement, & omme entre associés, à qui tout est ommun.

259 *Hic & in Acci nobilibus trimeis apparet rarus & Enni*] Il est riicule d'entendre ce *hic* de l'ïambe ur, Horace donneroit une loüange Accius & à Ennius; car l'ïambe pur stoit condamné dans la Tragedie. Teentianus.

Culpatur autem versus in Tragœdiis
Et rarus intrat ex ïambis omnibus.

nnius & Accius sont blâmez icy d'a-

voir negligé ce mélange de ſpondée
& d'ïambes, dont il vient de parler, &
d'avoir fait au contraire des vers dur
& peſants, en plaçant mal les ſpon
dées, ou en en mettant trop. Car il
a de leurs vers où il n'y a que le ſixié
me pied qui ſoit un ïambe. *Nobilibu
trimetris* eſt une ironie. Voſſius a ex
pliqué ce *hic, hic loci*, c'eſt à dir
dans le ſecond & dans le quatriém
pied. Mais il ſe trompe, à mon avi
cela n'eſt pas naturel.

260 *In ſcenam miſſos magno cum pon
dere verſus*] Il n'y a rien de plus ma
heureux que la tranſpoſition qu'a vou
lu faire icy Heinſius, qui n'a rien d
tout connu à ce paſſage. Falloit-il fa
re de ſi grands efforts pour voir qu'a
lieu de *miſſos* il ne faut que lire *miſſu*
comme Theodore Marcile a corrigé
Horace continuë la cenſure qu'il vien
de faire d'Ennius & d'Accius ; &
dit que leurs vers *pouſſez ſur la ſcen
avec de grands poids*, c'eſt à dire leur
vers remplis de ſpondées qui les ren
dent ſi peſants qu'ils ne peuvent mar
cher, montrent évidemment ou qu
ces Poëtes ſe ſont trop haſtez, & qu'il
n'ont pas aſſez travaillé leur Ouvrage
ou

ou, ce qui eſt encore plus honteux, qu'ils ont ignoré l'art de les faire, cet art dont il a parlé, & qui conſiſte à ne donner au ſpondée que les lieux impairs, & à retenir les pairs pour l'iambe. Cela eſt tres clair.

262 *Premit artis crimine turpi*] Servius ſur le cinquiéme Livre de l'Eneïde rapporte ce vers d'Horace :

Nec tanta in metris venia conceditur uti.

Il n'eſt pas permis de prendre tant de liberté dans les vers. Si Servius ne s'eſt point trompé, on peut faire ſuivre ce vers immediatement aprés *aut ignoratas, &c.* & tirer de là cette conſequence, qu'il peut ſe faire que cet Ouvrage de la Poëtique n'eſt pas entier, & qu'on en a perdu pluſieurs vers. Mais ce vers m'eſt fort ſuſpect, & je ne le croy nullement d'Horace.

263 *Non quivis videt immodulata Poëmata judex*] Tout le monde ne ſe connoiſt pas au nombre & à la cadence des vers ; & ſur cela on a eu une ſote indulgence pour les Poëtes. Il veut dire que les Poëtes Accius, Ennius

& les autres ont acquis leur reputation à bon marché, & qu'on leur a fait plûtost grace que justice.

265 *Iccirco ne vager scribamque licenter?*] Il n'y a rien qui porte plus les Poëtes à se negliger, que l'indulgence que l'on a euë pour ceux qu les ont précedez. Ils croyent aprés cela qu'on est obligé de leur pardonner tout. *Vagari*, écrire au hazard sans avoir de regle certaine, mettr un spondée au second pied comme au premier.

266 *Tutus & intra spem veniæ cautus*] Il ne faut rien changer à ce passage, *tutus & intra spem veniæ cautus* signifie mot à mot, *en me mettant couvert, & en me précautionnant san attendre de pardon.* Tout homme qu dit qu'il est *intra spem veniæ*, dit qu' ne conçoit point d'esperance de pa don : car le mot *intra* marque tou jours qu'on demeure en deçà. Flon a dit de mesme, que l'action d'Horac qui tua sa sœur, *intra gloriam fuit*, c'e à dire qu'elle fut sans gloire. Il a est parlé ailleurs de cette expression.

267 *Vitavi denique culpam, ne laudem merui*] Ce passage est rema

quable. Horace dit qu'un Poëte qui travaille bien ſes vers, & qui obſerve toutes les regles, évite le blâme, mais qu'il ne merite pas des loüanges. En effet pour meriter des loüanges il ne ſuffit pas de ne point faire de fautes, il faut aller plus loin. Si Horace revenoit au monde, que diroit-il de ces bonnes gens qui veulent qu'on eſtime certains vers qu'on fait aujourd'huy, lors qu'ils ne fourmillent pas d'impertinences?

268 *Vos exemplaria Græca nocturna verſate manu*] Horace ne propoſe pas de lire ces excellens originaux, à ceux qui veulent ſe contenter de ne point faire de faute, mais à ceux qui viſent à la perfection, qui ne ſe trouve que parmi les Grecs. Auſſi Terentianus a dit avec beaucoup de politeſſe:

Maurus item quantos potui cognoſcere Grajos?
Quorum præcipuè ſtudiis pars Muſica conſtat.

Moy qui ſuis Afriquain, combien ay-je pû connoître de Grecs, dans l'étude deſquels conſiſte particulierement l'art de la Poëſie? Ces originaux Grecs qu'Horace veut qu'on liſe, ſont Homere

& Platon pour les caracteres & les passions, les Tragiques & les Comiques pour la disposition des sujets, pour la regularité de la composition. & pour l'esprit; mais sur tout les Poëtes de la vieille Comedie, qui estoient plus exacts & plus remplis que ceux de la nouvelle. On fera plus de progrés dans Aristophane seul qu'on n'en auroit fait dans Menandre, Apollodore & Diphilus.

270 *At nostri Proavi Plautinos &* *numeros & laudavêre Sales*] On dispute icy beaucoup s'il faut lire *nostr* ou *vestri*. Les uns pretendent qu'Horace estant fils d'Affranchi, & n'ayan par consequent point d'ancestres, n' pû dire *nostri proavi, nos ayeux*, ma *vestri proavi, vos ayeux*; & les autr soûtiennent qu'Horace parlant en ge neral des Romains, il a pû dire, *n* *ancestres*. Mais cette dispute est inut le, ni les uns ni les autres ne sont dan le fait; car ce n'est pas Horace qu parle, ce sont ou les Pisons, ou l Romains en general, qui sur ce qu Horace leur a dit, *vos exemplaria Gr* *ca, &c. Pour vous, lisez nuit & jou* *les originaux Grecs*, luy répondent

D'où vient que vous nous renvoyez aux Grecs? ſans aller ſi loin, nos anceſtres n'ont-ils pas loüé & eſtimé les vers & les plaiſanteries de Plaute? Cela donne à ce paſſage une tout autre beauté.

271 *Nimis patienter utrumque ne dicam ſtultè mirati*] C'eſt la réponſe d'Horace à l'objection des Piſons. *Ouy vos anceſtres ont admiré les vers & les plaiſanteries de Plaute, mais ils l'ont fait trop bonnement, pour ne pas dire ſotement.* Il eſt certain que Plaute n'eſt point du tout exact dans ſes vers, qu'il a appellez par cette raiſon *numeros innumeros*, des nombres ſans nombre, dans ſon epitaphe qu'il fit luy-meſme. Il eſt certain encore qu'il a des plaiſanteries fades, baſſes, & ſouvent outrées; mais il en a auſſi de fines & de delicates. C'eſt pourquoy Ciceron le propoſe comme un modele à ſuivre pour la raillerie. Horace n'a nullement pretendu détruire ou combatre ce jugement de Ciceron, il a voulu ſeulement luy donner des bornes, & condamner l'aveuglement de ceux qui ne trouvoient rien de comparable à Plaute, & qui en admiroient tout éga-

lement. Cette matiere a esté fort bien traitée dans la Préface qui a esté faite sur trois Comedies de ce Poëte. On ne peut rien y ajoûter. Je la loüerois davantage si je n'estois retenu par la Deesse, *cui vincla jugalia curæ, qui préside aux nœuds de l'hymen.*

274 *Legitimumque sonum*] Il appelle un *son legitime*, une mesure, une harmonie reglée, qui suit les loix, comme il a dit dans un autre endroit, *legitimum Poëma.*

Digitis callemus & aure] Ceux qui avoient l'oreille fine & delicate, ne se contentoient pas de goûter l'harmonie des vers bien faits, ils battoient souvent la mesure avec le pouce, ou avec le pied, comme les Maistres. Terentianus.

Quam pollicis sonore vel plausu pedis
Discriminare qui docent artem, solent.

Les Maistres de l'Art ont accoûtumé de marquer cette cadence en frapant du pied, ou avec le pouce. Cette maniere de battre la mesure avec le pied, est la plus ancienne, & on a long-temps

ignoré celle de la battre avec la main. Du temps de Juvenal elle n'estoit pas encore connuë, car on la battoit avec les coquillages, comme cela paroist par cette remarque de son Commentateur sur ce vers, *audiat ille testarum crepitus. Testis enim anteà percutiebant, saltantibus Pantomimis, quia tunc non erat ut mesochori percuterent manibus. Car on battoit la mesure avec des coquillages* (c'estoit comme nos castagnetes) *quand les Pantomimes dansoient : car les Maistres du Chœur ne la battoient pas encore avec les mains.* Il dit avec les mains, parce que de son temps on battoit de la main droite dans la main gauche.

275 *Ignotum tragicæ genus invenisse camœnæ dicitur*] Aprés avoir traité de tout ce qui concerne la Tragedie, de la disposition de ses sujets, de ses caracteres, de son stile, & de ses vers; l'ordre naturel veut qu'il parle de la Comedie ; mais comme ses commencemens ont esté fort obscurs, & qu'elle a esté cultivée beaucoup plus tard que la Tragedie, Horace remonte jusqu'à la source de ces deux Poëmes, qui furent long temps compris

ſous le nom general de Tragedie
Avant Theſpis il y avoit eu plusieur
Poëtes Tragiques & Comiques ; mai
comme ils n'avoient rien changé à l
premiere ébauche de ce ſpectacle, &
que Theſpis fut le premier qui y fi
quelque changement, on le compt
ordinairement pour l'inventeur de c
Poëme. Ariſtote nous fait aſſez en
tendre qu'avant Theſpis la Tragedi
n'eſtoit qu'un tiſſu de contes bouf
fons faits en ſtile comique, & mêlé
parmi les chants du Chœur qui en
tonnoit les loüanges de Bacchus. C
Poëte ſe conforma apparemment luy
meſme à cette coûtume, & enfin i
imagina les changemens que nous al
lons expliquer, & qui ont eſté les pre
miers degrés, par leſquels la Tragedi
a monté à la perfection où Sophocl
& Euripide l'ont élevée. Auſſi Plato
écrit dans ſon *Minos* : *La Tragedie eſ
fort ancienne en ce païs, elle n'a pas com
mencé par Theſpis & par Phrynichus
mais ſi vous y prenez bien garde, ce Poë
me a eſté inventé long-temps auparavan
en cette ville.* Si Heinſius avoit exa
miné ce paſſage de plus prés, je m'aſ
ſure qu'il auroit moderé l'horrible de
mangeaiſon

mangeaiſon qu'il a euë de tout changer.

276. *Et plauſtris vexiſſe Poëmata Theſpis quæ canerent, agerentque peruncti facibus ora*] Ce paſſage a eſté toûjours mal expliqué, & de fort ſavans hommes s'y ſont trompez : car ils ont cru qu'Horace ne marque icy que deux changemens que Theſpis eût faits à l'ancienne Tragedie. Le premier, de promener ſes Acteurs dans une charete, au lieu qu'auparavant ils chantoient par tout où ils ſe trouvoient : & l'autre, de les avoir barboüillés de lie, au lieu qu'auparavant ils joüoient ſans avoir rien ſur le viſage. Mais s'il n'y avoit eu que cela, je ne voy pas que ce ſpectacle euſt dû paroiſtre ſi nouveau. On a oublié le principal. C'eſt que Theſpis jetta dans le Chœur un perſonnage qui, pour le délaſſer & pour luy donner le temps de reprendre haleine, recitoit une avanture de quelque perſonnage illuſtre ; & c'eſt ce recit qui donna lieu enſuite aux ſujets des Tragedies. Voilà pourquoy Horace dit, *quæ canerent agerentque, qu'ils chantoient*, & *qu'ils joüoient; qu'ils chantoient*, c'eſt pour le Chœur;

qu'ils joüoient, c'eſt pour l'Acteur. Il ne faut donc pas s'étonner ſi ce ſpectacle plut merveilleuſement à un peuple qui juſqu'alors n'avoit eu que le Chœur pour tout divertiſſement. On verra les Remarques ſur la Poëtique d'Ariſtote. Ces Comediens qu'on promenoit ſur des charetes, & dont les Pieces eſtoient remplies de railleries & d'injures, donnerent lieu au proverbe, ἐξ ἁμάξης λέγειν, & ἐξαμάξειν, parler de deſſus la charete, pour dire, *injurier, railler, &c.*

278 *Poſt hunc perſonæ pallæque repertor honeſtæ Æſchylus*] Il n'eſt pas ſi aiſé d'inventer que d'ajoûter aux inventions des autres. Les changemens que Theſpis avoit déja faits à l Tragedie, donnerent lieu à Eſchyl d'en faire de nouveaux & de plus con ſiderables. Il donna un maſque à ſe Acteurs : car *perſona* eſt icy *un maſqu* & non pas *un perſonnage* ; les habill de robes traînantes, leur chauſſa l brodequin ; au lieu de charete, fit bâ tir un theatre mediocrement exhauſſ & changea entierement le ſtile qui de vint grave & ſerieux, au lieu qu' eſtoit auparavant fort burleſque, λέξ

γελοῖα ; mais je m'étonne qu'Horace ne dise rien des changemens plus importans qu'Aristote attribuë à Eschyle : car il dit dans sa Poëtique, qu'il ajoûta un Acteur à celuy de Thespis, qu'il diminua les chants du Chœur, & qu'il inventa un premier rolle, πρωταγωνιστὴν λόγον. Cela meritoit d'être remarqué.

Pallaque] C'est ce que Laërce appelle στολὴν, une robe traînante.

279 *Instravit pulpita tignis*] *Pulpitum*, le theatre, le lieu où joüent les Acteurs ; ce que les Grecs appelloient *Logeion.*

281 *Successit vetus his Comœdia*] Je suis tres-fasché d'avoir à m'opposer si souvent aux entreprises d'Heinsius, mais elles sont si injustes, & d'ailleurs faites avec tant de confiance, que ce seroit en quelque maniere trahir le Public que de n'en pas avertir. Il pretend que ces quatre vers doivent estre transportez aprés le vers 250. où il est parlé des Satyres ausquels il pretend que la vieille Comedie ait succedé. Mais ce sentiment est si peu soûtenable, que si l'on trouvoit ces vers disposés comme il veut les mettre, il est

conſtant que malgré tout le deſordre où Horace a laiſſé ce petit Traité, il faudroit neceſſairement les rapporter où ils ſont, car c'eſt leur place naturelle & veritable. Quand Horace dit que la vieille Comedie ſucceda aux Pieces de Theſpis & d'Eſchyle, il ne pretend ni nous dire qu'aprés eux i n'y eut plus de Poëte Tragique, n nous faire entendre que la vieille Co medie dût ſa naiſſance à la Tragedie Cela eſt frivole & vain; mais ſon deſ ſein eſt de nous apprendre que la Co medie ne commença à eſtre cultivé qu'aprés que la Tragedie eut reçu ſ perfection. Et c'eſt là le ſentimen d'Ariſtote, qui aprés nous avoir di que la Tragedie nâquit des hymne qu'on chantoit à Bacchus; & la Co medie, des chanſons obſcenes qu'o chantoit en l'honneur de ce meſm Dieu; paſſe à la Tragedie, dont explique les changemens que luy ap porterent Theſpis, Eſchyle & Soph cle; & revient enſuite à la Comedi Voicy ſes propres termes: *Les chang mens qui ſont arrivez à la Tragedi ont eſté ſenſibles, & on en a connu l Auteurs. Mais la Comedie a eſté inco*

nuë, parce qu'elle ne fut pas cultivée dés le commencement, comme la Tragedie. Car le Magiſtrat ne commença que fort tard à donner des Chœurs comiques; ceux qui joüoient alors eſtoient des Acteurs libres & volontaires qui joüoient pour eux, & ſans ordre. Mais depuis que la Comedie eut commencé de prendre quelque forme, on ſait les Poëtes qui y ont travaillé, &c. Ces paroles meritoient d'eſtre conſiderées; & ſi Heinſius y avoit daigné faire quelque attention, il auroit entendu le paſſage d'Horace, & n'y auroit rien changé. Selon la doctrine d'Ariſtote, qu'Horace a ſuivi, la Tragedie & la Comedie ne furent d'abord qu'une meſme choſe : mais aprés que le grave & le ſerieux furent ſeparez du burleſque, on s'attacha au premier, & on negligea l'autre; La Comedie demeura dans ſon premier chaos, on ne reçut que des changemens fort mediocres, pendant que la Tragedie fit de tres-grands progrés. Enfin la Tragedie ayant reçu ſa perfection, aprés bien des changemens, ſe repoſa, pour me ſervir du terme d'Ariſtote, ἐπαύσατο ἐπεὶ ἔσχε τὴν ἑαυτῆς φύσιν, & alors on

pensa serieusement à cultiver aussi la Comedie. Du temps d'Eschyle même, les Poëtes Chionides, Magnes & Phormus y travaillerent avec succés. Voilà pourquoy Aristote dit que depuis qu'elle eut reçu quelque forme, on fait les Poëtes qui y ont travaillé : mais incontinent aprés la mort d'Eschyle, elle reçut son entiere perfection par Cratinus, Platon, Epicharme, Crates, Eupolis, Aristophane, qui vécurent tous en mesme temps. Horace a donc eu raison de dire, *successit vetus his Comœdia*, la vieille Comedie a succedé à Thespis & à Eschyle. Et cette verité est si constante, que Marc Antonin mesme l'a reconnuë, & qu'il a dit dans le paragraphe v. de l'onziéme Livre : *μετὰ δὲ τὴν τραγῳδίαν ἡ ἀρχαία κωμῳδία παρήχθη*, *aprés la Tragedie parut la vieille Comedie.* Marc Antonin vouloit-il parler de la Tragedie satyrique ? Il y auroit du ridicule à le pretendre : car il est si peu vray que la Comedie soit née de ce Poëme Satyrique dont Horace parle, qu'elle l'a mesme précedé, comme il seroit aisé d'en donner des preuves. Mais c'est assez parlé contre Heinsius, dont j'esti-

me & admire autant la profonde érudition, que je condamne le mauvais usage qu'il en a fait en quelques rencontres. Quand Monsieur Despreaux a dit dans son Art Poëtique:

Des succés fortunés du spectacle tragique
Dans Athenes nâquit la Comedie antique.

il n'a pas voulu faire entendre que la Comedie dût sa naissance à la Tragedie florissante. Mais il a voulu dire comme Horace, que la Tragedie ayant reçu toute la perfection dont elle estoit capable, on cultiva la Comedie, qui par là dût les soins qu'on eut d'elle, à l'état où l'on avoit mis la Tragedie auparavant.

282 *Sed in vitium libertas excidit*] La vieille Comedie fut de deux sortes; dans celle qu'on appelle proprement la vieille Comedie, il n'y avoit rien de feint dans les sujets, les Poëtes reprenoient publiquement les vices, & ils n'épargnoient ni les principaux citoyens, ni les Magistrats, dont ils mettoient sur le theatre les noms & les visages. Mais Lysander s'estant

rendu maiſtre d'Athenes, & en ayant changé le gouvernement,qu'il mit entre les mains de trente des principaux, cette trop grande liberté déplut, & on défendit de nommer ceux dont on repreſentoit les actions ; & ce fut un certain Lamachus qui en fit le decret. Les Poëtes mirent donc des noms ſuppoſés ; mais ils peignirent ſi bien les caracteres, & les deſignerent ſi bien, qu'on ne pouvoit les méconnoiſtre, & c'eſt ce qu'on appella la moyenne Comedie. Il y en a de ces deux ſortes dans Ariſtophane. Cette moyenne Comedie dura juſques au temps d'Alexandre le Grand, qui ayant achevé de s'aſſurer l'Empire de la Grece par la défaite des Thebains, fut cauſe qu'on refrena cette licence des Poëtes, qui s'augmentoit de jour en jour. Et c'eſt ce qui donna la naiſſance à la nouvelle Comedie, qui ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & qui ne porta ſur le Theatre que des avantures feintes & des noms ſuppoſés. La vieille & la moyenne Comedie ont regné avant Alexandre; mais depuis Alexandre on n'a plus parlé que de la nouvelle. Horace parle

icy de ce dernier changement.

284 *Chorusque turpiter obticuit sublato jure nocendi*] Puis qu'Horace dit que le Chœur se tut, c'est une marque certaine qu'il ne parle pas du decret de Lamachus, & de la reforme qu'on apporta à la vieille Comedie: car il y eut un Chœur à la moyenne. Il parle donc de la loy qui fut portée contre les Poëtes de cette derniere. Car aprés cela les Poëtes n'ayant plus la liberté de reprendre les vices de leurs citoyens, & de mettre sur le Theatre leurs avantures veritables sans les déguiser; ils supprimerent le Chœur dont ils se servoient particulierement à cet usage, comme cela paroist par les Comedies d'Aristophane.

Turpiter obticuit] Il se tut ignominieusement, car il se tut pour éviter la peine portée par la loy qui le condamna à se taire. D'où vient donc qu'on a voulu rapporter ce *turpiter* à *nocendi?* Est-ce parce qu'il y a de la honte à continuer ses excés, & qu'il n'y en a point à obeïr à la loy qui les condamne? Cela est vray. Mais encore un coup, le Chœur se tut igno-

minieusement, parce que la loy reprima sa licence, & que ce fut, à proprement parler, la loy qui le bannit; ce qu'Horace regarde comme une espece de flétrissure.

285 *Nil intentatum nostri liquere Poëtæ*] On ne peut rien voir de mieux suivi. Horace, aprés avoir parlé des changemens qui estoient arrivez à la Comedie Greque, & qui en avoient fait trois especes differentes, ajoûte que les Poëtes Latins essayerent de réüssir à toutes trois, c'est à dire qu'ils ne se contenterent pas d'imiter la nouvelle Comedie, mais qu'ils tâcherent d'atraper tout le fiel de l'ancienne, & les plaisanteries de la moyenne. Il y eut des Poëtes qui firent des Comedies comme celles d'Aristophane, avec des Chœurs, comme il y en avoit dans les Atellanes.

286 *Vestigia Græca ausi deserere & celebrare domestica facta*] Les Poëtes Latins, aprés avoir traduit assez longtemps les Pieces des Grecs, & avoir fait des Comedies qu'ils appelloient *palliatas*, parce que le sujet estoit Grec ; oserent bien marcher séuls, & faire des Pieces sur des sujets Romains

qu'Horace appelle par cette raiſon *domeſtica facta*, *des avantures domeſtiques.*

288 *Vel qui prætextas, vel qui docuêre togatas*] Les Pieces Romaines faites ſur des ſujets Romains, étoient appellées du nom general de *togatæ*, parce que la toge eſtoit l'habit de tous les Romains, comme je l'ay expliqué dans les Remarques ſur Feſtus. Cependant Horace ſepare icy les *togatæ* d'avec les *prætextæ*; ce qui fait préſumer que de ſon temps on avoit donné le nom à chaque Piece, ſelon ſon ſujet & ſes perſonnages. Celles dont le ſujet eſtoit grave, & dont les Acteurs repreſentoient les premiers perſonnages de l'Etat, ou les principaux Magiſtrats, eſtoient appellées *prætextæ*, c'eſtoit de veritables Tragedies. Celles qui eſtoient moins graves, & qui ne repreſentoient que les avantures de citoyens moins conſiderables, eurent le nom de *togatæ*. Meliſſus inventa une troiſiéme eſpece de Pieces *togatæ*, qu'il appella *trabeatas*, à mon avis, parce qu'il y repreſentoit les avantures des gens de guerre, & des Chevaliers, dont l'habit eſtoit appellé

trabea. Les Comedies qui eſtoient au deſſous de celles-là, & qui n'imitoient que la vie commune de la ſimple Bourgeoiſie, furent toutes compriſes ſous le nom de *tabernariæ*. Il ne nous reſte aucune de ces Comedies *togatæ*. La ſeule Piece Romaine qui ſoit parvenuë juſques à nous, c'eſt l'Octavie qu'on attribuë ordinairement à Seneque. C'eſt une veritable Piece *prætexta*, mais tres-méchante.

Docuêre] Ce mot eſt remarquable, *enſeignerent*. Le terme, *enſeigner* eſtoit affecté aux Poëtes qui travailloient pour le theatre, & qui eſtoient appellés Docteurs, Διδάσκαλοι, ce qui marquoit viſiblement que leur but n'eſtoit pas tant de divertir que d'inſtruire.

290 *Quam lingua*] *Par ſa langue* c'eſt à dire *par ſes écrits*. Il parle particulierement des Pieces de theatre & il avoüe que la precipitation des Poëtes, & le peu de ſoin qu'ils avoient de corriger leurs Ouvrages eſtoient cauſe qu'ils n'avoient pas atteint la perfection. Et c'eſt à quoy ſe rapporte ce jugement de Quintilien *In Comœdia maximè claudicamus. Non*

sommes foibles pour la Comedie.

291 *Limæ labor & mora*] *La peine de corriger.* C'eſt *limæ labor* qui répond à *multa litura* du ſecond vers aprés celuy-cy, & la patience de garder long-temps un Ouvrage ſans le donner au Public, c'eſt *mora*, qui répond à *multa dies.*

292 *Pompilius ſanguis*] Il a eſté dit au commencement que ces Piſons deſcendoient de Numa Pompilius.

Carmen reprehendite quod non multa dies & multa litura] Le precepte eſt bien formel. On peut voir la Remarque ſur le vers 166. de la premiere Epiſtre du Livre II. Horace fait icy le procés à une infinité d'Ouvrages.

294 *Præſectum decies non caſtigavit ad unguem*] C'eſt une metaphore priſe de ceux qui travaillent en marbre, en bois, &c. & qui paſſent l'ongle ſur leur ouvrage pour voir s'il eſt bien uni. Les Grecs appellent cela ἐξονυχίζειν; & il y a ſur cela un beau mot de Polyclete, χαλεπώτατον ἐστὶ τὸ ἔργον ὅταν ἐν ὄνυχι ὁ πηλὸς γίνηται. *Le plus difficile de l'ouvrage, c'eſt quand il ne faut plus qu'y paſſer l'ongle.*

295 *Ingenium miſera, quia fortuna-*

tius arte] Democrite soûtenoit que l'art estoit inutile pour la Poësie, qui devoit venir de l'enthousiasme & de la fureur. Ciceron dans le 1. Livre de la Divination : *Negat enim sine furore Democritus quemquam Poëtam magnum esse posse. Democrite nie qu'on puisse estre bon Poëte sans la fureur.* C'est le sentiment de Socrate dans l'Ion. Les sots qui prennent tout de travers en prenant tout au pied de la lettre, croyent sur cette autorité qu'il n'y a qu'à renoncer à l'étude & au travail, & à tâcher seulement de bien imiter l'exterieur des Poëtes, & leurs manieres extraordinaires. C'est ce qu'on faisoit du temps d'Horace, une infinité de gens affectoient l'air de Poëte par la malpropreté & par la retraite. On faisoit alors pour la Poësie ce que beaucoup de gens font aujourd'huy pour la devotion.

Misera arte] Horace appelle l'art miserable dans le sens de Democrite, car pour luy il pense bien autrement, comme on le verra sur le vers 409.

299 *Nanciscetur enim pretium nomenque Poëta*] Horace dit cela avec indignation, sur ce que les méchans

Poëtes attrapoient la reputation & les recompenses qui n'estoient duës qu'aux grands Poëtes.

300 *Si tribus Anticyris*] Strabon ne fait mention que de deux Anticyres où il croissoit de l'ellebore. Horace en met trois, pour donner une plus grande idée de la folie dont il parle, laquelle ne pourroit estre guerie par tout l'ellebore de trois Anticyres, s'il y en avoit autant.

301 *Tonsori Licino*] Ce Licinus estoit un fameux Barbier qu'Auguste éleva à la dignité de Senateur, pour recompenser la haine qu'il avoit témoignée contre Pompée. C'est de luy qu'on fit cette épitaphe:

Marmoreo tumulo Licinus jacet, at
Cato nullo,
Pompeius parvo, quis putet esse Deos?

Licinus a un superbe tombeau de marbre, Caton n'en a point, Pompée n'en a qu'un fort petit. Qui pourra croire aprés cela qu'il y a des Dieux?

302 *O ego lævus qui purgor bilem verni sub temporis horam*] Horace dit que puisque la folie suffit pour estre Poëte, il est bien sot de se faire pur-

ger de la bile au commencement de tous les Printemps : car en conſervant cette bile il pourroit en faire à la fin un amas qui luy donneroit ce degré de folie neceſſaire pour eſtre bon Poëte.

303 *Non alius faceret meliora Poëmata*] Car perſonne n'eſtoit plus bilieux que luy.

Verum nil tanti eſt] Mais ce n'eſt pas la peine, je n'eſtime pas aſſez la poëſie pour l'acheter à ce prix. Horace ſe moque de ces ſots Poëtes.

304 *Ego fungar vice cotis acutum reddere quæ ferrum valet*] Plutarque rapporte ce mot à Iſocrate, qui eſtant interrogé comment il ſe pouvoit faire que ſans éloquence il rendiſt les autres éloquents, répondit : καὶ αἱ ἀκόναι αὐταὶ μὲν τεμεῖν οὐ δύνανται, τὸν δὲ σίδηρον τμητικὸν ποιοῦσι. *Les pierres à éguiſer ne coupent pas elles-meſmes, mais elles rendent le fer capable de couper.* Horace dit icy formellement qu'il n'écrivoit rien, c'eſt à dire qu'il ne faiſoit ni Poëme Dramatique, ni Poëme Epique ; il ne ſe regarde donc pas comme Poëte ; & c'eſt ce qui prouve ce qui a eſté remarqué ſur l'onziéme vers.

306 *Ni*

306 *Nil ſcribens ipſe*] Horace appelle ne rien écrire, parce qu'il ne fait ni Poëme Epique, ni Poëme Dramatique.

307 *Opes*] Les richeſſes de la Poëſie.

Quid alat formetque Poëtam] *Ce qui forme & nourrit le Poëte.* Horace joint icy le naturel avec l'art : car *forme* préſuppoſe le premier, & *nourrit* préſuppoſe l'autre.

309 *Scribendi ſapere eſt & principium & fons*] C'eſt le principe qu'il oppoſe à celuy de ces ſots Poëtes ; car c'eſt comme s'il leur diſoit : Vous croyez que pour eſtre Poëte il ne faut que de la folie, & moy je vous dis qu'il faut du bon ſens, & que ſans le bon ſens on n'écrira jamais rien qui ſoit ſuportable.

310 *Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ*] Il ne ſuffit pas de dire aux gens, il faut du bon ſens pour bien écrire ; il faut encore leur enſeigner où ils peuvent puiſer ce bon ſens. Et c'eſt ce qu'Horace fait icy en leur indiquant la ſource meſme du bon ſens & de la raiſon, c'eſt à dire la Philoſophie de Socrate, la Philoſophie

Academique, qui ſeule éclaire l'eſprit, & le rend capable de connoiſtre la verité; & qui traite mieux de la Morale que toutes les autres. Dans le v. Livre *de finibus*, Piſon fait ce bel éloge de l'ancienne Philoſophie Academique, qui comprenoit alors les Peripateticiens, comme Ariſtote: *Ad eos igitur converte, te quæſo, ex eorum enim ſcriptis & inſtitutis cum omnis doctrina, liberalis, omnis hiſtoria, omnis ſermo elegans ſumi poteſt, tum varietas eſt tanta artium, ut nemo ſine eo inſtrumento ad ullam rem illuſtriorem ſatis ornatus poſſit accedere. Ab his Oratores, ab his Imperatores, ac rerum publicarum principes extiterunt, ut ad minora veniam, Mathematici, Poëtæ, Muſici, Medici denique ex hac, tanquam ex omnium artium officina profecti ſunt. Donnez-vous donc à eux, je vous prie: car dans leurs principes & dans leurs écrits on peut puiſer toute la belle doctrine, toute l'hiſtoire, toute la politeſſe du langage. Il y a de plus une ſi grande varieté d'arts, que ſans ce ſecours il eſt bien difficile de rëüſſir parfaitement à quelque choſe de conſiderable. Ce ſont eux qui ont formé des Orateurs, des*

Generaux, & des premiers Perſonnages des Republiques, & pour venir à des choſes moins importantes; de leur école, comme d'une boutique generale de tous les Arts, ſont ſortis des Mathematiciens, des Poëtes, des Muſiciens, & des Medecins. Mais Horace ſe renferme particulierement dans la Morale, qui a eſté mieux traitée par Socrate que par aucun autre Philoſophe, & qui eſt la plus neceſſaire à un Poëte pour former ſes caracteres.

311 *Verbaque proviſam rem non invita ſequuntur*] Quand les choſes qu'on veut exprimer ſont bien conçuës, on trouve aiſément des expreſſions; *ipſæ res verba rapiunt*, comme dit Ciceron dans le III. Livre *de fin. Les choſes raviſſent & entraînent elles-mêmes les mots.*

312 *Qui dicit patriæ quid debeat & quid amicis*] La Morale traite de tous les devoirs qui peuvent lier les hommes; ſi l'on ne connoiſt le fort & le foible de tous ces devoirs, il eſt impoſſible de former des caracteres juſtes & vrai-ſemblables. Il n'y a donc rien de plus neceſſaire à un Poëte que l'étude de cette Morale, qui ſeule peut le mettre en état de réüſſir. Mais cette

ſcience eſt d'une plus grande étenduë que l'on ne penſe, & ce n'eſt pas l'étude d'un jour.

314 *Quod ſit conſcripti, quod judicis officium*] *Conſcripti*, d'un Senateur, car on appelloit les Senateurs *Peres conſcripts. Judicis*, d'un Juge, c'eſt à dire d'un Preteur, d'un Queſteur, d'un Commiſſaire nommé pour juger des procés civils ou criminels, ſoit que ce Juge ſoit pris parmi les Senateurs ou les Chevaliers, ou que ce ſoit un particulier choiſi par les Parties, & agréé par le Preteur.

316 *Reddere perſonæ ſcit convenientia cuique*] Il donne à chaque perſonnage les mœurs qui luy ſont convenables, τὰ ἁρμόττοντα ἤθη. Il ne fait pas parler un General d'armée en Soldat, un Dieu en Bourgeois, un Senateur en petit Juge de village. Enfin il conſerve la nature de chaque caractere, & donne aux vices & aux vertus les juſtes bornes qu'ils doivent avoir, & qui les empeſchent de ſe confondre.

317 *Reſpicere exemplar vitæ morumque jubebo doctum imitatorem*] On n'a pas bien éclairci ce que c'eſt qu'Horace appelle icy *exemplar vitæ morum*

que : car ce ne peut pas estre la vie de chaque particulier. Je suis persuadé que par ce *modele de la vie & des mœurs* Horace designe la Nature, qui seule est l'original & la source de toutes les differentes mœurs & de toutes les vies qu'on voit sur le theatre du monde. Il faut donc *qu'un savant imitateur*, c'est à dire un bon Poëte, qui voudra mettre sur le theatre un avare, un ambitieux, un fourbe, &c. ne regarde pas ce que font un tel & un tel dont il a l'idée ; mais qu'il ait devant les yeux ce qu'ils doivent faire, ce que la Nature veut qu'ils fassent, en un mot qu'il travaille d'aprés la nature, & non pas d'aprés le particulier, qui n'en est souvent qu'une copie imparfaite & confuse.

318 *Et veras hinc ducere voces*] Ce passage est important, il meritoit d'estre bien expliqué. Je tâcheray de le rendre sensible par un exemple que j'emprunteray des Peintres, car aussi la Poësie n'est qu'une Peinture, & elles ne sont l'une & l'autre qu'une pure imitation. Un Peintre qui voulant peindre une belle femme, emprunte le visage de la plus belle per-

sonne qu'il connoist, ne peut pas se vanter d'avoir fait un veritable portrait de la beauté : car son Ouvrage n'est qu'une copie d'une autre copie *φαντάσματος οὐκ ἀληθείας μίμησις*, *une imitation de l'image, & non pas de la verité*, comme dit Platon, qui ajoûte que ce Peintre n'est qu'au troisiéme degré, Τρίτος ἐστὶ ἀπὸ τῆς καλῆς γυναικὸς καὶ ἀληθείας. Les traits de son ouvrage ne sont pas *veræ lineæ*, des traits tirez d'aprés le vray : mais *lineæ simulatæ adumbratæ*, des traits tirez d'aprés l'image, d'aprés la copie. Il n'a pas consulté le veritable original. Il en est de mesme du Poëte, si lorsqu'il veut representer un avare, il se contente de peindre l'avarice d'un tel ou d'un tel particulier, il prend l'ombre pour le corps, l'image pour la verité. Mais si au lieu de s'arrester à cette copie, il attache ses yeux sur la Nature, & contemple cette idée d'avarice qu'elle fournit, il est au second degré, il travaille sur le veritable original, & tous les traits qu'il en tire ne peuvent pas manquer d'estre vrais, parce qu'ils sont ἀπ' ἀληθείας οὐκ ἀπὸ φαντάσματος, ils sont tirez d'aprés la verité, & non pas d'a

rés l'image. Voilà pourquoy Horace it icy, *veras hinc ducere voces, & tirer de là de veritables expressions*. Si l'on voit bien connu toute la beauté de e passage, on n'auroit pas voulu chaner *veras, veritables*, en *vivas, viantes.*

319 *Interdum speciosa locis morataque rectè fabula*] Pour marquer l'importance de la Morale dans la Comeie, il dit qu'un sujet où il y aura de elles sentences, de beaux sentimens, u'Aristote appelle διανοίας & ποιηήας, & où les mœurs seront bien narquées, quoy qu'il soit d'ailleurs nal conduit, & qu'il n'y ait ni grace i art, réüssira toûjours mieux auprés u peuple mesme, qu'un sujet bien raité, dont les vers seront les plus eaux du monde, & qui n'aura ni les nœurs ni les sentimens. Ce jugement 'Horace est tres-vray; mais il faut se ouvenir qu'il parle de la Comedie: ar dans la Tragedie c'est tout le conraire, les mœurs & les sentimens n'y ont pas si necessaires que la disposion du sujet; la Tragedie peut subfter sans les mœurs, mais elle ne peut ubsister sans l'action, comme je l'ex-

pliqueray dans les Remarques ſur l
Poëtique d'Ariſtote.

320 *Nullius Veneris, ſine ponde*
& arte] *Nullius Veneris*, ſans les Gra
ces, qui doivent eſtre les compagn
de la Comedie : *ſine pondere*, ſans l
vers : *ſine arte*, ſans aucun art, c'eſt
dire ſans la conduite, ſans la diſpoſ
tion du ſujet. Car c'eſt ce qu'Hora
a voulu dire icy par le mot d'art, que
qu'il l'ait determiné ailleurs pour l
mœurs & les caracteres. C'eſt dans
1. Epiſtre du Livre II On peut vo
là les Remarques, c'eſt au vers 59

321 *Miratur*] l'attache, l'amuſ
le retient, l'empeſche de ſortir au pr
mier Acte.

322 *Quam verſus inopes rerum, n*
gæque canoræ] Il appelle *vers pauv*
de choſes, & *bagatelles harmonieuſ*
des vers qui n'ont ni mœurs ni ſen
mens, & qui contiennent des incide
frivoles, qui n'amuſent que les ore
les, & qui ne diſent rien ni à l'eſp
ni au cœur.

323 *Graiis ingenium*] Horace re
voye toûjours aux Grecs, comme
la ſource du beau & du bon. Il
faut donc pas s'étonner ſi ceux c
mépriſe

méprisent tant ces Grecs, font des choses si plates & si ridicules.

Ore rotundo] C'est une façon de parler Greque. Les Grecs ont dit *parler rondement*, pour dire, parler librement, poliment, agreablement; στρογγύλως λαλεῖν. Il y a un passage remarquable dans Demetrius Phalereus, & Plutarque a dit *des mots ronds & faits au tour*. Cette liberté d'expression que ce mot designe, estoit particulierement attribuée aux Atheniens.

324 *Prætor laudem nullius avaris*] Il ne veut pas dire que les Grecs fussent avares de loüanges, il leur imputeroit un vice qu'ils n'avoient point, jamais peuple n'a mieux loüé ce qui estoit loüable. Mais il veut dire qu'ils n'aimoient rien tant que les loüanges, qu'il n'y avoit rien dont ils fussent si avides. Et il attribuë à cette amour des loüanges la superiorité qu'ils avoient sur les Romains qui n'aimoient que l'argent.

326 *Assem discunt in partes centum diducere*] Ils apprennent à subdiviser le sol, l'as Romain en cent parties, afin de ne laisser pas perdre l'interest d'un seul jour ni d'un seul denier.

327 *Filius Albini*] Cet Albinus estoit un homme de condition, & un celebre usurier de ce temps-là Pour toute éducation il ne faisoit apprendre à son fils qu'à bien compter comme il a dit des grands Centurions dans la VI. Satyre du Livre I. Horace interroge tout d'un coup ce fil d'Albinus, comme un Maistre d'Arithmetique interrogeoit ses Ecoliers

328 *Poteras dixisse*] Ce sont les termes d'un homme qui se fâche de c que l'Ecolier est trop long-temps répondre.

Triens] C'est la réponse de l'Ecolier, qui dit que si de cinq onces o en oste une, il reste le tiers du sol c de la livre, comme nous disons, c'e à dire quatre onces.

331 *Speramus carmina fingi posse nenda cedro*] Les Libraires, po conserver leurs bons livres, les fro toient du suc qui sort du Cedre, qu'on appelloit *cedriam* & *cedrium*. V truve dans le chap. IX. du Liv. I *Le Cedre a une huile appellée* cedrium *qui a la vertu de conserver toutes chos de maniere que les livres qui en sont fro tés, ne sont sujets ni à la moisissure*

aux vers. Pline rapporte un paſſage d'Hemina, qui voulant rendre raiſon de ce que les livres de Numa s'eſtoient conſervés plus de cinq cens ans dans la terre ſans ſe gâter, dit : *Et libros cedratos fuiſſe, propterea arbitrarier tineas non tetigiſſe. Ces livres eſtoient frotés d'huile de Cedre ; c'eſt pourquoy ils n'ont point eſté gâtés par les vers.* Mais en noſtre Langue on ne ſait ce que c'eſt que *des vers dignes d'eſtre frotés d'huile de Cedre*, & ce ſeroit un langage barbare ; c'eſt pourquoy j'ay pris un autre tour dans la traduction, & j'ay mis, *des vers dignes d'eſtre avoüez par les Muſes.*

332 *Et levi ſervanda cupreſſo*] Ils ne ſe contentoient pas de froter les livres de cedre, on les tenoit dans des armoires, dans des tabletes de Cyprés, qui a la meſme vertu que le Cédre.

333 *Aut prodeſſe volunt, aut delectare Poëtæ*] Horace ne parle pas icy les differens Ouvrages des Poëtes, mais des differentes qualités d'un méme Ouvrage, & des differentes vuës que les Poëtes peuvent avoir dans leurs Pieces : car ou ils veulent inſtruire, ou divertir, ou faire les deux en-

semble. Horace donne des preceptes pour les deux premiers, & se declare avec raison pour le troisiéme.

335 *Quidquid præcipies, esto brevis*] Voilà pour ceux qui ont dessein d'instruire. Il dit que toutes les instructions doivent estre courtes, afin qu'on puisse les comprendre & les retenir facilement.

337 *Omne supervacuum pleno de pectore manat*] C'est une metaphore empruntée d'un vaisseau déja plein, qui ne peut plus rien recevoir, tout ce que l'on y verse de plus est perdu. Il en est de mesme des sentences & des discours instructifs, tout ce qui est de trop s'écoule & ne fait aucune impression.

338 *Ficta voluptatis causa sint proxima veris*] Voicy pour ceux qui ne veulent que divertir. Horace leur recommande de ne s'éloigner jamais de la vrai-semblance. Il est quelquefois permis de s'en écarter dans les choses qui sont faites pour l'instruction, où l'on peut avoir recours aux Dieux à qui tout est possible. Mais on doit la suivre tres exactement dans les choses qui ne sont faites que pour le plai

ſir, où il ne faut rien qui tienne du miraculeux ou de l'incroyable. Ce precepte eſt tres-important, & il n'y en a preſque point qui ſoit plus ſouvent violé. Il faut bien remarquer icy de quelle maniere Horace s'exprime quand il parle des ſujets de Comedie; il dit *ficta*, parce que les ſujets de la nouvelle Comedie ſont toûjours des ſujets feints, au lieu que ceux de la Tragedie ſont tirez de quelque hiſtoire connuë, comme cela a eſté remarqué ailleurs. C'eſt pourquoy dans le Pſeudolus de Plaute, Pſeudolus dit:

Sed quaſi Poëta fabulas quum cepit ſibi
Quærit quod nuſquam eſt gentium, reperit tamen,
Facit illud veriſimile, quod mendacium eſt.
Nunc ego Poëta fiam.

Mais comme un Poëte, quand il a pris la plume, cherche ce qui n'eſt nulle part, & le trouve pourtant, & rend vrayſemblable ce qui n'eſt qu'un pur menſonge; je vais faire de meſme, &c.

339 *Nec quodcumque volet poſcat ſibi fabula credi*] On a expliqué ce vers

& que la fable, le sujet, ne demande pas qu'on le croye sur tout ce qu'il voudra. Mais cette explication me paroist vicieuse en toutes manieres. Non seulement un sujet ne doit pas demander qu'on le croye sur tout ce qu'il presentera d'extraordinaire & de monstrueux ; mais il ne doit mesme rien offrir qui ne soit croyable. Ce precepte d'Horace seroit donc faux, ou au moins susceptible d'une fausse interpretation ; & il n'y a pas d'apparence qu'Horace soit tombé dans ce vice. D'ailleurs je ne say si l'on peut bien dire en Latin, *posco hoc mihi credi*, pour *je demande qu'on me croye sur cela.* Cette expression signifie bien plus naturellement, *je demande qu'on me confie cela.* Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que ce vers doit estre expliqué mot à mot, *qu'un sujet* (comique) *ne demande pas qu'on luy confie tout ce qu'il voudra.* C'est à dire qu'il ne doit pas vouloir qu'on hazarde sur le theatre toutes sortes d'avantures. Il a déja dit en parlant de la Tragedie :

> *Nec pueros populo coram Medea trucidet.*

Que Medée n'égorge pas ses enfans de-

vant le peuple; & qu'il faut éloigner toutes ces choſes des yeux du ſpectateur, pour les luy repreſenter enſuite dans un recit fidele & touchant. Et icy en parlant de la Comedie, de peur que les Poëtes ne s'imaginaſſent qu'elle ſouffre ce que la Tragedie ne ſouffre pas, il dit abſolument que dans la Comedie meſme ils ne doivent pas hazarder tout ce qu'un ſujet demande, c'eſt à dire que ni dans la repreſentation, ni dans le recit, on ne doit rien hazarder qui ne ſoit dans les regles de la vrai-ſemblance; & que quand un ſujet demande une choſe qui paroîtroit ou monſtrueuſe ou incroyable, il faut non ſeulement l'éloigner des yeux des ſpectateurs, mais la ſupprimer entierement, & choiſir plûtoſt un autre ſujet. C'eſt le ſens de ce precepte qui eſt d'une tres-grande conſequence. L'exemple qui ſuit le rendra plus clair.

340 *Neu pranſæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo*] Voicy une des choſes que les Poëtes Comiques ne doivent hazarder ni dans la repreſentation, ni dans le recit; c'eſt de faire voir une *Lamia*, une femme monſ-

trueuſe qui a avalé un enfant qu'on retire vivant de ſon ventre.

Lamia] Comme on a feint qu'il y avoit un Lamus Roy des Leſtrigons, qui ſe nourriſſoit de chair humaine ; on a feint auſſi qu'il y avoit en Libye une Reine appellée Lamia, qui devoroit les hommes. Euripide en parle dans ces vers :

Τίς τ' ὄνομα τὸ ἐπον εἰδισον βροτοῖς
Οὐκ οἶδε Λαμίας τῆς Λιβυστικῆς γένος;

Qui ne connoiſt pas le nom de l'Afriquaine Lamia, ſi funeſte aux hommes? Il paroiſt meſme par un paſſage de Diodore, que cette fable eſtoit fort commune en Afrique : car il dit qu'Ophellas Roy de Cyrene allant trouver Agathoclés, qui faiſoit la guerre aux Carthaginois, paſſa par une profonde vallée où il vit un antre fort vaſte, tout couvert de Lierre & de Smilax, où l'on diſoit qu'eſtoit née la Reine Lamia. Les Romains convertiſſoient cette Lamia en une eſpece de Sorciere monſtrueuſe qui devoroit les enfans. Et les Nourrices ſe ſervoient de ce nom comme d'un épouventail pour faire peur à leurs

nfans, & pour les appaiser. Horace condamne icy sans doute quelque Poëte de son temps, qui dans une Comedie avoit introduit une *Lamia*, du ventre de laquelle on tiroit tout en vie un enfant qu'elle avoit devoré.

341 *Centuriæ seniorum agitant expertia frugis*] Il dit que les vieillards condamnent & rejettent ces fictions, qui ne contiennent rien d'utile. Car la vieillesse veut de la morale & de l'instruction. *Centuriæ seniorum, les centuries des vieillards*, c'est à dire les bandes des vieilles gens. Car Servius Tullius avoit partagé le peuple Romain en six classes qui contenoient cent quatre-vingts treize bandes; & chaque bande estoit composée de gens du mesme âge, ou du mesme rang, ou du mesme bien; & cela estoit fait pour faciliter les Assemblées du peuple dans le Comice. On peut entendre aussi par *centuriæ seniorum*, les Senateurs, & je l'aime mieux, à cause de la suite.

342 *Celsi prætereunt austera Poëmata Rhamnes*] Si les Senateurs condamnoient les fictions qui n'avoient rien d'utile, les Chevaliers condamnoient

celles qui n'avoient rien de plaiſant; ainſi pour avoir les ſuffrages des uns & des autres, il falloit les joindre tous deux. *Celſi Rhamnes, celſi*, c'eſt à dire les Chevaliers. On peut voir les Remarques ſur Feſtus, au mot *celſus*. *Rhamnes* c'eſt à dire *Romani*, du nom d'une des trois anciennes Tribus, dans leſquelles fut diſtribué tout le peuple. Les *Rhamnenſes*, les *Tatiens*, & les *Luceres*.

Auſtera Poëmata] *Les Poëmes auſteres*, c'eſt à dire triſtes, ſecs, où le plaiſant n'eſt pas meſlé avec l'utile.

343 *Omne tulit punctum*] Il a eſté parlé ailleurs de cette maniere de donner les ſuffrages dans le comice par des points.

344 *Lectorem delectando pariterque monendo*] Il ne ſuffit pas qu'il y ait dans une Piece de l'utile en des endroits, & du plaiſant en d'autres; il faut que l'utile & le plaiſant marchent toûjours enſemble, & qu'ils ne ſe quittent jamais. Voilà pourquoy Horace a dit *pariter*.

345 *Hic meret æra liber Soſiis*] Les Soſies, fameux Libraires de ce temps-

à. Il en a esté parlé dans la derniere Epistre du Livre premier.

347 *Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus*] Quoy qu'un Poëte Comique doive se proposer d'instruire & de divertir par tout, on ne laisse pas de luy pardonner certaines fautes, & de le souffrir quand il ne réüssit pas toûjours également.

348 *Nam neque chorda sonum*] Voicy une comparaison qui marque bien de quelle nature doivent estre ces fautes pour estre pardonnables. Il faut qu'elles soient comme ces faux tons que porte quelquefois une corde fausse; elle fait une dissonance, mais cette dissonance est cachée & surmontée par les autres chordes qui sont parfaitement d'accord.

350 *Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus*] Comme le meilleur tireur du monde ne donne pas toûjours dans le but, le meilleur Poëte ne rêüssit pas toûjours.

351 *Verum ubi plura nitent in carmine*] Il ne faut pas pretendre que rien de tout ce qui sort de la main des hommes puisse estre parfait. Les meilleurs ouvrages sont où le bon ne sur-

passe pas seulement le mauvais, mai
où ce mauvais est fort leger & for
peu considerable. En un mot il en es
des Ouvrages comme des hommes
dont les plus honnestes sont ceux qu
ont les plus petits defauts, & en plu
petit nombre.

Nam vitiis nemo sine nascitur, opti
mus ille est
Qui minimis urgetur.

352 *Paucis offendar maculis quas au incuria fudit, aut humana*] Les faute des Poëtes doivent estre ou de petite negligences, ou de simples marque de l'infirmité humaine, les homme ne pouvant pas également prendr garde à tout. Longin a expliqué c passage dans son chapitre XXX. où i dit que quoy qu'il ait remarqué luy-mesme assez de fautes dans Homer & dans tous les plus grands Auteurs & que ces fautes ne luy plaisent nullement; il estime que ce ne sont pa proprement des fautes, mais des oublis & des negligences qui leur ont échapé par hazard, leur esprit estant attaché au grand, & ne pouvant pas s'abaisser aux petites choses.

353 *Quid ergo*] Sur ce qu'Horace ent de dire qu'on doit pardonner ıx Poëtes les negligences & les fau-s qui viennent de l'infirmité humai-e; on luy fait ou il se fait luy-même ette objection, *Quid ergo?* comme l'on disoit, que faudra-t il donc blâer? car il n'y a rien qu'on ne puisse ire passer ou pour une negligence, u pour une marque de cette infir-nité.

354 *Ut scriptor si peccat idem Librarius*] *Scriptor Librarius*, un Li-raire qui écrivoit des livres de sa pro-re main. Horace répond à l'objec-on qu'on luy vient de faire, & il dit ue les fautes qu'on ne doit point par-onner sont celles qui reviennent trop ouvent, & qui sont toûjours les mê-nes; par exemple, celles qu'on fait ontre les caracteres, contre la con-uite, contre les sentimens; si elles ont trop frequentes, elles ne meri-ent pas de pardon, comme on ne par-onne pas à un Copiste de manquer ouvent à un mesme mot, ni à un oüeur de Luth de toucher toûjours nal à propos une mesme corde.

357 *Sic mihi qui multum cessat*] Ce-

luy qui tombe ſouvent dans ces negli
gences, dans ces oublis. Car comm
dit le Proverbe Grec, c'eſt la marqu
d'un fou ou d'un ignorant de fair
deux fois la meſme faute.

Bis perperam facere idem, non vi
eſt ſapientis.

Fit Chœrilus] C'eſt ce Chœrilu
dont il a eſté aſſez parlé ſur l'Epiſtr
1. du Livre 11.

358 *Quem bis terque bonum cum riſ*
miror & idem] Cette expreſſion e
heureuſe, Horace admiroit deux o
trois fois Chœrilus en ſe moquant toû
jours de luy. Deux ou trois endroit
qui ſont ſeuls beaux dans un Ouvra
ge, n'empêchent pas cet Ouvrag
d'eſtre méchant; on les admire, &
cela eſt juſte; mais on les admire e
ſe moquant de leur Auteur, voilà tou
l'avantage qu'il en retire.

359 *Indignor quandoque bonus dor*
mitat Homerus] On ne ſauroit voi
une loüange plus fine. J'admire qu
Chœrilus ait bien rencontré deux o
trois fois, & je ſuis dans une veritabl
colere qu'Homere ait ſommeillé e
quelques rencontres. Les defauts ſon
auſſi rares dans Homere, que les beau

ndroits ſont peu frequens dans les me-
liocres Auteurs. Qu'il y a de juſteſſe
c de politeſſe dans ce ſentiment,& que
e ſay bon gré à Horace de n'avoir pû
oir ſans indignation & ſans dépit les
autes qui ont échapé à Homere! En
ffet il ſemble qu'il n'y avoit rien de
lus aiſé à ce grand Genie que de les
viter : car ce ne ſont pas des fautes
groſſieres & fondamentales , comme
elles que certaines gens luy repro-
hent aujourd'huy, ce ſont des fautes
egeres qui ne meritent pas le nom de
autes, comme Longin l'a reconnu.
D'ailleurs elles ſont en ſi petit nom-
bre , que comme ce grand Critique
'a remarqué dans le Chapitre XXXIII.
i l'on prenoit la peine de les ramaſſer
enſemble auſſi bien que celles de Pla-
ton , de Demoſthenes , & de tous ces
autres grands Hommes, elles ne fe-
roient pas la milliéme partie des bon-
nes choſes qu'ils ont dites. C'eſt pour-
quoy, ajoûte-t-il, tous les âges & tous
les ſiecles qui ont eſté exempts d'en-
vie, leur ont déferé la couronne qu'ils
conſervent encore , & qu'ils conſer-
veront apparemment toûjours , &c.
Philemon a fait d'Homere un éloge

qui me plaist infiniment : il dit qu'un homme qui ne dit pas ce qu'il faut est long quand il ne diroit que deux syllabes ; mais que celuy qui parle bien & à propos, ne peut estre appellé long, quoy qu'il parle tres-long-temps & *la preuve de cela*, dit-il, *c'est Homere, aprés tous les milliers de vers que ce Poëte nous a donnez, personne ne s'est encore avisé de l'appeller long.*

Τεκμήειον δὲ τοῦδε τὸν Ὅμηρον λάβε,
Οὗτος γὰρ ἡμῖν μυριάδας ἐπῶν γράφει
Ἀλλ' οὐδὲ εἷς Ὅμηρον εἴρηκεν μακρόν.

360 *Verum opere in longo*] Il excuse ces fautes d'Homere, en disant que dans un Ouvrage de si longue haleine il est permis de sommeiller quelquefois. On peut voir ce que dit Quintilien dans le premier Chapitre du Livre x.

361 *Ut pictura poësis erit quæ si propius stes*] Ce jugement est admirable, & si le méchant goût de certains Critiques d'aujourd'huy pouvoit estre corrigé, ce passage pourroit seul faire cette merveilleuse cure. Horace dit que la Poësie ressemble à la Peinture, & que comme il y a des tableaux qui sont

ont faits pour eftre vûs de loin, & d'autres pour eftre examinés de prés; l y a de mefme dans les Ouvrages des Poëtes des morceaux qui veulent eftre egardés à differens jours, & qui ont es differens points de vuë, hors defuels ils perdent leur grace & leur reularité : pour bien juger de ces moreaux, il faut les mettre à leur place, t les examiner avec tous leurs accomagnemens. Cette matiere a efté tresidicieufement expliquée par le favant omme qui a fait le Traité du Poëme pique. On peut voir le Chap. VIII. e fon dernier Livre.

362 *Et quædam fi longius obftes*] Certains morceaux qu'on prend dans Homere & dans Virgile, pour les endre ridicules, font le plus fouvent u nombre de ceux qu'il ne faut voir ue de loin, & dans les endroits pour fquels on les a faits. Ils ne paroiffent reguliers que parce qu'on les a tirés e leur place.

363 *Hæc amat obfcurum*] Comme n feroit grand tort à un Peintre, fi n mettoit dans un lieu bien éclairé n tableau qu'il auroit fait pour un u obfcur; on fait injuftice à un

Poëte d'examiner en plein jour des morceaux qu'il a faits pour l'obſcurité d'où on les a tirés.

365 *Hæc placuit ſemel*] Cecy eſt remarquable. Comme il y a dans la Peinture des choſes qui ne ſont faites que pour plaire un moment, & pendant que l'œil paſſe pour aller à des choſes plus travaillées : il y a de meſme dans la Poëſie des endroits qui ne ſont faits que pour amuſer en paſſant, & que pour conduire ſeulement ſans dégoût l'eſprit du Lecteur à des morceaux plus achevés Que les Critique qui condamnent aujourd'huy ſi hai diment les Anciens, apprennent au paravant à faire toutes ces differen ces.

371 *Diſerti Meſſalæ*] C'eſt le mé me Meſſala Corvinus, grand Orateu dont il a parlé dans l'Ode xxi. du L vre iii.

Caſſelius Aulus] C'eſtoit un d plus ſavans Juriſconſultes de ce temp là.

372 *Mediocribus eſſe Poëtis*] L mediocrité ne ſe ſouffre point dans l vers, s'ils ne ſont excellens, ils ſoi mauvais. On a crû que Ciceron eſtc

d'un avis contraire quand il a écrit: *Nam in Poëtis non Homero soli locus est, ut de Græcis loquar, aut Archilocho, aut Sophocli, aut Pindaro; sed horum vel secundo, vel etiam infra secundos. Car parmi les Poëtes, Homere n'est pas le seul qui merite de l'honneur. Ni Archilochus, pour ne parler que des Grecs, ni Sophocle, ni Pindare; ceux qui sont immediatement aprés eux, doivent avoir part à cette estime, & ceux mesme qui sont au troisiéme rang.* Mais le jugement là n'est point du tout contraire à celuy d'Horace: on peut estre deux degrés au dessous d'Homere, d'Archilochus, de Sophocle & de Pindare, & estre fort au dessus de la mediocrité; on en pourroit donner des preuves sensibles.

373 *Non homines, non Dii, non concessêre columnæ*] Tout se revolte contre cette mediocrité, les hommes, les Dieux, & les piliers des boutiques des Libraires. Les hommes la rejettent, les Dieux, Apollon, Bacchus & les Muses, la desavoüent; & les piliers des boutiques où l'on mettoit les affiches, ne les souffrent qu'à regret. Il appelle icy *columnæ* ce qu'il a dit *pila* dans la

Satyre IV. du Livre I. & le vieux Commentateur dit que c'eſtoit les piliers où les Poëtes affichoient, pour avertir du jour & du lieu où ils liroient publiquement leur Ouvrage *ubi Poëtæ ponebant Pittacia indicante. quo die recitaturi eſſent.* Mais c'eſtoi plûtôt où les Libraires affichoient le: livres qu'ils mettoient en vente. Voye: la Remarque ſur le vers 71. de la Satire IV.

374 *Ut gratas inter menſas ſymphonia diſcors*] La Muſique, les eſſences, &c. font la joye des feſtins quand elles ſont excellentes; mais auſſi quand elles ſont mauvaiſes, elle gâtent le meilleur feſtin, & corrompent la meilleure chere du monde. Il en eſt de meſme de la Poëſie, elle eſt faite pour le plaiſir & pou le délaſſement de l'eſprit; & quan elle eſt mediocre, elle a un effet tou contraire, & eſt auſſi deteſtable qu'une Muſique diſcordante dans un feſtin, que des eſſences gâtées, & qu la graine de Pavot mêlée avec du miel tres-amer. C'eſt une verité conſtante, & dont on ne ſauroit pourtan convaincre certaines gens qui ne peuvent jamais comprendre comm...

ſt poſſible qu'en Poëſie ce qui n'eſt pas tres-bon ne puiſſe eſtre que tres-mauvais.

375 *Craſſum unguentum*] Des eſſences qui ſe ſont épaiſſies & gâtées, & qui ſont devenuës de tres-mauvaiſe odeur.

Et Sardo cum melle papaver] On mesloit avec du miel la graine de Pavot blanc rotie. Pline dans le Chapitre VIII. du Livre XIX. *Papaveris ſativi tria genera : candidum, cujus ſemen toſtum in ſecunda menſa cum melle apud antiquos dabatur. Il y a trois ſortes de Pavots domeſtiques ; le blanc, dont les Anciens ſervoient à la ſeconde table la graine rôtie, mêlée avec du miel, &c.* Il n'y avoit rien de plus méchant que cette graine mêlée avec du miel de Sardaigne, qui eſtoit tres-amer, à cauſe des herbes ameres dont cette Iſle eſt pleine. Virgile dans la VIII. Eclogue :

Immo ego Sardois videar tibi amarior herbis.

Que je te paroiſſe plus amer que les herbes de Sardaigne.

376 *Poterat duci quia cœna ſine iſtis*] Comme un feſtin peut eſtre bon ſans

Muſique & ſans eſſences, on peut eſtr
auſſi fort honneſte homme & for
agreable ſans faire des vers.

377 *Juvandis*] Pour plaire à l'eſ
prit, & pour le divertir, pour l'inſtrui
re & le former. Car ce mot, *juvan
dis*, comprend ces deux choſes, l'a
greable & l'utile; comme le mot Gre
ὠφελεῖν.

379 *Ludere qui neſcit, campeſtribu
abſtinet armis*] *Ludere*, faire bien ſe
exercices, monter à cheval, lutter
nager, lancer le javelot, manier la pi
que, faire des armes, joüer à la pau
me, au palet, au trochus. Et c'eſt c
javelot, cette pique, ce fleuret, cet
te paume, ce palet & ce trochus qu'i
appelle *arma campeſtria*, les armes d
champ de Mars.

380 *Trochive*] On peut voir la Re
marque ſur ce vers de l'Ode XXIV
du Livre III.

Seu Græco jubeas Trocho.

383 *Liber & ingenuus*] Comme
les gens de qualité pouvoient tout fai
re & tout ſavoir ſans rien apprendre
Il y a long-temps qu'on eſt dans c
faux préjugé.

Ingenuus] Un homme né d'un per

bre. On peut voir les Remarques ſur la Satire VI. du Livre I.

Cenſus equeſtrem ſummam nummorum] Et qui a eſté mis dans le regiſtre du cens, parmi ceux qui ont la ſomme neceſſaire pour eſtre Chevaliers, c'eſt à dire dix mille écus. Il a eſté aſſez parlé ailleurs de cette coûtume.

384 *Vitioque remotus ab omni*] Cela eſt plaiſant; comme ſi d'avoir de bonnes mœurs, & de vivre ſans reproche, cela rendoit capable de faire des vers. Horace avoit ſans doute en vuë quelques Chevaliers qui eſtoient tombez dans ce ridicule.

385 *Tu nihil invita dices facieſque Minerva*] Ce n'eſt pas un conſeil, mais une loüange, pour adoucir les preceptes qu'il veut luy donner.

386 *Id tibi judicium eſt, ea mens*] *Judicium*, le jugement qui donne lieu à une reſolution, à un choix. *Mens*, ce qui execute ce que le jugement a determiné. Horace parle à l'aiſné des Piſons, comme à un homme déja formé, & capable par luy-meſme de ſe bien connoiſtre.

387 *Scripſeris*] Comme cela arriva

quelque temps aprés, s'il en faut croire le vieux Commentateur, qui écrit que ce Pison fit des Tragedies.

In Metii descendat Judicis aures] De Spurius Metius Tarpa, grand Critique, & qui estoit un des Juges établis pour examiner les Ouvrages. Il en est parlé dans la Satire x. du Livre I.

Quæ nec in æde sonent certantia Judice Tarpa.

Je m'amuse à ces bagatelles qui ne sont point faites pour estre luës publiquement dans le Temple d'Apollon, & pour y disputer le prix devant le Juge Tarpa. Cette espece de Juges ou d'Academiciens fondés par Auguste, durerent long-temps aprés la mort de cet Empereur. Onuphrius Panvinus rapporte une inscription, par laquelle il paroist que sous le regne de Domitien, un certain L. Valerius Pudens, natif d'une ville des Ferentins, appellée aujourd'huy *el Guasto*, âgé de treize ans, remporta le prix de la Poësie, & fut couronné par l'avis de tous les Juges. CORONATUS EST INTER POETAS LATINOS OMNIBUS SENTENTIIS JUDICUM.

388 *No-*

388 *Nonumque prematur in annum*] Comme fit Helvius Cynna, grand Poëte, contemporain & intime ami de Catulle : car il garda & travailla neuf ans entiers ſa Piece intitulée, *Smyrna*. Catulle :

Smyrna mei Cynnæ nonam poſt denique meſſem
Scripta fuit nonamque edita poſt hyemem.

Iſocrate lima de meſme ſon *Panegyrique* pendant dix ans : car ce qu'on fait pour l'eternité ne peut jamais eſtre trop travaillé, comme diſoit Zeuxis, *Ego diu pingo, quia pingo æternitati.* Mais quoy qu'Horace parle de neuf années, il ne pretend pourtant pas limiter le temps, il en met un défini pour un indéfini, & cela dépend du travail & du jugement de chaque Auteur, qui doit ſouvent craindre d'affoiblir ſon Ouvrage par un trop grand ſoin. C'eſt pourquoy Quintilien dit fort bien : *& ipſa emendatio finem habet, &c. ſit igitur aliquando quod placeat, aut certè quod ſufficiat, ut opus poliat lima, non exterat, temporis quoque debet eſſe modus. La correction doit*

auſſi avoir ſes bornes, &c. Qu'il y ait donc enfin quelque choſe qui plaiſe ou qui contente, afin que la lime poliſſe l'ouvrage, & ne l'affoibliſſe pas. Il faut auſſi garder quelque moderation pour le temps.

391 *Sylveſtres homines ſacer Interpreſque Deorum*] Heinſius prend encore icy le ton de Docteur, ou plûtoſt d'homme inſpiré ; & en bouleverſant tout ce paſſage à ſa fantaiſie, il ſe contente de dire qu'il eſt aſſuré que les Savans approuveront ſes changemens ; & declare que content de ſon jugement, il ne ſe met en peine, & ne fait nul cas de celuy des petits Pedagogues. C'eſt ainſi qu'il appelle ceux qui ne feront pas de ſon avis. Mais ſans craindre d'avoir part à cette injure, je diray franchement que ce ſavant homme n'a pas eſté plus heureux icy que dans tout le reſte, & que les tranſpoſitions qu'il fait ſont auſſi monſtrueuſes que les precedentes. Ce qui eſt dit dans la ſuite n'eſt pas lié veritablement avec ce qui précede ; mais il ne laiſſe pas d'eſtre ſuivi. Horace craignant d'avoir découragé Piſon par tout ce qu'il vient de dire ſur les

difficultés de la Poëſie, & ſur le ſoin qu'on doit prendre de ſe bien connoître avant que de ſe mêler de faire des vers, fait icy l'éloge de cet Art, & étale à ſes yeux les honneurs qu'on a faits aux premiers Poëtes, comme à Orphée, à Amphion, &c. Qu'y a-t-il à qui ne ſoit tres-naturel & tres-ſuivi?

Sacer Interpreſque Deorum] Il appelle Orphée ſacré & l'Interprete des Dieux, parce qu'il eſtoit Theologien, & qu'il avoit inſtitué les Orgies : c'eſt pourquoy Virgile l'a appellé *Sacerdos, Preſtre.*

Necnon Threïcius longa cum veſte Sacerdos.

Du temps de Socrate, les Charlatans, pour mieux captiver l'eſprit des ſuperſtitieux & des gens timides, ſuppoſoient des livres qu'ils attribuoient à Orphée, où il eſtoit traité des expiations, des ſacrifices, & de tous les autres moyens d'appaiſer les Dieux. Les Hymnes que nous avons aujourd'huy ſous ce nom, ne ſont pas de cet ancien Orphée qui vivoit du temps de Moyſe, plus de quatorze cens cinquante ans avant Noſtre-Seigneur ; il ne nous reſte rien de luy, mais ils

ſont d'un certain Onomacritus, qui vivoit du temps de Piſiſtrate.

392 *Cædibus & victu fœdo deterruit*] On voit bien qu'Horace parle icy d'un Orphée plus ancien que celuy qui aſſiſta à l'expedition des Argonautes, environ douze cens ans avant Noſtre-Seigneur: car du temps des Argonautes les hommes eſtoient plus civiliſés & plus polis. Ariſtophane dit comme Horace, qu'Orphée enſeigna φόνων ἀπέχεσθαι, à fuïr les meurtres. Mais ce que Palephatus, Auteur fort ancien, dit ſur cela, me paroiſt plus croyable. Il aſſure que la fable d'Orphée, qui attiroit par ſon harmonie les tigres & les lions, fut faite ſur ce qu'il adoucit l'eſprit des Bacchantes, & qu'il leur fit quitter les montagnes où elles s'étoient retirées, & où elles avoient paſſé pluſieurs jours à déchirer des moutons.

394 *Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis*] Cadmus avoit bâti Thebes, plus de quatorze cens ans avant la naiſſance de Noſtre-Seigneur; vingt-cinq ou trente ans aprés, Amphion l'environna de murailles, & y bâtit une citadelle: & ſur ce que par

ſon harmonie, ou ſelon d'autres, par la force de ſon éloquence, il perſuada aux Bourgeois & aux Payſans de mettre la main à l'œuvre; on fit cette fable, qu'il avoit bâti cette citadelle & ces murailles au ſon de ſa lyre, & que les pierres s'eſtoient allé placer d'elles meſmes au lieu qu'elles devoient occuper. Les Rabins, peuple entierement adonné aux rêveries, ont encheri ſur cette fiction, lorſqu'ils ont dit que Salomon avoit bâti le Temple de Jeruſalem ſans le ſecours d'aucun inſtrument, avec l'aide du ſeul ver appellé *Zamir*.

396 *Fuit hæc ſapientia quondam publica privatis ſecernere*] Les premiers Poëtes eſtoient proprement des Philoſophes qui ſe ſervoient de la Poëſie, pour mieux s'inſinuer dans l'eſprit des hommes, & pour leur faire mieux goûter leurs preceptes, qui tendoient tous à leur enſeigner à diſtinguer le ſaint d'avec le profane, & le bien du public d'avec celuy des particuliers; à moderer leurs paſſions, à bien vivre dans leur ménage, à eſtre bons œconomes, à bâtir des villes, à obeïr aux Loix, &c. Voilà le premier âge de

la Poëſie. Il y a ſur cela un beau paſſage de Strabon, qui pour refuter Eratoſthene, qui avoit écrit que les Poëtes ne cherchoient qu'a plaire & qu'à divertir, dit dans le livre 1. *Le contraire paroiſt en ce que les Anciens ont appellé la premiere Poëſie une eſpece de Philoſophie qui nous enſeigne à vivre dés l'enfance, & qui avec le ſecours du plaiſir, forme nos mœurs, regle nos actions, dirige nos deſirs. Nos Philoſophes ſoûtiennent meſme qu'il n'y a que le Sage qui puiſſe eſtre Poëte. C'eſt pourquoy les Grecs commencent l'éducation de leurs enfans par la Poëſie, non pour leur donner ſeulement du plaiſir, mais pour leur apprendre la ſageſſe & la modeſtie &c.*

398 *Maritis*] comme nous diſons aux mariés, à l'homme & à la femme.

399 *Leges incidere ligno*] Les premieres Loix avoient eſté écrites en vers; & c'eſt ce que Solon voulut imiter dans la ſuite, comme cela paroiſt par les premiers vers de ſes loix.

Πρῶτα μὲν εὐχώμεσθα Διὶ Κρονίδῃ βασιλῆϊ
Θεσμοῖς τοῖσδε τύχην ἀγαθὴν καὶ κῦδος ὀπάσσαι.

Avant toutes choses prions le grand Roy Jupiter de benir ces loix, & de les faire honorer.

Ligno] Les premieres Loix furent écrites sur des planches de bois. Les Romains les graverent sur des planches de cuivre.

400 *Sic honor & nomen divinis vatibus*] Voilà de quelle maniere la Poësie & les Poëtes s'établirent, & acquirent tant d'honneur en faisant du bien aux hommes, & en les corrigeant de leurs defauts. Si la Poësie n'avoit commencé que par le plaisir, jamais elle n'auroit esté si honorée.

401 *Post hos insignis Homerus*] Aprés ce premier âge de la Poësie, les matieres de morale & de politique estant suffisamment traitées, les Republiques bien constituées, & les loix bien établies, la Poësie prit un autre chemin; pour élever le courage aux hommes, & pour les rendre capables de servir leur patrie, elle chanta les exploits des grands Guerriers. Homere & Tyrtée commencerent ce second âge. On diroit qu'Horace a eu en vuë ce passage d'Aristophane dans les Grenoüilles, où il fait dire par Eschyle:

Ὡς ὠφέλιμοι τῶν ποιητῶν οἱ γενναῖοι γεγένηνται.
Ὀρφεὺς μὲν γὰρ τελετάς θ' ἡμῖν κατέδειξε, φόνων τ' ἀπέχεσθαι,
Μουσαῖος δ' ἐξακέσεις τε νόσων, καὶ χρησμούς. Ἡσίοδος δὲ
Τῆς ἐργασίας, καρπῶν ὥρας, ἀρότους. ὁ δὲ θεῖος Ὅμηρος
Ἀπὸ τοῦ τιμὴν καὶ κλέος ἔσχε, πλὴν τοῦδ' ὅτι Χρήστ' ἐδίδαξε
Τάξεις, ἀρετὰς, ὁπλίσεις ἀνδρῶν;

Combien les bons Poëtes n'ont-ils pas esté utiles? Orphée a enseigné aux hommes les mysteres & les sacrifices, & à fuïr les meurtres. Musée leur a enseigné la guerison des maladies, & à consulter les Oracles. Hesiode leur a montré à cultiver la terre, & leur a marqué le temps des semences & des moissons. Et le divin Homere, par où croyez-vous qu'il ait acquis tant de gloire & tant de reputation? parce qu'il leur a enseigné des choses tres-necessaires à armer des peuples, à ranger des armées, & à estre ferme & courageux.

402 *Tirtausque*] C'estoit un Maître d'Ecole, petit, mal fait, boiteux, borgne, que les Atheniens donnerent

par dérision aux Lacedemoniens, qui par l'ordre d'Apollon Pythien, leur demandoient un General qui puſt terminer la guerre qu'ils avoient depuis long-temps contre les Meſſeniens, dont ils aſſiegeoient la ville. Cet homme fatal, au lieu de rétablir d'abord les affaires des Lacedemoniens, acheva preſque de les perdre, car il fut batu dans trois ſorties que firent les ennemis. Ces défaites mirent ſi bas les Lacedemoniens, qu'ils furent obligés d'enroller leurs Eſclaves, & de leur promettre les femmes de ceux qui avoient eſté tués. Mais les Rois de Sparte rebutés par tant de pertes, & apprehendant une ruine totale, étoient d'avis de lever le ſiege. Tyrtée ſeul fidele à l'Oracle, s'y oppoſa, & prononça à la teſte de toute l'Armée des vers qu'il avoit faits pour leur redonner courage, pour les conſoler de leurs malheurs, & pour leur donner ſes conſeils dans la conjoncture preſente. Ces vers animerent ſi fort tous les Soldats, & leur inſpirerent une ſi grande ardeur de combatre, que ne ſe ſouciant plus de mourir, ils allerent attaquer les Meſſeniens, & les défi-

rent. Cela remit en credit l'Oracle d'Apollon, qui commençoit à devenir suspect ; & acquit beaucoup de gloire à Tirtée, qui s'en retourna à Athenes avec le titre de Bourgeois de Sparte, dont il fut honoré. Il nous reste encore une partie de ces vers qu'il fit pour cette grande occasion. C'estoit vers l'Olympiade xxv. prés de six cens soixante ans avant J. C. & par consequent peu de temps aprés Homere.

403 *Dicta per carmina sortes*] Horace attribuë les Oracles au second âge de la Poësie ; il vaut pourtant mieux, comme a fait Aristophane, les attribuer au premier. En effet, les Oracles sont beaucoup plus anciens qu'Homere, & que la guerre de Troye. Mais peut-estre qu'Horace a voulu dire que dans le premier âge les oracles estoient en prose, & qu'ensuite ils ne furent plus qu'en vers : & cela est vray, comme il seroit aisé de le prouver ailleurs que dans une Remarque, car c'est une ample matiere à dissertation, on en feroit un juste volume.

404 *Et vitæ monstrata via est,*] Il ne faut pas entendre cecy de la Philo-

ſophie & des mœurs : car Horace ſe contrediroit, puiſqu'il a dit que ce fut le premier ſoin de la Poëſie. Il faut l'entendre de la Phyſique. Il dit que dans ce ſecond âge de la Poëſie on commença à expliquer en vers les ſecrets de la Nature, & la maniere dont elle agit. *Vita*, la vie, pour *natura*, la Nature qui donne la vie à tout.

Et gratia Regum Pieriis tentata modis] Alors on aſſujetit la Poëſie à faire la cour aux Grands, & de Reine qu'elle eſtoit, on la fit devenir Eſclave.

405 *Ludusque repertus, & longorum operum finis*] On l'employa dans les jeux qu'on fit pour ſe délaſſer de ſes longs travaux. Il veut parler des Tragedies & des Comedies que l'on faiſoit joüer dans les feſtes ſolemnelles, comme on l'a déja vû.

406 *Ne fortè pudori*] Cela prouve qu'Horace ne fait tout cet éloge de la Poëſie que pour empêcher que Piſon en fuſt dégoûté : & par conſequent les changemens d'Heinſius ſont inſoûtenables.

407 *Musa lyræ solers*] Cette expreſſion, *lyræ ſolers*, me paroiſt re-

marquable; car il me ſemble que j'ay toûjours vû *ſolers* tout ſeul.

408 *Natura fieret laudabile carmen an arte quæſitum eſt*] En donnant aux jeunes gens des preceptes pour la Poëſie, il ne falloit pas oublier cette queſtion ſi ſouvent agitée, ſi la Poëſie vient de la Nature ou de l'Art: car les hommes preſque toûjours ennemis du travail, negligent ordinairement l'étude, ſe trouvant aſſez forts de leur ſeul naturel, qui ſouvent meſme n'eſt pas ſi heureux qu'ils penſent. Horace donc, pour empeſcher les Piſons de tomber dans un ſemblable malheur, & d'avoir trop de confiance ſur leur naturel, décide nettement, que la Nature & l'Art doivent toûjours ſe trouver enſemble. Il faut à la verité ſuppoſer la Nature, comme la baſe, comme le fondement de tout; ſans elle il n'y a point de Poëſie, comme Horace l'a reconnu dans l'Ode III. & dans l'Ode VI. du Livre IV. & c'eſt ainſi qu'il faut expliquer cette préference que Pindare donne à l'heureux naturel, dans deux paſſages admirables, l'un de l'Ode ſeconde des Olymp.

—σοφὸς ὁ πολ
λὰ εἰδὼς φυᾷ;
Μαθόντες δὲ, λάβροι
Παγγλωσσίᾳ, κόρακες ὥς,
Ἄκραντα γαρύετον.

Le ſage, c'eſt celuy qui ſait naturellement beaucoup ; mais ceux qui ne ſavent rien qu'à force d'étude, n'ont qu'un verbiage inutile, ils croaſſent comme des corbeaux, & parlent toûjours ſans effet. L'autre paſſage eſt de l'Ode III. des Nem.

Συγγενεῖ δέ τις εὐδοξίᾳ μέγα βρίθει.
Ὃς δὲ διδάκτ' ἔχει, ψεφεννὸς ἀνὴρ
Ἄλλοτ' ἄλλα πνέων, οὔποτ' ἀτρεκεῖ
Κατέβα ποδί. μυριᾶν
Δ' ἀρετᾶν ἀτελεῖ νόῳ γεύεται.

L'heureux naturel rend un homme conſiderable ; mais celuy qui n'a qu'une ſcience acquiſe, eſt toûjours obſcur, il parle de tout, & n'eſt aſſuré de rien ; toutes ſes démarches ſont incertaines, il entame toutes les ſciences, & les laiſſe toutes auſſi imparfaites que ſon eſprit. Si la Nature ſeule eſt préferable à l'Art ſeul, il eſt certain que quand l'Art eſt joint à la Nature, il la perfectionne & la

fortifie. La Nature donne la facilité, & l'Art donne la methode & la fureté : c'eſt pourquoy Ciceron diſoit, *Ars certior quàm Natura*, l'Art eſt plus ſeur que la Nature ; mais ils ne feront jamais rien de parfait l'un ſans l'autre : & Longin a fort bien dit que quelque libre que la Nature paroiſſe, elle ne ſe conduit pourtant pas au hazard, & n'eſt pas ennemie des regles. La Nature ſans l'Art eſt aveugle & temeraire, c'eſt comme un vaiſſeau qui n'a pas ſa charge, & qui, ſans miracle, ne peut éviter de perir : & l'Art ſans la Nature eſt rude, ſterile & ſec. Horace a donc eu raiſon d'aſſurer qu'ils avoient beſoin l'un de l'autre, & qu'on ne devoit jamais les ſeparer. Et Quintilien a fort bien dit : *Nihil credimus eſſe perfectum, niſi ubi natura cura juvetur. Nous croyons qu'il n'y a rien de parfait que ce que produit la Nature aidée par le travail.* Mais il faut ſe ſouvenir que comme l'Art n'eſt jamais ſi parfait que quand il imite la Nature, la Nature auſſi ne réüſſit jamais ſi bien que quand elle cache l'Art.

410 *Nec rude quid proſit ingenium*] Il appelle *rude ingenium* le naturel qui,

quelque heureux qu'il puisse estre, est toûjours grossier quand l'Art ne l'a pas poli.

412 *Qui studet optatam cursu contingere metam*] Il prouve par des exemples sensibles, qu'il n'y a rien où le naturel seul suffise, & où l'on n'ait besoin du secours de l'Art. Tous les Athletes non seulement travailloient beaucoup pour réüssir ; mais ils vivoient encore dans une abstinence generale de tout ce qu'on appelle plaisir. πᾶς ὁ ἀγωνιζόμενος πάντα ἐγκρατεύεται. *Celuy qui combat dans les jeux publics, s'abstient de tout*, dit S. Paul. Ceux qui ont lû Platon, savent de quelle maniere vivoient les Athletes. Pretend-on donc que pour la Poësie seule, qui est la plus noble & la plus difficile de toutes les productions de l'esprit, on soit exempt de cette loy generale ? Un Ancien a dit que les Dieux ont donné tout au travail. Cela est encore plus vray de la Poësie que de tous les exercices du corps ; sans le travail il n'y aura jamais un bon Poëte.

413 *Puer*] Car on commençoit ces exercices-là fort jeune.

414 *Qui Pythia cantat tibicen*] Ho-

race ne parle point icy des joüeurs de flûte qui joüoient aux celebres jeux Pythiques, ces jeux estoient fort negligés quand il écrivoit cecy; & d'ailleurs pour rendre sensible ce qu'il dit il n'auroit pas esté chercher un exemple en Grece. Pour bien entendre c passage, il faut savoir qu'il y avoit autrefois dans les anciens Chœurs d Comedies differens joüeurs de flûte Quand tout le Chœur chantoit, il avoit un joüeur qui accompagnoit l chant, & qu'on appelloit par cett raison *Choraule*, comme qui diroi *Flûteur du Chœur.* Mais quand o chantoit les Cantiques, ce chant estoi seul; & quand il estoit fini, il y avoi un joüeur de flûte qui répondoit seu à ce que le Chœur avoit chanté; & on l'appelloit *Pythaule*, comme qu diroit *Flûteur des Cantiques Pythiens* parce que ces Cantiques estoient sem blables aux Pæans, c'est à dire au hymnes que l'on chantoit à Apollo dans la ville de Pytho. Diomedes *Quando enim chorus canebat, chorici tibiis, id est choraulicis artifex concine bat. in canticis autem Pythaules Pythi cis responsabat. Quand le Chœur chan*

to

toit, le joüeur de flûte accompagnoit avec la flûte qu'on appelloit flûte de Choeur, & dans les Cantiques, le joüeur répondoit avec la flûte Pythique. Ces Pythaules & ces Choraules qui joüoient anciennement dans les Pieces, & qui faisoient partie des troupes des Comediens, se separerent ensuite, joüerent à part, & firent des divertissemens separés. Il y a eu de ces derniers joüeurs de flûte qui ont esté fort illustres dans leur art, & c'est de ceux-là dont Horace parle.

415 *Didicit prius, extimuitque magistrum*] On ne vit jamais de celebre joüeur de flûte qui n'eust fait son apprentissage. Puis donc que le naturel seul ne suffit pas pour les petites choses, comment suffiroit-il pour les grandes? S. Jerôme a fort bien dit, *Discas quod possis docere, ne miles antequam tiro, ne prius magister sis quàm discipulus. Apprens plûtost ce que tu veux enseigner aux autres, & ne pretens pas estre soldat avant que d'estre apprentif, ni Maistre avant que d'estre disciple.*

416 *Nunc satis est dixisse, ego mira poëmata pango*] Voilà un langage qui n'est que trop ordinaire, encore au-

jourd'huy, on n'entend autre chose L'un dit, Je fais de merveilleuses Elegies: l'autre, je fais des Eclogues charmantes, & des Tragedies qui mettent Sophocle bien au dessous de moy Pourquoy irois-je donc me tourmenter à feüilleter nuit & jour les Anciens, & à apprendre leurs regles? je n'ay jamais lû ni Theocrite, ni Sophocle, ni Virgile; & je ne me soucie ni d'Aristote, ni des Rheteurs Pourquoy ne serions-nous pas aussi habiles que les Anciens? Voilà le ton dont on parle, & il faut avoüer que du temps d'Auguste on n'avoit rien vû de si peu sage, ou de si outré: on voit aussi le succés de ces beaux Ouvrages, qui sont aussi-tost oubliez que connus. Il est bien glorieux à Horace & à ceux qui ont les premiers donné ces preceptes, que tant de siecles aprés on ne fasse rien qui n'autorise leurs décisions, & qui ne confirme leurs jugemens.

417 *Occupet extremum scabies*] C'est une expression empruntée des enfans qui dans certains jeux disoient, *la gal prendra au dernier*

Mihi turpe relinqui est] Pendan

que je m'amuſeray à feüilleter les Anciens, & à étudier leur art, un autre prendra les devants, & fera des Tragedies & des Opera. Cela ſeroit honteux, il ne faut pas le ſouffrir. Je veux travailler ſans étude, apprenne les regles qui voudra, je diray que je les ay ſçuës.

419 *Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas*] La Nature & l'Art ne ſuffiſent pas toûjours pour faire un bon Poëte, il faut encore des amis fideles qui l'avertiſſent de ſes defauts : mais ces amis fideles ſont bien rares, & bien difficiles à connoiſtre pour des Poëtes riches & puiſſans comme ces Piſons. Et Horace compare fort bien ces Poëtes riches à des Crieurs publics; comme ces Crieurs appellent & convient le monde à l'achapt des marchandiſes qu'ils mettent en vente: tout de meſme, un Poëte riche convie les flateurs, tout ſon bien eſt à l'encan, les loüanges en ſont le prix : car, comme dit la fable, tout flateur vit aux dépens de celuy qu'il loüe. Horace donc, pour ne rien negliger de tout ce qui peut contribuer à former un Poëte, enſeigne icy à diſtin-

guer le flateur d'avec le ſincere & le veritable ami.

421 *Dives agris*] Ce vers eſt repeté de la ſeconde Satire du Livre I. où il eſt parlé de *Fufitius.*

422 *Si verò eſt unctum qui rectè ponere poſſit*] Mais ſi ce Poëte riche ſait de plus faire grand' chere, s'il eſt toûjours preſt à cautionner le pauvre, & ſi par ſon credit ou par ſon éloquence il peut le tirer de toutes les affaires qu'on luy ſuſcitera, ce ſera un grand miracle s'il ſait diſcerner l'ami d'avec le flateur. Horace fait icy, en paſſant, l'éloge des Piſons d'une maniere bien fine & bien naturelle.

Unctum ponere] Faire grand' chere On ſous-entend *opſonium.* La bonne table d'un Poëte eſt d'un grand ſecours pour faire loüer ſes vers ; mais on peut dire à ce Poëte ce que Martial diſoit à Pomponius :

Quod tam grande ſophos clamat tibi turba togata,
Non tu, Pomponi, cœna diſerta tua eſt.

Toute cette troupe que tu as à ta table fait de grandes exclamations ſur tes

vers ; mais ce n'eſt pas toy qui es élo-quent , Pomponius , c'eſt ton ſouper. Pline appelle ces loüangeurs *laudi-cœnas.*

423 *Levi pro paupere*] *Levis*, in-conſtant, leger, perfide.

425 *Beatus*] S'il ſera aſſez heureux pour diſtinguer le flateur d'avec l'a-mi. En effet ce ſeroit un tres grand bonheur.

426 *Tu ſeu donaris, ſeu quid dona-re voles cui*] Voilà l'avis qu'il donne à l'aîné des Piſons, de ne lire jamais ſes vers à un homme à qui il vient de faire ou de promettre quelque pre-ſent. Un ami intereſſé ne peut jamais eſtre un bon critique ; & quand il le ſeroit , il ne parleroit pas franche-ment à celuy qui luy donne ; c'eſt comme un Juge corrompu , qui ne connoiſt de juſte & d'honneſte que ce qui luy eſt utile.

427 *Plenum lætitiæ*] Plein de joye pour ce qu'on vient de luy donner, ou pour la promeſſe qu'on luy a faite.

429 *Palleſcet ſuper his*] *Super his*, ἐπὶ τούτοις, c'eſt à dire *de plus.*

431 *Ut qui conducti plorant in fu-nere*] Cette comparaiſon eſt fort belle.

Horace dit qu'il y a la mesme diffe rence entre le flateur & l'ami sincere qu'entre ceux qu'on paye pour pleurer à des funerailles, & les amis ou le parens qui pleurent veritablement. L flateur loüe bien plus que l'ami, com me ces Pleureurs à gages pleurent bien plus que ceux qui ont une douleu tres veritable. Horace avoit sans dou te en vuë ce passage de la XXII. Sati re de Lucilius:

—— mercede quæ
Conductæ flent alieno in funere Præ
ficæ
Multo & capillos scindunt & cla
mant magis.

Comme les Pleureuses qui se loüent pou pleurer aux funerailles, crient bien da vantage, & s'arrachent bien mieux le cheveux.

Derisor] Le *moqueur* pour le *fla teur*. Il en a esté parlé ailleurs.

433. *Vero laudatore*] Un homm vray qui loüe ce qu'il trouve beau & qui parle en conscience.

434 *Reges dicuntur multis urgere cu lullis*] Comme les grands Seigneurs avant que d'accorder leur amitié à

quelqu'un, l'éprouvent & l'examinent en le faiſant bien boire, pour voir s'il ſera ſecret, & ſi entre deux vins il ne découvrira pas ce qu'on luy aura confié : Il faut qu'un Poëte éprouve & examine auſſi ceux qu'il veut faire les Juges de ſes Ouvrages : car autrement il ſera ſujet à prendre des flateurs pour des amis ſinceres. Il me ſemble que j'ay lû quelque part, que Tibere éprouvoit par le vin ceux qu'il vouloit faire ſes confidens.

437 *Nunquam te fallant animi ſub vulpe latentes*] Apprenez à connoître celuy qui loüe en Renard. Horace fait alluſion à la fable du Renard & du Corbeau. Monſieur de la Fontaine ne l'a pas oubliée, & c'eſt une de celles où il a, je ne dis pas égalé, mais ſurpaſſé les Anciens, par la naïveté & par la gayeté qu'il y a mêlées.

438 *Quintilio ſi quid recitares*] C'eſt le Poëte Quintilius Varus, parent & intime ami de Virgile & d'Horace, qui luy adreſſe l'Ode XVIII. du Livre I. & pleure ſa mort dans l'Ode XXIV. Il y avoit déja long-temps qu'il eſtoit mort quand il fit cet Art Poëtique : c'eſt pourquoy il dit, *recitares*,

jubebat, sumebat, termes qui ne se disent que d'un homme qui n'est plus.

440 *Delere jubebat*] Quand un Auteur a essayé de corriger un endroit, & qu'il n'a pû en venir à bout, il est persuadé que cela suffit, & qu'il n'a qu'à le laisser là sans y toucher; mais il se trompe, il y a encore une correction à faire, comme disoit Quintilius, & qui est la plus seure, c'est d'effacer, mais c'est une cruauté dont peu d'Auteurs sont capables.

441 *Et malè tornatos incudi reddere versus*] Les Critiques ont fort blâmé Horace d'avoir employé dans un mesme vers, & pour une seule chose, deux figures entierement differentes, & d'avoir allié l'enclume avec le tour; mais il est arrivé à ces Critiques ce que Quintilien a prédit, ils ont blâmé ce qu'ils n'ont pas entendu. Horace n'employe icy qu'une mesme figure, & ils ne devoient pas l'ignorer: le fer, aprés avoir esté amoli & preparé par le feu & par l'enclume, se travaille au tour comme les autres métaux. C'est pourquoy Properce a dit comme Horace dans sa derniere Elegie du Livre II.

ncipe jam angusto versus componere
torno,
Inque tuos ignes, dure Poëta, veni.

ommence à travailler tes vers au tour,
remets-les dans ton fourneau pour
s adoucir. Strabon s'est servi du mot,
urner, en parlant du fer de Cibyra,
la fin du XIII. Liv. Ἴδιον δ' ἐστὶν Κι-
ύρᾳ τὸ τὸν σίδηρον τορεύεσθαι ῥᾳδίως. *Ci-*
yra a cela de particulier, que son fer
travaille facilement au tour.

442 *Si defendere delictum quàm vertere*
alles] Car tres-souvent les Auteurs ne
ennent sous leur protection précise-
ent que les endroits qu'on critique;
font toûjours les endroits favoris,
, si on les en croit, les meilleurs de
ut l'Ouvrage.

444 *Quin sine rivali*] Cela arrive
esque toûjours, ces admirateurs de
rs fades Ouvrages s'aiment sans ri-
l, & joüissent tranquillement de
rs amours sans que personne leur
rte envie.

445 *Vir bonus & prudens versus re-*
hendet inertes] Ces cinq vers sont

admirables, & renferment une gran de partie de ce qu'on peut trouve chez les Rheteurs qui ont traité à fond de la Critique, laquelle consiste e trois choses ; à ajoûter, à retranche & à changer, comme nous le verror dans la suite.

Versus reprehendet inertes] On n fait presque point d'Ouvrage aujou d'huy qui ne fournît un tres-gran nombre d'exemples de tous les defau qu'Horace assemble dans ces cin vers. Mais tous les Ecrivains ne mer tent pas qu'on remarque leurs faute celles des grands hommes sont seul dignes de nostre attention, car ell peuvent estre tres-nuisibles, par que, comme on prend toûjours po modele ce qu'il y a de plus grand, peut bien plus aisément imiter leu vices que leurs vertus. Supposons do que Monsieur Corneille eust do né sa belle Tragedie de la mort Pompée à examiner à Quintiliu ou à quelque autre Critique ; voyons en passant si nous ne pourrio pas découvrir une partie de ce qu'il auroit trouvé. Ces essais ne peuve estre que tres utiles, & ne sauroie

faire aucun tort à la memoire d'un homme qui n'eſt pas moins au deſſus de nos cenſures que de nos loüanges. Il ſeroit meſme à ſouhaiter qu'on nous donnaſt des reflexions ſur toutes nos bonnes Pieces de Theatre, afin de nous en faire connoiſtre les beautés & les defauts. Dans la III. Scene du I. Acte, quand Cleopatre dit:

Ne parlons point icy du Tage ni du Gange,

Je connois ma portée, & ne prens point le change.

Ce dernier vers auroit paru *iners*, lâche, ſans force, & bas. Dans la Scene III. de l'Acte III. Ceſar demande à Antoine,

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?

ANTOINE.

Comme n'oſant la croire, & la croyant dans l'ame,

Par un refus modeſte & fait pour inviter,

Elle s'en dit indigne, & la croit meriter.

Cela auroit encore paru lâche, froid, & plein d'une affectation qui ne convient point du tout à la Tragedie, & moins encore au caractere d'Antoine dont le langage sentoit le corps de garde, & qui estoit fort grossier. On n'a qu'à se souvenir du portrait que Plutarque en fait.

446 *Culpabit duros*] Les vers peuvent estre durs ou par les mots, ou par les choses. De ces deux vices, le dernier est le plus grand ; & peut-estre auroit-on accusé Monsieur Corneille d'y estre tombé, lorsqu'il fait dire par Cleopatre, dans la premiere Scene de l'Acte second :

Les Princes ont cela de leur haute naissance,
Leur ame dans leur sang prend des impressions,
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.

Tout le monde conviendra que l'ame prend dans le sang les impressions du vice ; mais il est dur & choquant de dire qu'elle y prend les impressions de la vertu, & cela n'est pas moins contraire à la Morale qu'à la The

logie des Payens mesme. Il y a encore de la dureté dans ce que Cesar dit dans la scene II. de l'Acte III. en parlant de Rome :

Et qui verse en nos cœurs, avec l'ame & le sang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang.

Rome ne verse point dans un Romain l'ame avec le sang.

Incomtis allinet atrum] Je ne doute pas que Quintilius n'eust marqué & condamné comme un de ces endroits sans grace & sans ornement, ce qu'Achorée dit dans la scene II. du II. Acte, en parlant de Pompée qui rend le dernier soûpir :

Et tient la trahison que le Roy leur prescrit,
Trop au dessous de luy pour y prester l'esprit
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
Et son dernier soûpir est un soûpir illustre.

Outre que cela est vainement subtil & recherché, il est sans grace, &

peche par le tour & par l'expreſſion.

447 *Tranſverſo calamo ſignum*] Il tirera tout au travers une ligne que les Grecs & les Latins appellent *obelum*, & dont les Critiques ſe ſervoient pour faire entendre que le paſſage où ils la mettoient, devoit eſtre rayé.

Ambitioſa recidet ornamenta] Ces ornemens emphatiques & ambitieux ſont tres-condamnables ; & je croy que Quintilius auroit mis de ce nombre tout ce qu'Achorée dit de la teſte du grand Pompée, quand Achillas la montra à Ceſar. C'eſt dans la I. Scene du III. Acte.

A ces mots Achillas découvre cette teſte
Il ſemble qu'à parler encore elle s'apreſte,
Qu'à ce nouvel affront, un reſte de chaleur
En ſanglots mal formés exhale ſa douleur.
Sa bouche encore ouverte, & ſa vue égarée
R'appellent ſa grande ame à peine ſeparée, &c.

Monſieur Corneille s'amuſe peut-

ſtre mal à propos à peindre les grimaces de cette teſte. L'ornement qu'il en tire eſt ambitieux, pour me ſervir du terme d'Horace, & d'une choſe naturelle, il en fait une image qui n'a rien de noble ni de naturel. Ariſtophane auroit fort bien appliqué à cela ſon ληκύθιον ἀπώλεσεν, *il a perdu ſes couleurs*. Mais dans ce meſme endroit, ſept ou huit lignes plus haut, il y a deux vers qui ſeuls rachetent tous ces endroits foibles. C'eſt où le meſme Achorée parle des baſſeſſes que Ptolomée fit devant Ceſar:

J'en ay rougi moy-meſme, & me ſuis plains à moy
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roy.

Quelle force & quel ſens dans ce vers!

448 *Parum claris lucem addere coget*] L'obſcurité eſt le plus grand vice du diſcours; il faut donc neceſſairement éclaircir tout ce qui eſt obſcur. Photin parle fort obſcurément quand il dit à Ptolomée dans la premiere ſcene:

Le choix des actions ou mauvaiſes, ou bonnes,

Ne fait qu'aneantir la force des couronnes.

Il veut dire que la vertu qui porte les Rois à faire de bonnes actions plûtôt que de mauvaiſes, affoiblit leur pouvoir ; mais de la maniere dont il s'exprime, il ne le dit point du tout ou il le dit mal.

449 *Arguet ambiguè dictum*] Quintilien diſoit comme ce Critique, *vitanda in primis ambiguitas : Il faut ſur tout éviter l'ambiguité*. De tous les defauts c'eſt d'ordinaire le plus facile à connoiſtre.

Mutanda notabit] *Enfin il marquera exactement tout ce qu'il faudra changer*. Car preſque tout ce qu'il vient de dire eſt compris dans les changemens. Quintilien va éclaircir cette Remarque. Ce ſage Critique dit que la correction conſiſte à *retrancher*, à *ajoûter*, & à *changer* : que les deux premiers ſont les plus faciles, & que le troiſiéme eſt tres-mal-aiſé, & voicy ſes termes : *Sed facilius in his ſimpliciuſque judicium, quæ replenda vel dejicienda ſunt : premere verò tumentia, humilia extollere, luxuriantia aſtringere, inordinata dirigere, ſoluta com-*

ponere, exultantia coërcere, duplicis operæ, nam & damnanda sunt quæ placuerant, & invenienda quæ fugerant. *Il est plus aisé, & on a plûtost fait quand il ne faut qu'ajoûter ou retrancher; mais lors qu'il faut rabaisser ce qui est guindé, élever ce qui est rampant, reduire ce qui est trop abondant & trop excessif, placer ce qui est mal rangé, assembler ce qui est épars, & reduire ce qui est trop diffus; c'est une double peine: car il faut & condamner ce qui nous avoit plû, & trouver ce qui nous estoit échapé.* Ce *mutanda* ne signifie donc pas simplement dans Horace *ce qu'il faut changer de place*, comme on l'a crû: mais il comprend, avec une partie de ce qu'Horace a dit, ce que Quintilien a expliqué. Le Critique dont Horace parle, auroit sans doute trouvé de ces changemens à faire dans la mesme Piece, & peut-estre n'auroit-il pas épargné ce que Cesar dit dans la III. Scene du IV. Acte:

M'ont rendu le premier & le Maistre du monde.
C'est ce glorieux titre à present effectif
Que je viens ennoblir par celuy de captif;

Heureux ſi mon eſprit gagne tant ſur le voſtre,
Qu'il en eſtime l'un, & me permette l'autre.

Ceſar expliquoit aſſurément ſon amour d'une maniere plus noble; & j'ay de la peine à croire que Quintilius euſt ſouffert ce qu'il dit dans la ſuite:

Mais las! contre mon feu mon feu me ſollicite.
Si je veux eſtre à vous, il faut que je vous quitte.

Pour moy je l'avoüe:

A des propos ſi froids je méconnois Ceſar.

Je croy que le meſme Critique auroit eſté fort choqué d'entendre dire à Cleopatre dans la premiere Scene du ſecond Acte:

Et ſi jamais le ciel favoriſoit ma couche
De quelque rejeton de cette illuſtre ſouche,
Cette heureuſe union de mon ſang & du ſien
Uniroit à jamais ſon deſtin & le mien.

Cleopatre ne devoit pas aller ſi vîte, ni témoigner des impatiences qui bleſſent ſi ouvertement la pudeur. Quand Didon dit à Enée dans Virgile:

Saltem ſi qua mihi de te ſuſcepta fuiſſet
Ante fugam ſoboles, ſi quis mihi parvulus aula
Luderet Æneas. ——

C'eſt aprés les noces faites, & lors qu'elle n'a plus rien à ménager.

450 *Fiet Ariſtarchus*] Ariſtarque eſtoit un tres-grand Critique, lequel vivoit du temps de Ptolomée Philadelphe, en meſme temps que Callimaque: il avoit fait plus de quatre-vingts volumes de Commentaires ſur Homere, ſur Ariſtophane, & ſur tous les autres Poëtes Grecs. Il avoit ſur tout revû & corrigé Homere avec un tres-grand ſoin. C'eſt grand dommage que ſon travail ſur ce grand Poëte ne ſoit pas venu juſqu'à nous. Encore ſi Euſtathius l'avoit vû, il nous en auroit conſervé des morceaux. Mais il paroiſt qu'il ne le connoiſſoit que par les citations des Anciens. Il avoit

une critique ſi fine & ſi penetrante, qu'on l'appelloit ordinairement *le Prophete*, ou *le Devin*, à cauſe de ſa grande ſagacité.

Cur ego amicum offendam in nugis] C'eſt le langage ordinaire des amis complaiſans & flateurs ; Pourquoy irois-je offenſer mon ami pour des bagatelles, en luy diſant que ſes vers ne ſont pas bons ?

451 *Hæ nugæ ſeria ducent in mala*] Horace répond fort bien à ces flateurs: Ce que vous appellez des bagatelles, precipitera ce Poëte dans de veritables maux dés que vous vous ſerez moqué de luy une fois en luy cachant vos veritables ſentimens.

452 *Deriſum ſemel exceptumque ſiniſtre*] Ce vers peut ſignifier deux choſes ; l'une, *quand le Public ſe ſera une fois moqué de luy* : & l'autre, *quand vous vous ſerez moqué de luy une bonne fois*. Le premier ſens eſt ſuivi par des gens tres-habiles, mais il me paroiſt mauvais. Horace ne parle point icy des maux qui arriveront à ce méchant Poëte, aprés que le Public ſe ſera

moqué de luy ; il luy prédit ceux qui luy doivent arriver aprés que cet ami flateur se sera moqué de luy en le trompant par ses loüanges empoisonnées. Car le but d'Horace est de faire connoistre que cet ami trop complaisant sera l'unique cause de tous ces malheurs ; parce que s'il avoit voulu luy parler sincerement d'abord, il l'auroit desabusé de cet entêtement qu'il commençoit d'avoir pour la Poësie, & l'auroit empêché de tomber dans le précipice où sa complaisance outrée & sa lâche flaterie l'ont précipité. C'est asurément le seul veritable sens de ce passage, & je croy qu'on en conviendra.

453 *Ut mala quem scabies*] Voicy les maux où la mauvaise complaisance d'un ami précipite un méchant Poëte ; c'est que tout le monde le fuit comme un pestiferé, comme un enragé. *Mala scabies*, ψώρα ἀγρία, que Celse appelle *fera scabies*, la lepre la plus dangereuse.

Morbus regius] C'est *morbus arquatus*, la jaunisse. Lucrece :

Lurida præterea fiunt quæcumque tuentur
Arquati.

Tout paroiſt jaune à ceux qui ont la jauniſſe. Et on appelle cette maladie *le mal Royal*, parce qu'il n'y a point d'autre remede que de mener, comme on dit, une vie de Roy.

454 *Aut fanaticus error*] Les Fanatiques, c'eſt à dire les Demoniaques. *Aut iracunda Diana*, ceux que Diane a frapez, c'eſt à dire les Lunatiques, les fous. Les Anciens croyoiẽt que toutes ces maladies eſtoient contagieuſes.

456 *Incautique ſequuntur*] *Incauti*, les imprudens, qui ne voyent pas à quel danger ils s'expoſent, de ſuivre un fou.

457 *Hic dum ſublimes verſus ructatur*] *Sublimes*, c'eſt à dire qu'il croit les plus ſublimes du monde, ou *ſublimes*, qu'il fait en regardant les cieux, comme s'il tiroit de là ſon enthouſiaſme. Horace ſe divertit icy à décrire la folie d'un Poëte que les flateurs ont rendu fou.

Ructatur] Il ne les fait pas, il les *vomit*; au contraire du Sophiſte Ariſtide, qui répondit à un Empereur qui luy demandoit, Quand ſera-ce que nous vous entendrons? οὐκ ἐσμὲν τῶν ἐμούντων, ἀλλὰ τῶν ἀκριβούντων, *Nous ne*

sommes pas de ceux qui vomiſſent leurs Ouvrages, mais de ceux qui les travaillent.

459 *Succurrite, longum clamet*] Par ce *longum clamet*, Horace marque la coûtume de ces mendians, de ces eſtropiés qu'on trouvoit ſur les grands chemins; ils prononçoient ce mot *ſuccurrite*, ſi fort en traînant, qu'ils le faiſoient durer une demie heure. Nos gueux connoiſſent encore cette methode parfaitement. On a expliqué ce *longum, de loin*, ou *fort haut*; mais je croy qu'on s'eſt trompé, il vaudroit encore mieux l'expliquer, *long-temps*, & comme nous dirions, *il a beau crier tout ſon ſaoul.*

462 *Qui ſcis an prudens huc ſe dejecerit*] Car il n'y a point de folie dont un méchant Poëte ne ſoit capable.

463 *Siculique Poëtæ narrabo interitum*] La mort du Poëte Empedocle né à Agrigente, *Gergenti*, ville de Sicile.

465 *Dum cupit Empedocles ardentem frigidus Ætnam inſiluit*] Empedocle eſtoit un grand Poëte, Philoſophe; il avoit fait trois livres de la nature des choſes, qu'Ariſtote cite

fort ſouvent. Il avoit auſſi écrit l'expedition de Xerxes ; mais ſa fille ou ſa ſœur brûlerent cet Ouvrage aprés ſa mort. Il floriſſoit vers l'Olympiade LXXX. environ quatre cens cinquante ans avant Noſtre-Seigneur. Lucrece fait de luy ce bel éloge dans ſon premier Livre :

Nil tamen hoc habuiſſe viro præclarius in ſe
Nec ſanctum magis & mirum, carumque videtur.
Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur & exponunt præclara reperta ;
Ut vix humana videatur ſtirpe creatus.

La Sicile n'a jamais rien eu de plus illuſtre, de plus reſpectable, de plus merveilleux & de plus cher que ce grand Philoſophe. Ses vers divins apprennent à tout le monde les belles choſes qu'il a trouvées ; & l'on a de la peine à croire qu'il fuſt né d'un homme mortel. Si l'on avoit de la peine à le croire né d'une race mortelle, il me ſemble qu'on n'en devoit pas moins avoir à le croire capable de la folie qu'on luy a reprochée en l'accuſant de s'eſtre precipité

pité dans les flammes du mont Etna. Cette accuſation eſt pourtant fort ancienne, & Strabon la traite tantoſt de fabuleuſe, & tantoſt de veritable & de croyable, ſelon les differentes relations qu'on luy faiſoit des ouvertures de cette montagne. Il eſt certain qu'on n'a fondé ce reproche que ſur un ſoulié d'Empedocle, qu'on trouva prés d'une de ces ouvertures, & qu'on dit que ces tourbillons de flamme y avoient rejetté : car, afin qu'on ne s'imagine pas un miracle, Empedocle portoit des ſouliers d'airain. Ce fondement eſt bien foible. Mais les Anciens ſe ſont plûs à donner aux grands Hommes des choſes extraordinaires, & à mêler leur vie de beaucoup de fables. Quelles folies n'a-t-on pas dit de Pythagore, d'Ariſtote? &c. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'Horace ait ſuivi cette fable, & qu'il ne ſe ſoit pas ſouvenu du témoignage de Timée, qui aſſuroit qu'Empedocle eſtoit mort dans le Peloponeſe; & de celuy de Neanthes de Cyſique, lequel rapportoit que ce Philoſophe eſtant tombé d'un coche, s'eſtoit rompu la jambe, & en eſtoit mort.

Ardentem frigidus Ætnam] On explique diverſement ce mot *frigidus*, *froid*. Les uns pretendent qu'Horace a dit *froid* pour *fou* : & les autres ſoûtiennent que *frigidus* eſt icy ce que nous diſons, *de ſang froid*. Je n'aime ni l'une ni l'autre de ces explications. La premiere eſt froide & inſoûtenable : & l'autre, quoy qu'elle paroiſſe un peu meilleure, ne vaut pas mieux. Il y a peu de ſang froid dans une action de cett nature. Je ſuis perſuadé que par le mot *frigidus*, Horace a voulu peindre toute l'extravagance d'un fou, qui pour acquerir de la reputation, & paſſer pour un Dieu, cherche une mort qu'il ne laiſſe pas de craindre, & dont les approches glacent tous ſes eſprits : car voilà ce qu'il y a d'admirable, il veut eſtre Dieu, & il meurt de peur.

467 *Invitum qui ſervat, idem facit occidenti*] Il n'y a pas d'apparence qu'Horace diſe cecy en general, la maxime ſeroit trop outrée & trop horrible. Il ne parle aſſurément que des Poëtes, *invitum Poëtam*. Toute autre ſorte de gens qui tombent dans une melancholie noire qui les porte à

chercher la mort, peuvent estre secourus, parce qu'on peut esperer qu'à l'avenir ils seront plus sages; comme cela arriva à Damasippe, que Stertinius empescha fort heureusement de se jetter dans le Tibre, comme il le dit luy-mesme dans la III. Satyre du Livre II.

Solatus jussit sapientem pascere barbam,
Atque à Fabricio non tristem ponte reverti.

Aprés m'avoir consolé, il me donna l'envie de laisser croistre cette grande barbe, veritable caractere de la sagesse, & me renvoya du pont Fabrice tout joyeux. Mais pour les Poëtes, on ne gagneroit rien à les secourir, leur folie est desesperée, ils n'en gueriront jamais; on n'a donc qu'à les abandonner & à les laisser perir. Il y a là plus de sel.

469 *Et ponet famosæ mortis amorem*] Qu'on l'empesche une fois de se precipiter, il n'en perdra pas l'envie, & fera le coup à la premiere occasion. *Famosa mors*, une mort qui fera parler le monde.

470 *Nec ſatis apparet cur verſus factitet*] On ne ſait point quel ſi grand crime il a pû commettre pour avoir attiré ainſi ſur luy la colere des Dieux, qui luy ont inſpiré la rage de faire des vers. Horace parle icy des méchans Poëtes, comme on avoit accoûtumé de parler de ceux qui eſtoient tombez dans de grands malheurs ſans qu'on ſçuſt pourquoy, chacun faiſoit ſes conjectures, il a fait cecy, il a fait cela.

471 *Minxerit in patrios cineres*] Les Anciens prenoient pour une grande impieté de piſſer dans un lieu ſaint. C'eſt pourquoy Perſe dit dans la premiere Satire :

Pinge duos angues; pueri, ſacer eſt locus, extra
Meiite.—

Peignez deux ſerpens ſur la muraille. Enfans, le lieu eſt ſacré, allez piſſer dehors. Mais c'eſtoit une double profanation de piſſer ſur un tombeau; & un ſacrilege épouvantable de piſſer ſur le tombeau de ſon pere, ou de ſes ayeux.

An triſte bidental moverit inceſtus]

Quand la foudre eſtoit tombée en quelque endroit, on croyoit que Dieu vouloit que cet endroit luy fuſt conſacré. C'eſt pourquoy les Aruſpices alloient d'abord y faire un ſacrifice d'une jeune brebis, aprés lequel ils environnoient le lieu de pieux, ou d'une corde, ou d'un mur; & dés ce moment il eſtoit ſacré, il n'eſtoit plus permis d'y marcher, & on l'appelloit *bidental*, du nom de la brebis qui avoit eſté immolée, à *Bidente*. On traitoit d'impies & de ſacrileges ceux qui profanoient ce lieu, ou qui en remuoient les bornes; ce qu'Horace appelle *movere bidental*; & on croyoit qu'ils eſtoient toûjours en bute à la colere des Dieux. Cette ſuperſtition eſtoit meſme ſi outrée, que ſi la foudre, en tombant, avoit tué quelqu'un, il étoit défendu de le brûler & de luy faire des funerailles. La Loy de Numa y eſtoit expreſſe: SI HOMINEM FOULMEN JOBIS OCCISIT, IM NE SUPRA GENUA TOLLITO. HOMO SI FOULMINE OCCISUS ESIT, EI JUSTA NULLA FIERI OPORTETO. Il falloit qu'il fuſt enterré dans le meſme lieu. C'eſt pourquoy Perſe appelle *bidental* l'hom-

me meſme qui a eſté frapé de la foudre :

An quia non fibris ovium, Ergennaque jubente
Triſte jaces lucis evitandumque bidental.

Eſt-ce que parce que tu n'as pas eſté frapé de la foudre dans quelque bois, & que l'Aruſpice n'a pas fait ſur toy ſes ſacrifices pour te rendre formidable & de mauvais augure aux paſſans, &c.

472 *Inceſtus*] Comme les Anciens ont dit *chaſte* pour *pieux*, ils ont dit auſſi *inceſté* pour *impie*.

Clathros] C'eſt un mot Grec, κληθρὸν, & il ſignifie proprement les groſſes barres de bois ou de fer dont on ferme les portes & les feneſtres : & en ſuite on a donné ce nom aux barreaux dont on grille les lieux où l'on enferme les beſtes. *Clathrus* ſe prend auſſi pour la grille des feneſtres ; car Plaute a dit *clathratas feneſtras*, des feneſtres grillées.

Voilà tout ce que j'ay crû neceſſaire pour l'intelligence de la Poëtique d'Horace. Si Jule Scaliger l'avoit bien entenduë, il luy auroit rendu plus de juſtice, & en auroit parlé plus mo-

destement. Mais il ne s'estoit pas donné le temps de le bien comprendre. Ce Livre estoit trop petit pour estre goûté d'un homme comme luy, qui faisoit grand cas des gros volumes, & qui d'ailleurs aimoit bien mieux donner des regles que d'en recevoir. Sa Poëtique est assurément un Ouvrage d'une érudition infinie ; on y trouve par tout des choses fort recherchées, & elle est toute pleine de saillies qui marquent beaucoup d'esprit : mais j'oseray dire qu'il n'y a point de justesse dans la pluspart de ses jugemens, & que sa critique n'est pas heureuse. Il devoit un peu plus étudier ces grands Maistres, pour se corriger de ce defaut, qui rendra toûjours le plus grand savoir inutile, ou au moins rude & sec. Comme un homme delicat étanchera mille fois mieux sa soif, & boira avec plus de goust & de plaisir dans un ruisseau dont les eaux seront claires & pures, que dans un fleuve plein de bourbe & de limon : tout de mesme, un esprit fin qui ne cherche que la justesse & une certaine fleur de critique, trouvera bien mieux son compte dans ce petit Traité d'Horace, qu'il ne le

trouveroit dans vingt volumes auſſ
énormes que la Poëtique de Scaliger
On peut dire veritablement que ce
luy qui boit dans cette ſource pu
re , *pleno ſe proluit auro* ; & tan
pis pour celuy qui ne ſait pas le con
noiſtre. Pour moy j'en fais un tres
grand cas. Je ne ſay ſi j'auray eſté aſ
ſez heureux pour la bien éclaircir , &
pour en diſſiper ſi bien toutes les dif
ficultés , qu'il n'y en reſte aucune
Les plus grandes de ces difficulté
viennent des paſſages qu'Horace
imité des Grecs , ou des alluſions qu'
y a faites. Je puis dire au moin
que je n'en ay laiſſé paſſer aucun
ſans l'attaquer ; & je pourrois me van
ter,

——nec tela nec ullas
Vitaviſſe vices Danaum.

En general je puis dire que malgr
la foule des Commentateurs & de
Traducteurs, Horace eſtoit tres-ma
entendu , & que ſes plus beaux en
droits eſtoient défigurés par les mau
vais ſens qu'on leur avoit donnés juſ
ques icy, & il ne faut pas s'en éton
ner. La pluſpart des gens ne recon
noiſſent pas tant l'autorité de la raiſon
qu

que celle du grand nombre, pour laquelle ils ont un profond reſpect. Pour moy qui ſay qu'en matiere de critique on ne doit pas compter les voix, mais les peſer ; j'avoüe que j'ay ſecoüé ce joug, & que ſans m'aſſujetir au ſentiment de perſonne, j'ay tâché de ſuivre Horace, & de démêler ce qu'il a dit d'avec ce qu'on luy a fait dire. J'ay meſme toûjours remarqué (& j'en pourrois donner des exemples bien ſenſibles) que quand des eſprits accoûtumés aux cordes, comme dit Montagne, & qui n'oſent tenter de franches allures, entreprennent de traduire & de commenter ces excellens Ouvrages, où il y a plus de fineſſe & plus de myſtere qu'il n'en paroiſt, tout leur travail ne fait que les gâter, & que la ſeule vertu qu'ayent leurs copies, c'eſt de nous dégoûter preſque des originaux. Comme j'ay pris la liberté de juger du travail de ceux qui m'ont précedé, & que je n'ay pas fait difficulté de les condamner tres-ſouvent, je declare que je ne trouveray nullement mauvais qu'on juge du mien, & qu'on releve mes fautes : il eſt difficile qu'il

n'y en ait, & mesme beaucoup dans un Ouvrage aussi long que celuy-cy, & qui a esté fait à plusieurs reprises. Si quelqu'un veut donc se donner la peine de me reprendre, & de me faire voir que j'ay mal pris le sens en certains endroits, je me corrigeray avec plaisir : car je ne cherche que la verité, qui n'a jamais blessé personne : au lieu qu'on se trouve toûjours mal de persister dans son ignorance & dans son erreur.

Au reste j'avois eu quelque tentation de donner une Vie d'Horace fort suivie & fort exacte, en ramassant toutes les particularités que j'ay marquées dans tout le cours de cet Ouvrage. Mais le dégoût qu'on trouve toûjours à faire ce qui est déja fait, m'en a empesché, & j'ay cru qu'i estoit plus à propos d'employer ce temps là à quelque chose de plus nou veau & de plus utile. Je me conten teray donc de traduire la vie qui a est écrite par Suetone, & d'y faire quel ques remarques. J'ajoûteray à la fir la chronologie des années d'Horace selon les Consuls. Monsieur le Fevr l'a faite avec beaucoup de soin. J

ſuivray ſon ordre, mais par quelques changemens & quelques additions que j'y feray, je tâcheray de la rendre plus commode & plus ſure. Ceux qui ſeront curieux d'avoir une vie d'Horace plus étenduë, la pourront faire eux-meſmes ſur ces Memoires avec beaucoup de facilité.





Q. HORATII FLACCI

VITA,

E SUETONIO.

QUINTUS HORATIUS FLACCUS, *Venusinus, patre, ut ipse quidem tradit, libertino, & exactionum coactore: ut verò creditum est, salsamentario: quum illi quidam in altercatione exprobrasset, Quoties ego vidi patrem tuum brachio se emungentem? Bello Philippensi excitus à M. Bruto Imperatore, Tribunus militum meruit: victisque partibus, veniâ impetratâ, scriptum quæstorium comparavit: ac primò Mæcenati, mox Augusto in gratiam insinuatus, non mediocrem in amborum amicitia locum tenuit. Mæcenas*

LA VIE D'HORACE,

ECRITE PAR SUETONE.

HORACE estoit de Venuse, & comme il le dit luy-mesme, fils d'un Affranchi qui avoit toûjours esté Sergent. On a cru qu'il estoit fils d'un Charcutier, sur ce qu'un jour quelqu'un luy reprocha dans une dispute, qu'il avoit souvent vû son pere se moucher du coude. Pendant la guerre de Philippes, Brutus l'attira dans son parti, & le fit Tribun de Soldats. Aprés la défaite de cette Armée, il obtint son pardon, & acheta une Charge de Secretaire de l'Epargne. Il acquit d'abord les bonnes graces de Mecenas; il s'insinua ensuite dans la bienveillance d'Auguste, & conserva toûjours une place tres-considerable dans le cœur du Prince, & dans

quantoperè eum dilexerit, ſatis demonſtratur illo Epigrammate,

Ni te viſceribus meis, Horati,
Plus jam diligo, tuum ſodalem
Hinno me videas ſtrigoſiorem.

Sed multo magis extremis, tali ad Auguſtum elogio: Horatii Flacci, ut mei, eſto memor. *Auguſtus epiſtolarum quoque ei officium obtulit, ut hoc ad Mæcenatem ſcripto ſignificat:* Antè ipſe ſufficiebam ſcribendis epiſtolis amicorum: nunc occupatiſſimus & infirmus, Horatium noſtrum te cupio adducere. Veniet igitur ab iſta paraſitica menſa ad hanc regiam, & nos in epiſtolis ſcribendis adjuvabit. *Ac ne recuſanti quidem aut ſuccenſuit, quicquam, aut amicitiam ſuam ſuggerere deſtitit. Extant epiſtolæ, è quibus, argumenti gratiâ, pauca ſubjeci.* Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam ſi convictor mihi fueris. Rectè enim

celuy du Favori. L'affection que ce dernier avoit pour luy, paroiſt aſſez dans ces Vers : *Mon cher Horace, ſi je ne t'aime déja plus que mes entrailles, je veux que tu me voyes plus ſec & plus maigre que Ninnius.* Mais elle paroiſt encore plus dans ce petit mot qu'il écrivit à Auguſte en mourant : *Je vous conjure de vous ſouvenir d'Horace comme de moy-meſme.* Auguſte luy offrit la Charge de Secretaire du Cabinet ; & écrivit pour cet effet à Mecenas de cette maniere : *Juſques icy je n'ay eu beſoin du ſecours de perſonne pour écrire mes Lettres à mes amis ; mais aujourd'huy que je me vois accablé d'affaires, & infirme, je ſouhaite que vous m'ameniez voſtre Horace. Il paſſera donc de voſtre table, où il n'eſt que Paraſite, à cette table Royale, & il m'aidera à faire mes Lettres.* Il ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette Charge, & n'en fut pas moins de ſes amis. En voicy des preuves tirées des Lettres qu'il luy écrivoit, & que nous avons encore. *Prenez avec moy quelque liberté, comme ſi vous eſtiez mon commenſal ; & n'apprehendez pas de me déplaire. Car vous ſavez bien que*

& non temerè feceris, quoniam id usus mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri posset. *Et rursus :* Tui qualem habeam memoriam, poteris ex Septimio quoque nostro audire. nam incidit ut coram illo fieret à me tui mentio. Neque enim, si tu superbus amicitiam nostram sprevisti, ideò nos quoque *antuperphronoũmen. Prætereà sæpe eum, inter alios jocos*, putissimum penem, & homuncionem lepidissimum *appellat : unaque & altera liberalitate locupletavit. Scripta quidem ejus usqueadeo probavit, mansuraque perpetuò credidit, ut non modo seculare carmen componendum injunxerit, sed & Vindelicam victoriam Tiberii Drusique, privignorum suorum : eumque coëgerit propter hoc, tribus carminum libris ex longo intervallo quartum addere. Post sermones verò lectos quosdam, nullam sui mentionem factam ita sit questus :* Iratum me

je voulois que vous vécussiez avec moy de cette maniere, si vostre santé l'eust permis. Et dans une autre Lettre : *Nôtre ami Septimius pourra vous témoigner de quelle maniere je me souviens de vous; car il est arrivé que j'ay parlé de vous devant luy. Quoique vous ayez eu la fierté de mépriser nostre amitié, nous ne payons pas vos mépris par un mépris reciproque.* Il y a beaucoup d'autres Lettres, où, parmi plusieurs railleries qu'il fait de luy, il l'appelle souvent *le petit débauché*, & *le petit homme tres-joli & tres agreable.* Il le combla de biens par deux fois, & il goûta si fort ses vers, & fut si persuadé qu'ils passeroient à la derniere posterité; qu'il luy ordonna non seulement de composer le Poëme seculaire, mais aussi de chanter la victoire de Tibere & de Drusus; qu'il l'obligea, par cette raison, d'ajoûter un quatriéme Livre aux trois autres qu'il avoit déja donnés depuis long-tems; & qu'aprés avoir lû quelques-unes de ses Satires & de ses Epistres, il eut quelque chagrin de ce que ce Poëte n'y parloit pas de luy; & il luy en fit ses plaintes de cette maniere : *Sachez que je suis en co-*

tibi ſcito, quod non in pleriſque ejuſmodi ſcriptis mecum potiſſimum loquaris. An vereris ne apud poſteros infame tibi ſit quod videaris familiaris nobis eſſe? *Expreſſitque Eclogam, cujus initium eſt:*

Quum tot ſuſtineas & tanta negotia ſolus,
Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes: in publica commoda peccem,
Si longo ſermone morer tua tempora, Cæſar.

Habitu corporis brevis fuit, atque obeſus; qualis & à ſemetipſo in Satyris deſcribitur, & ab Auguſto, hac epiſtolâ: Pertulit ad me Dionyſius libellum tuum, quem ego (ne accuſem brevitatem) quantuluſcumque eſt, boni conſulo. Vereri autem mihi videris ne majores libelli tui ſint, quàm ipſe es: ſed, ſi tibi ſtatura deeſt, corpuſculum non deeſt. Itaque licebit in ſextariolo ſcribas, quum circuitus

lere contre vous, de ce que vous ne vous adressez pas à moy dans la plusspart de ces Ouvrages. Apprehendez-vous qu'un jour ce ne soit une tache à vostre reputation d'avoir esté de mes amis? Et par là il tira de luy l'Epistre qui commence : *Auguste, comme c'est vous seul qui soûtenez tout le poids de tant d'affaires si grandes & si importantes, que vous deffendez cet Empire par vos armes, que vous le reformez par vos loix, & que vous l'embelissez par les bonnes mœurs dont vous donnez vous-mesme l'exemple; je ferois un tort irreparable au Public, si j'occupois par un long discours des momens si precieux.*

Il estoit petit & gros; comme il se peint luy-mesme dans ses Satires. Et ce portrait est conforme à celuy qu'Auguste en fait dans cette Lettre: *Dionysius m'a apporté vostre petit volume, & tel qu'il est, je l'ay reçu de bon cœur sans me plaindre de sa briéveté. Il me paroist que vous craignez que vos livres ne soient plus grands que vous: mais au moins si la taille vous manque, l'embonpoint ne vous manque pas, & rien n'empesche que vous ne puissiez tenir & écrire dans un boisseau:*

voluminis tui ſit ὀγκωδέστατος, ſicut eſt ventriculi tui.

Vixit plurimum in ſeceſſu ruris ſui Sabini, aut Tiburtini: domuſque ejus oſtenditur circa Tiburni luculum.

Venerunt in manus meas & elegi, ſub ejus titulo, & epiſtola proſa oratione, quaſi commendantis ſe Mæcenati. Sed utraque falſa puto: nam elegi, vulgares: epiſtola autem obſcura. quo vitio minimè tenebatur. Natus eſt vj. Id. Dec. L. Cotta & L. Torquato Conſulibus. Deceſſit v. Kal. Dec. C. Marcio Cenſorino & C. Aſinio Gallo Conſulibus, poſt nonum & quinquageſimum annum: herede Auguſto palam nuncupato, quum, urgente vi valetudinis, non ſufficeret ad obſignandas teſtamenti tabulas. Humatus & conditus eſt extremis Eſquiliis, juxta Mæcenatis tumulum.

car la taille de vostre livre ressemble à la vostre, elle est toute en grosseur comme vostre ventre.

Il passa la plus grande partie de sa vie dans sa petite maison de campagne du païs de Sabine ou de Tibur. Et l'on montre encore aujourd'huy cette maison prés du petit bois consacré à Tiburnus.

Il est tombé entre mes mains des Elegies qui portent son nom, & une Epitre en prose, comme s'il recommandoit le soin de sa fortune à Mecenas : mais je croy que ce sont des Ouvrages supposés ; car les Elegies sont communes, & l'Epistre est fort obscure ; ce qui n'estoit nullement le vice d'Horace. Il nâquit le 8. de Decembre, sous le Consulat de L. Cotta, & de L. Torquatus, & mourut sous celuy de C. Marcius Censorinus, & de C. Asinius Gallus, le 27. de Novembre, à l'âge de cinquante-neuf ans accomplis, aprés avoir nommé Auguste son heritier devant des témoins, la violence de son mal ne luy ayant pas donné le temps de signer son testament. Il fut enterré à l'extremité des Esquilies, tout joignant le tombeau de Mecenas.

REMARQUES
SUR
LA VIE D'HORACE.

LA *vie d'Horace écrite par Suetone*] Porphyrion attribuë formellement cette vie à Suetone, dans ses Remarques sur la premiere Epistre du Livre second : *Augusto increpanti Horatium quòd non ad se quoque plurima scriberet, ut Suetonius auctor est; in primis cum laude Cæsaris sese excusat. Sur les reproches qu'Auguste avoit faits à Horace, de ce qu'il ne luy adressoit pas la plusspart de ses Lettres, comme Suetone le rapporte; ce Poëte s'excuse d'abord en loüant ce Prince, &c.* Mais quand Porphyrion n'en auroit rien dit, le stile de Suetone y est si reconnoissable, qu'on n'auroit pû s'y tromper.

Et comme il le dit luy-mesme, fils d'un Affranchi qui avoit toûjours esté Sergent] Cela est en propres termes dans la Satire VI. du Livre I. ℣. 45.

Nunc ad me redeo libertino patre natum.

Je reviens maintenant à moy que tout le monde appelle fils d'Affranchi. Et dans le vers 84.

Nec timuit sibi ne vitio quis verteret olim,
Si præco parvas, aut ut fuit ipse, coactor
Mercedes sequerer.

Il ne craignoit point que l'on dist un jour que c'estoit sa faute, si je n'estois qu'un Huissier ou qu'un simple Sergent comme luy.

Qu'il estoit fils d'un Charcutier] *Salsamentarius* est proprement ce que les Grecs appelloient ἀλλαντοπώλης, & que nous disons *Charchutier*, un homme qui fait & vend toutes sortes de boudins, de saucisses, de cervelas, &c.

Qu'il avoit vû souvent son pere se moucher du coude] C'est la raillerie que s'attiroient d'ordinaire les enfans qui avoient des peres de ce métier là. Ciceron dans le IV. Liv. de sa Rhetoque à Herennius (s'il est vray que cet Ouvrage soit de luy;) *Per consequen-*

tiam ſignificatio fit, cum res quæ ſequuntur aliquam rem, dicuntur, ex quibus tota res relinquitur in ſuſpicione, ut ſi ſalſamentarii filio dicas, Quieſce tu, cujus pater cubito ſe emungere ſolebat. On appelle faire entendre la raillerie par la conſequence, lors qu'on dit ſimplement les choſes qui ne ſont que la ſuite d'une autre dont elles ne font que donner des ſoupçons comme ſi vous diſiez à un fils de Charcutier, Taiſez-vous, vous dont le pere ne ſe mouchoit jamais que du coude.

Brutus l'attira dans ſon parti, & le fit Tribun de Soldats] Horace étudioit alors à Athenes. On peut voir ce qu'il raconte luy-meſme dans la ſeconde Epiſtre du Livre ſecond.

Et acheta une Charge de Secretaire de l'Epargne] C'eſt ce que ſignifie *ſcribtus quæſtorius*; car *ſcribtus* eſt pour *ſcribatus*, *Secretariat*. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur le 36. vers de la Satire VI. du Livre II.

De re communi ſcribæ magna atque nova te
Orabant hodie meminiſſes, Quinte, reverti.

Les

Les Secretaires vous supplient instamment de ne pas oublier de revenir aujourd'huy pour une affaire nouvelle & tres-importante qui regarde tout le Corps. On peut ajoûter aussi à cette remarque ce que Tite Live écrit sur ce sujet dans le chap. 46. du Liv. IX. & le IX. chapitre du VI. Livre d'Aulugelle.

Il acquit d'abord les bonnes graces de Mecenas] De la maniere dont cecy est écrit, on pourroit croire qu'Horace ne commença à estre connu de Mecenas qu'aprés qu'il eut fait sa paix avec Auguste, & acheté la Charge de Secretaire. Mais c'est ce que Suetone ne peut pas avoir écrit : car au contraire ce fut Mecenas qui le servit utilement auprés de ce Prince, & qui luy fit obtenir son pardon, & r'avoir son bien qui avoit esté confisqué. Suetone ne parle icy que du temps auquel Horace commença à entrer dans la familiarité de Mecenas, & à estre admis dans sa confidence & dans ses plaisirs.

Je veux que vous me voyiez plus sec & plus maigre que Ninnius] Je n'aime pas la maniere dont on a écrit ce dernier vers,

Hinno me videas ſtrigoſiorem.

Je veux que vous me voyiez plus maigre qu'un jeune Chevreüil. Aſſurément Mecenas avoit écrit,

Ninnio me videas ſtrigoſiorem.

Et c'eſt la leçon que le ſavant Voſſius a ſuivie. Il y avoit de ce temps là un Poëte appellé Ninnius Craſſus, qui eſtoit ſec comme une allumete ; ce qui luy attiroit tous les jours des railleries comme celles que Mecenas en fait icy.

Par ce petit mot qu'il écrivit à Auguſte en mourant] Nous n'avons point en noſtre Langue de terme qui exprime le mot *elogium* qui eſt Grec, ἐλλόγιον, & qui ſignifie proprement un titre, une etiquete, une petite préface, un ſommaire, qui fait connoître en peu de mots ce que l'on veut.

Mais aujourd'huy que je me vois accablé d'affaires, & infirme] Auguſte fut toûjours fort valetudinaire ; mais ſes infirmités augmenterent conſiderablement aprés la guerre d'Eſpagne. Ce fut donc aprés cette guerre qu'il écrivit cette Lettre à Mecenas, &

qu'il offrit à Horace la Charge de Secretaire du Cabinet.

De cette table où il n'est que Parasite] Car Horace n'estoit pas de la maison de Mecenas, & il n'avoit point de Charge qui l'attachast à luy. C'est ce qui fonde la raillerie d'Auguste, qui le regarde comme le Parasite de Mecenas, parce qu'il mangeoit ordinairement chez luy.

Il ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette Charge, & n'en fut pas moins de ses amis] Cette remarque de Suetone est fort judicieuse. Il y a peu de Princes capables de cette moderation. Il faut avoüer aussi qu'ils ne trouvent pas beaucoup d'occasions de la faire paroistre : car ils sont tres-peu sujets à trouver des gens qui refusent les Charges dont ils veulent les honorer.

Si vostre santé l'eust permis] Ces paroles marquent qu'Horace se servit du pretexte de sa santé pour refuser l'honneur qu'Auguste vouloit luy faire. Il estoit donc déja vieux, & par consequent cette offre ne luy fut faite qu'aprês la guerre d'Espagne, comme je l'ay déja remarqué.

Nostre ami Septimius] C'est le même Septimius à qui Horace adresse l'Ode VI. du Livre II. dont il fait l'éloge dans la troisiéme Epistre du Livre I. & qu'il recommande à Tibere dans l'Epistre IX. du mesme Livre.

Il l'appelle souvent le petit débauché] Les mots Latins ne peuvent estre traduits en nostre langue. Je me suis contenté d'en exprimer à peu prés le sens.

Il le combla de biens par deux fois] Je ne me souviens pas qu'Horace ait parlé de ces biens qu'il avoit reçus de la liberalité d'Auguste. Mais on ne doit pourtant pas imputer ce silence à son ingratitude. Il n'y a point de Princes qui ne fassent du bien à des particuliers ; mais il y en a peu qui, comme Auguste, en fassent à tous leurs Sujets. A quoy bon faire des remercimens pour soy-mesme quand il en faut faire pour tout le monde ? Ces derniers sont les seuls qui fassent honneur aux Princes, & qui meritent d'estre conservez à la posterité. Et c'est à quoy Horace a donné bon ordre : car il n'a rien oublié pour faire connoistre que l'Empire devoit à Au-

guſte toute ſa felicité, & qu'il n'y avoit pas un Romain qui ne tinſt de luy ſon repos & ſa vie.

Mais auſſi de chanter la victoire de Tibere & de Druſus] C'eſt ce qu'il fait dans l'Ode IV. & dans l'Ode XIV. du Livre IV.

Qu'il l'obligea par cette raiſon d'ajoûter un quatriéme Livre aux trois autres qu'il avoit déja donnez depuis long-temps] Il ne faut pas s'imaginer qu'Horace ait composé toutes les Odes du IV. Livre aprés ce commandement qu'il reçut d'Auguſte : car cela ſeroit faux. Suetone a voulu dire ſeulement qu'Auguſte l'obligea de donner ce Livre au Public, & de joindre les Odes qu'il venoit de compoſer par ſon ordre, à celles qu'il avoit faites depuis long-temps, & qu'il n'avoit pas publiées. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur la I. Ode du Livre IV.

Il eſtoit petit & gros, comme il ſe peint luy-meſme dans ſes Satires] Comme dans la Satire III. du Livre II. où il dit qu'il n'a pas deux pieds de haut :

—— *ab imo*
Ad summum totus moduli bipedalis.

Et rien n'empesche que vous ne puissiez tenir & écrire dans un boisseau] Le Latin dit *in sextariolo, dans un petit demi sextier :* mais c'est toûjours, à mon avis, le mesme sens : Auguste veut dire à Horace qu'il pourroit faire son cabinet d'un boisseau, & y tenir avec ses Ouvrages.

Il passa la plus grande partie de sa vie] Il alloit quelquefois passer l'hyver à Tarente ; mais son sejour le plus ordinaire estoit à sa maison de Tibur, qu'il aimoit plus que Tarente, comme il paroist par l'Ode VI. du Livre II.

Du païs de Sabine ou de Tibur] Il ne faut pas croire que Suetone parle icy de deux maisons differentes. La maison d'Horace estoit entre le païs de Sabine & celuy de Tibur ; de maniere que les uns la donnoient aux Sabins, & les autres aux Tiburtins ; comme cela arrive aux maisons, aux villes & aux montagnes qui sont justement entre deux Provinces : par exemple, Venuse passoit pour estre de la

Lucanie & de la Poüille. Horace le dit luy-mesme dans la I. Satire du Livre II.

—Lucanus an Appulus, anceps,
Nam Venusinus arat finem sub utrumque colonus.

Et dans l'Ode IV. du Livre III. il met, par la mesme raison, la montagne Vultur dans la Poüille, & hors de la Poüille. Mais voicy un passage entierement conforme à celuy de Suetone : Catulle, en parlant de sa maison de campagne qui estoit dans le mesme païs que celle d'Horace, dit :

O funde noster seu Sabine seu Tiburs,
Nam te esse Tiburtem autumant, quibus non est
Cordi Catullum lædere. at quibus cordi est
Quovis Sabinum pignore esse contendunt.
Sed seu Sabine, seu verius Tiburs, &c.

O ma petite maison qui es dans le païs de Sabine, ou dans celuy de Tibur! car ceux qui n'ont pas dessein d'offencer Catulle, pretendent que tu es de Tibur;

mais ses ennemis qui veulent le choquer, soûtiennent & sont toûjours prests à gager que tu es dans le territoire de Sabine. Soit donc que tu dépendes des Sabins, ou plûtost des Tiburtins, &c.

Et l'on montre encore aujourd'huy cette maison prés du petit bois consacré à Tiburnus] C'est ce bois de Tiburnus, dont il est parlé dans l'Ode VII. du Livre I.

Et præceps Anio, & Tiburni lucus, & uda
Mobilibus poma rivis.

Que de l'Anio qui se precipite sur des rochers : que du petit bois consacré à Tiburnus, &c. Ce Tiburnus estoit le frere de Catilus & de Coras qui bâtirent Tibur, & luy donnerent le nom de leur frere aisné. Virgile dans le VII. Livre.

Mais je croy que ce sont des Ouvrages supposés : car les Elegies sont tres-communes] Ce jugement de Suetone est remarquable. Sur ce que des Elegies qu'on attribuë à Horace sont vulgaires & communes, il décide qu'elles ne sont pas de luy. Nos Critiques d'aujourd'huy, qui se rompent la teste à cher-

chercher des defauts dans les Anciens, & qui attaquent ſouvent ce qu'il y a de plus beau, parce que c'eſt ce qui eſt le plus oppoſé à leur genie, en jugeroient bien autrement : plus ils verroient de choſes plates & triviales dans ces Elegies, plus ils aſſureroient qu'elles ſont d'Horace. Quel malheur pour eux qu'elles ſe ſoient perduës ! Ils s'en ſerviroient comme d'un titre authentique, ravis d'avoir trouvé des témoins, vrais ou faux, qui dépoſaſſent en faveur des modernes contre l'antiquité.

Car les Elegies ſont communes] Suetone pouvoit tirer d'Horace meſme une preuve de la ſuppoſition de ces Elegies : car en parlant de ſes vers, il dit dans la derniere Epiſtre du ſecond Livre :

Carmina compono, hic Elegos.

Je fais des Odes, un autre fait des Elegies.

Et l'Epiſtre eſt fort obſcure, ce qui n'eſtoit nullement le vice d'Horace] C'eſt donc noſtre faute quand nous trouvons dans Horace des obſcurités. Mais tres-ſouvent auſſi c'eſt la faute

des Commentateurs & des Interpretes, qui en mille rencontres ont embroüillé ce qui eſtoit clair & facile, & l'ont entierement gâté par les mauvais ſens qu'ils luy ont donnés.

Il nâquit le 8. de Decembre] *Le vj. des Ides de Decembre*, c'eſt à dire le 8. du meſme mois, l'an de Rome DCLXXXVIII. ſoixante-trois ans avant la naiſſance de Noſtre-Seigneur.

Sous le Conſulat de L. Cotta, & de L. Manlius Torquatus] C'eſt Horace qui le dit dans l'Ode XXI. du Livre III.

O nata mecum Conſule Manlio !

Bouteille qui eſtes née comme moy ſous le Conſulat de Manlius.

Et dans l'Ode XIII. du Livre V.

Tu vina Torquato move
Conſule preſſa meo.

Faites donc venir promptement du vin qui ait eſté ſerré l'année de ma naiſſance, ſous le Conſulat de Torquatus.

Et mourut ſous celuy de C. Marcius Cenſorinus, & de C. Aſinius Gallus] C'eſtoit l'an de Rome 745. ſix ans avant la naiſſance de Noſtre-Seigneur.

Suetone s'eſt donc trompé quand il dit enſuite, *à l'âge de cinquante-neuf ans accomplis.* Car depuis le 6. de Decembre de 688. juſqu'au 27. de Novembre de 745. on ne trouvera que cinquante-ſept ans moins onze jours, mais c'eſt peut-eſtre une faute de Copiſte.

Aprés avoir nommé Auguſte ſon heritier devant des témoins, la violence de ſon mal ne luy ayant pas donné le temps de ſigner ſon teſtament] Le Droit Civil admet les teſtamens de vive voix, pourvû que le Teſtateur declare & nomme ſon heritier devant ſept témoins. Juſtinien dans le ſecond Livre des Inſtitutes, Titre X. §. 13. *Si quis autem ſine ſcriptis voluerit ordinare jure civili teſtamentum, ſeptem teſtibus adhibitis, & ſua voluntate coram eis nuncupata; ſciat hoc perfectiſſimum teſtamentum jure civili, firmumque conſtitutum. Si quelqu'un veut faire, ſelon le Droit Civil, ſon teſtament ſans écrire, qu'il ait ſept témoins, qu'il declare ſa volonté en leur preſence, & qu'il ſache que ſelon les loix civiles, ce teſtament eſt tres-parfait & tres-valable.*

Il fut enterré à l'extremité des Eſqui-

lies, joignant le tombeau de Mecenas] Car Mecenas logeoit au bout des Esquilies, où il avoit fait bâtir une maiſon ſuperbe, & ſon tombeau par conſequent.

Joignant le tombeau de Mecenas] Mecenas eſtoit mort la meſme année. Mais d'où vient qu'Horace luy ayant ſurvécu, n'a laiſſé aucune marque de la douleur qu'il avoit de ſa perte? Cela ne me paroiſt pas poſſible: il aimoit trop Mecenas, & luy avoit trop d'obligation pour avoir laiſſé à d'autres le ſoin de pleurer ſa mort. Cet endurciſſement ne ſeroit pas pardonnable; & ſi on pouvoit luy reprocher juſtement une ſi noire ingratitude, je lirois ſes Ouvrages avec moins d'eſtime pour eux que de mépris pour leur Auteur, & je me repentirois meſme d'avoir employé tant de temps à les commenter & à les traduire. Voyons donc ſi l'antiquité ne nous fournira rien qui puiſſe juſtifier un ſilence qui paroiſt d'abord ſi ſuſpect & ſi odieux. Dion, en parlant de l'année qui fut la derniere de la vie de Mecenas, aſſemble d'abord tous les evenemens heureux qui arriverent à Au-

gufte cette année-là ; & aprés avoir fait entendre fort clairement que les huit premiers mois ne donnerent à ce Prince que des fujets de joye ; il ajoûte que la fin ne répondit pas au commencement, & que la mort de Mecenas vint interrompre cette fuite de profperités qui avoient duré jufqu'au neuviéme mois. La mort de ce Favori d'Augufte n'arriva donc qu'aprés ce temps-là ; & quand mefme elle feroit arrivée immediatement aprés, ce qui peut n'eftre pas, car Dion n'en marque pas le jour, on voit que depuis la fin d'Octobre jufqu'au vingt fept de Novembre, Horace n'auroit pas eu le temps d'effuyer fes premiers pleurs. Il eft donc conftant qu'il ne furvécut pas long-temps à fon ami, & cela marque mieux que tout ce qu'il auroit pû faire, la tendreffe qu'il avoit pour luy. Sans doute il accomplit alors ce qu'il avoit promis quelques années auparavant, lorfqu'il écrivit à Mecenas attaqué d'une maladie tres-dangereufe qui luy faifoit fouhaiter la mort.

Ah te meæ fi partem animæ rapit
Maturior vis, quid moror altera,

Nec carus æquè nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Ducet ruinam : non ego perfidum
Dixi sacramentum : Ibimus, ibimus,
Utcumque præcedes, supremum
Carpere iter comites parati. &c.

Ah si la violence du destin se haste de vous enlever, & de me ravir la moitié de moy-mesme, qu'attend icy l'autre moitié? que tarday-je davantage, moy qui ne suis point si cher au peuple Romain, & qui ne puis vous survivre entier? Ouy, le jour fatal qui éclairera vostre pompe funebre, éclairera aussi la mienne. Je ne l'ay pas juré en vain: nous irons, nous irons tous deux ensemble. De quelque maniere & en quelque temps que vous me précediez, je seray toûjours prest à vous suivre. Rien ne pourra jamais estre assez fort pour me separer de vous, &c.

Si Horace avoit tiré son horoscope, il n'avoit pas mal jugé de la conformité de son astre avec celuy de Mecenas; mais sans doute il connoissoit moins la force de son étoile que celle de son amitié. Et il est aisé d'estre bon Prophete quand on ne prédit que des choses qu'il dépend de soy d'accomplir.

CHRONOLOGIE

DES ANNE'ES D'HORACE,

PAR LES CONSULS.

An. de Rom.	*An. avāt J.C.*	*An. d'Hor.*	*CONSULS.*
688.	63.	1.	L. Aurelius Cotta II. L. Manl. Torquatus II.
689.	62.	2.	L. Jul. Cesar. C. Marcius Figulus.
690.	61.	3.	Ciceron. Antoine.

Conjuration de Catilina. Naissance d'Auguste.

691.	60.	4.	D. Jun. Silanus. L. Licinius Murena.
692.	59.	5.	Calpur. Piso. M. Valer. Messala.
693	58.	6.	Q. Metellus Celer. L. Afranius.

An. de Rom.	An. avãt J.C.	An. d'Hor.	CONSULS.
694.	57.	7.	C. Jul. Cesar. M. Bibulus.
695.	56.	8.	L. Calpur. Piso. A. Gabinius.
696.	55.	9.	P. Lentulus Spinter. Q. Metellus.
697.	54.	10.	C. Cornelius Lentulus. L. Marcus Philippus.

Horace passa les neuf ou dix premieres années de son âge à Venuse, comme cela paroist par l'Ode IV. du Livre III. Et aprés ce temps-là il fut mené à Rome pour y estre instruit. Satire VI. Livre I. Epistre II. Livre II.

698.	53.	11.	Pompée II. Crassus II.
699.	52	12.	Ap. Pulcer. L. Dom. Ænobarbus.
700.	51.	13.	Cn. Domitius. M. Valere Messala.
701.	50.	14.	Pompée III. Q. Metellus.

An. de Rom.	An. avāt J.C.	An. d'Hor.	CONSULS.
702.	49.	15.	M. Marcellus. Servius Sulpicius.
703	48.	16.	L. Paulus. C. Marcellus.
704.	47	17.	L. Lentulus. C. Marcellus.
705.	46.	18.	C. Cesar II. P. Servilius.

Pompée aſſaſſiné en Egypte. Ce fut environ vers ce meſme temps-là qu'Horace fut envoyé étudier à Athenes : car ſon pere ne le laiſſa aller, & ne le voulut perdre de vuë que quand il fut en âge de ſe conduire luy-meſme, & de ſe preſerver de la corruption qui regnoit alors.

706	45	19.	Q. Fuſ. Calenus. P. Vatinius.
707.	44.	20.	C. Ceſar III. M. Lepidus.
708.	43	21.	C. Ceſar IV. Q. Fabius Maximus.

An. de Rom.	An. avāt J. C.	An. d'Hor.	CONSULS.
709.	42	22.	C. Cesar V. / M. Antoine.

Cesar est tué. Auguste revient d'Epire.

710.	41.	23.	C. Pansa. / A. Hirtius.

Ces deux Consuls ayant esté tuez dans un combat, Auguste fut nommé Consul, & prit pour Collegue Q. Pedius. Brutus va en Macedoine, passe par Athenes, & emmene avec luy plusieurs jeunes gens, au nombre desquels estoit Horace. Epistre II. du Liv. II. Horace fait la Satire VII. du Livre I.

711	40.	24.	Lepidus II. / Munatius Plancus.

Horace parle de ce Consulat dans l'Ode XIV. du Livre III.

Non ego hoc ferrem calidus juventa
Consule Planco.

Je n'aurois pas souffert cet affront dans la chaleur de ma jeunesse, sous le Consulat de Plancus. Il avoit alors vingt quatre ans, & il estoit à l'armée de Brutus. Bataille de Philippes. Horace fuit & abandonne son bouclier. Aprés la bataille il revient à Rome, & fait l'Ode XXIV. du Livre I.

An. m.	An. avāt J.C.	An. d'Hor.	CONSULS.
2.	39.	25.	P. Servilius II. L. Antonius.
3.	38.	26.	Cn. Domitius II. Aſinius Pollio.

Iorace fait l'Ode I. du Livre II. à Pol-
. Il va à Brindes avec Mecenas, & fait
itire V. du Livre I.

4.	37.	27.	L. Cenſorinus. C. Calviſius.
5.	36.	28.	Appius Claudius. C. Norbanus.
6	35	29.	M. Vipſanius Agrippa. L. Caninius. *Et aprés ſa mort,* Statilius Taurus.

Le jeune Pompée rompt le Traité qu'il it fait avec Auguſte, & recommence la rre. Horace fait ſur cela l'Ode VII. du re V.

7	34.	30.	L. Gellius. M. Cocceïus Nerva.

Menas quitte pour la ſeconde fois le parti jeune Pompée, & ſe range encore du

costé d'Auguste qui le fait Tribun de
dats. Horace fait contre ce traître l'Ode
du Livre V.

An. de Rom.	*An. avãt J. C.*	*An. d'Hor.*	CONSULS.
718.	33.	31.	Sext. Pompeïus, *p* *d'Auguste.* L. Cornificius.

Le jeune Pompée est tué en Phry
Amnistie accordée pour la seconde fo
ceux de son parti. Pompeïus Varus rev
à Rome. Horace fait l'Ode VII. du
vre II.

719.	32.	32.	M. Antonius. L. Scribonius Libo
720.	31.	33.	Auguste. L. Volcatius Tullu

Horace fait la IV. & la VI. Satire du
vre II.

721.	30.	34.	Cn. Dom. Ænobarl C. Sosius.

Guerre civile rallumée entre Ant
& Auguste, & Rome pleine de troubl
de dissentions. Horace fait l'Ode XVI.
Livre V.

An. m.	An. avāt J.C.	An. d'Hor.	CONSULS.
2.	29.	35.	Auguste III. Messala Corvinus.

Mecenas se prepare à suivre Auguste sur , pour se trouver à la bataille d'Actium. race fait sur cela l'Ode I. du Livre V. oine est vaincu & mis en fuite le 2. de tembre. Horace chante cette victoire uguste dans l'Ode IX. du Livre V. sur n de la mesme année. Mort de Catius losophe Epicurien.

3.	28.	36.	Auguste IV. M. Crassus.

Prise d'Alexandrie au mois d'Aoust. Mort ntoine & de Cleopatre. Horace fait l'O- VI. & l'Ode XXXVII. du Liv. I.

4.	27	37.	Auguste V. Sextus Apuleïus.

Guerres civiles terminées. Le Temple de us fermé pour la premiere fois sous Au- te. Horace fait l'Ode XII. du Livre I. VI. du Livre III. est aussi environ de ce ps-là,

5.	26.	38.	Auguste VI. M. Agrippa II.

Le titre de *Prince* deferé à Auguste.

Horace fait l'Ode II. du Livre I. Aug
consacre & dédie la Bibliotheque d'Apol
Ode XXXI. du Livre I. faite sur ce s
Les Romains craignent qu'Auguste ne tr
porte le siege de l'Empire à Troye. Ho
fait l'Ode III. du Livre III. pour détou
ce malheur.

An. de Rom.	*An. avāt J.C.*	*An. d'Hor.*	*CONSULS.*
726.	25.	39.	Auguste VII. / Agrippa III.

Auguste se prepare pour aller faire la g
re en Angleterre. Horace fait l'Ode VI.
Livre II. sur ce qu'il croyoit suivre Aug
à ce voyage. Ce Prince part, mais les A
bassadeurs que les Anglois luy envoyo
pour faire la paix, le trouvent à Rin
Horace fait l'Ode XXXV. du Livre I.
ce départ. La mesme année Auguste a
fait un beau discours au Senat, pour o
nir la permission de se démettre de l'Er
re, afin qu'il pust passer le reste de ses j
en repos. C'est le sujet de l'Ode XVI.
Livre II. qui fut faite dans ce mesme ten
là. Nom d'*Auguste* donné à l'Empereu

727.	24.	40.	Auguste VIII. / Statilius Taurus II.

Horace fait l'Ode X. du Livre seco

l'Ode XI. du Livre IV. & l'Epiſtre V. du Livre I. A cet âge il avoit fait la pluſpart de ſes vers d'amour, & les Satires 2. 3. 4. 8. 9. & 10. du Livre I. & la premiere du Livre II.

An. de Rom.	An. avãt J.C.	An. d'Hor.	CONSULS.
728.	23.	41.	Auguſte IX. M. Silanus.

Phraate va avec le ſecours des Scythes contre Tiridate qui s'eſtoit emparé du Royaume des Parthes. Tiridate cherche un aſyle prés d'Auguſte. Phraate le demande par ſes Ambaſſadeurs. Horace fait l'Ode XXVI. & l'Ode XXXIII. du Livre I. l'Ode IV. du Livre II. & l'Ode XXVI. du Liv. III. Temple de Janus fermé pour la ſeconde fois par Auguſte.

729	22.	42.	Auguſte X. C. Norbanus.

Auguſte envoye une Armée contre les Arabes, ſous la conduite d'Ælius Largus Gouverneur d'Egypte. Horace fait l'Ode XXIX. du Livre I. Mort du Poëte Quintilius Varus, parent de Virgile, qu'Horace tâche de conſoler par l'Ode XXIV. du Livre I. Mecenas amoureux de Licinia qu'il épouſa bien-toſt aprés. L'Ode XII. du Livre II. faite ſur ce ſujet. Eſpagnols vaincus,

revolte des Parthes contre Phraate. Ode VIII. du Livre III. Auguste de retour d'Espagne, où il avoit esté dangereusement malade. Horace fait, sur ce retour, l'Ode XIV. du Livre III. On peut aussi rapporter à cette mesme occasion l'Ode XXXVI. du Livre I.

An. de Rom.	An. avāt J.C.	An. d'Hor.	CONSULS.
730.	21.	43.	Auguste XI. C. Piso.

On peut rapporter à cette année l'Ode XXXVI. du Livre I. l'Ode XIII. du Livre II. l'Ode XIX. & l'Ode XXIX. du Livre III.

731.	20.	44.	Cl. Marcellus. L. Arruntius.

Fannius Cæpio & Murena, beau-frere de Mecenas, conspirent contre Auguste, & sont punis.

732.	19.	45.	M. Lollius. Q. Lepidus.

L'Epistre XX. du Livre I. fut écrite à la fin de cette année, ou au commencement de l'année suivante. Agrippa succede à Mecenas au gouvernement de Rome. Mecenas l'avoit eu plus de dix ans.

M. Apuleïus.

An. de Rom.	An. avãt J.C.	An. d'Hor.	CONSULS.
733.	18.	46.	M. Apuleïus. / P. Silius Nerva.

Tibere envoyé en Orient avec une Armée, remet Tigrane ſur le Thrône d'Armenie, & Phraate ſur celuy des Parthes. Enſeignes Romaines priſes par les Parthes ſur Craſſus & ſur Antoine, renvoyées à Auguſte. Horace écrit les Epiſtres III. IV. & VIII. du Livre I. Il avoit fait un peu auparavant les Odes XIX. & XXX. du Liv. I. l'Ode II. du Livre II. & l'Ode IV. du Livre III.

734	17.	47.	C. Sentius Saturninus. / Q. Lucretius.

Entiere défaite des Eſpagnols par Agrippa. Les nouvelles de ce que Tibere avoit fait en Orient, arrivent à Rome. Horace écrit l'Epiſtre XII. du Livre I. Virgile part pour aller à Athenes. Il y arrive en meſme temps qu'Auguſte qui revenoit d'Orient, ſe rembarque avec luy, tombe malade à Megare, & meurt à Brindes. Quand il partit de Rome, Horace fit l'Ode III. du Livre I. On peut rapporter à la fin de la meſme année l'Ode IX. du Livre II. & la Satire V. du Livre II. qui peut auſſi avoir eſté faite l'an de Rome 728.

An. de Rom.	*An. avāt J.C.*	*An. d'Hor.*	*CONSULS.*
735.	16.	48.	Cn. Lentulus. Pub. Lentulus.
736.	15.	49.	C. Furnius. C. Silanus.

Jeux ſeculaires faits par Auguſte. Horace avoit compoſé un peu auparavant le Poëme ſeculaire, l'Ode XXI. du Livre I. & l'Ode VI. du Liv. IV. L'Epiſtre XIII. du Liv. I. & la I. du Livre II. peuvent eſtre de ce temps-là, ſur la fin de l'année.

737.	14.	50.	L. Domitius. Pub. Scipio.

Auguſte amoureux de Licinia, femme de Mecenas, fait le voyage des Gaules, pour avoir plus de liberté avec elle, & nomme Statilius Taurus Gouverneur de Rome, à la place d'Agrippa, ou plûtoſt à la place de Meſſala Corvinus, qui n'eſtant pas propre à cet employ, ne l'exerça que peu de jours Horace fait l'Ode I. du Livre III. la I. & la X. du Livre IV.

738.	13.	51.	M. Druſus Libo. L. Piſo.

Les Sicambres & les Retiens vaincus par

Drusus & par Tibere au mois d'Aoust. Cependant Auguste est dans les Gaules.

An. de Rom.	An. avãt J.C.	An. d'Hor.	CONSULS.
739.	12.	52.	Cn. Lentulus. M. Crassus.

Les Romains supportent avec beaucoup d'impatience l'absence d'Auguste, & soûpirent aprés son retour. Horace fait l'Ode II. & l'Ode V. du Livre IV.

740.	11.	53.	Tibere Neron. Quintilius Varus.

Retour d'Auguste à Rome. Horace chante, par son ordre, la victoire que Drusus & Tibere avoient remportée dix-sept ou dix-huit mois auparavant sur les Retiens, les Vindeliciens & les Sicambres. L'Epistre VII. & l'Epistre 10. du Livre I. sont environ de ce mesme temps-là.

741.	10.	54.	M. Valere Messala. P. Sulpicius Quirinus.

Mort d'Agrippa. Nouvelles victoires de Drusus & de Tibere sur les Vindeliciens, les Retiens & les Sicambres. Horace fait l'Ode XV. du Livre IV. C'est, à mon avis, la derniere Ode qu'Horace ait composée. Il

ne pouvoit mieux finir que par les loüanges d'Auguste.

An. de Rom.	*An. avãt J. C.*	*An. d'Hor.*	*CONSULS.*
742.	9.	55.	P. Fab. Maximus. Q. Ælius Tubero.

Je croy que ce fut sous ce Consulat qu'Auguste donna Lollius pour Gouverneur à son petit-fils Caïus Cesar, qui avoit alors huit ans. Horace écrivit sur cela à Lollius l'Epistre XVIII. du Livre I.

743.	8.	56.	Jule Antoine. Q. Fabius Maximus.

Julius Florus estoit avec Tibere dans la Pannonie. Horace luy écrit l'Epistre II. du Livre II. Ce fut le dernier Ouvrage d'Horace ; au moins il ne paroist pas qu'aucun des autres Ouvrages, dont la date est incertaine, puisse avoir esté fait aprés l'année de ce Consulat.

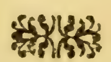
744.	7.	57.	Cl. Drusus. Q. Crispinus.

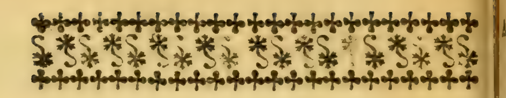
Drusus meurt en Allemagne, dans sa trentiéme année.

745.	6.	58.	M. Censorinus. Asinius Gallus.

Auguste donna cette année son nom au

mois d'Aouſt, qui eſtoit auparavant appellé *Sextile*, parce que c'eſtoit le ſixiéme mois. Les Romains vouloient qu'il le donnaſt au mois de Septembre, qui eſtoit le mois de ſa naiſſance : mais il aima mieux celuy d'Aouſt, parce que ce mois-là il avoit eſté fait Conſul pour la premiere fois, & qu'il avoit remporté pluſieurs victoires conſiderables. La mort de Mecenas arriva enſuite ſur la fin de la même annnée, comme cela paroiſt manifeſtement par Dion. Horace le ſuivit de prés, car il mourut le 27. de Novembre. Voilà tout ce qu'on peut ſavoir de plus certain de la vie & des Ouvrages d'Horace. La date de plus de la moitié de ſes Ouvrages eſt incertaine, & dans la pluſpart il faut ſe contenter de ſavoir qu'une telle Ode, par exemple, une telle Epiſtre, ont eſté faites avant ou aprés celles-cy ou celles-là, ſans qu'on en puiſſe dire préciſément le temps. Cela ne laiſſe pas d'eſtre fort utile, & d'éclaircir beaucoup de difficultés.





TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES contenuës dans les deux Volumes d'Epiſtres, & dans l'Art Poëtique.

Avec les noms des Auteurs qui y ſont cités, expliqués & corrigés.

I. marque le premier Volume, II. le ſecond, A. P. l'Art Poëtique.

A.

B.

C.

D.

estre

F.

G.

Grecs,

L.

Q.

V.

Fautes d'impression.

TOme I. 225. Ode XXXVI. *lisez* Ode XXXIII.
Tome II. 8. *v.* 25. accedere potest. *lisez* accredere par est. 243. de l'amitié, *lis.* de l'inimitié. 374. pierre, *lis.* priere.
A. P. pag 408. poma rivis, *lisez* pōmaria rivis. *Les autres fautes sont legeres, & faciles à corriger.*

